UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01596342 4

Édition Didot - Paris - 1804

2 Tomes reliés en 1 Volume

Camplet

SONGE
DE POLIPHILE.

TOME PREMIER.

SONGE
DE
POLIPHILE,

TRADUCTION LIBRE DE L'ITALIEN,

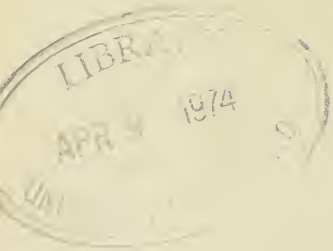
PAR J. G. LEGRAND,

ARCHITECTE DES MONUMENTS PUBLICS
ET MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS
SAVANTES ET LITTÉRAIRES.

TOME PREMIER.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.
AN XIII. = M. DCCCIV.

PQ
4619
C9F8
1804



Deux Exemplaires de cet Ouvrage ont été, conformément à la loi, déposés à la Bibliothèque Impériale, dès le 26 Nivose an XIII (16 Janvier 1804). Quelques raisons particulières en ont retardé la publication jusqu'à ce jour. Devenu co-propriétaire de cette édition, je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux, tant en mon nom qu'en celui de l'Editeur-propriétaire, tout contrefacteur ou débitant d'édition contrefaite.

A Paris, le 12 Septembre 1808.

SE TROUVE A PARIS,

CHEZ LEBLANC, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

Abbaye Saint-Germain-des-Prés, n.° 1.

NOTICE

SUR L'HYPNEROTOMACHIE,

OU

SONGE DE POLIPHILE.

L'auteur de cet ouvrage singulier, véritable roman pittoresque, était un dominicain de Venise, nommé Francesco Columna, qui mourut en 1510, et dont on conserve l'épitaphe dans l'église de Saint-Jean et Saint-Paul, appartenante à l'ordre, dans cette ville où Columna fut enterré.

On voit que ce titre de *Hypnerotomachia Poliphili* est com-

posé de deux mots tirés du grec, et qui veulent dire, le premier, *combat du sommeil et de l'amour*, et le second, *amant de Poli* ou *Polia*.

Cependant quelques auteurs ont prétendu que *polis* en grec signifiant *ville*, ce nom de *Poliphile* étoit allégorique, et vouloit dire *amoureux des villes*, parceque cet ouvrage semble avoir pour but d'enseigner à les construire et à les décorer dans un style grand et magnifique.

Mais une particularité qui semble prouver, contre cette opinion, que Colonna aimait une belle moins insensible et moins fiere que l'*architecture*, c'est qu'il a fait de son

ouvrage entier une espece d'*acrostiche ;* car en rassemblant toutes les lettres majeures qui commencent chacun des trente-huit chapitres dont l'ouvrage est composé, on trouve ces mots, POLIAM FRATER FRANCISCUS COLUMNA PERAMAVIT; c'est-à-dire, *le frere François Colonne a éperdument aimé Polia* [1] : inscription cachée dans l'ouvrage par une espece de ruse qui rappelle l'ingénieuse subtilité

(1) J'ai cru devoir conserver cette singularité, qui est comme le cachet apposé à l'original, et je me suis attaché à commencer chaque chapitre par les mêmes lettres dont l'assemblage reproduit la devise latine

employée par l'architecte de l'antique phare d'Alexandrie. [1]

Le Songe de Poliphile a été tra-

---

(1) On sait que voulant y placer avec certitude son nom pour la postérité, sans courir le risque d'essuyer un refus du Ptolomée qui en faisait la dépense, l'artiste avait gravé cette inscription sur le marbre, que recouvrait un dur mastic ; *Sostrates de Gnide, fils de Dexiphanes, a consacré ce monument aux dieux conservateurs, et à la gloire de son nom.* Au bout d'un siecle environ, l'enduit sur lequel il avait eu soin de tracer une autre inscription à la gloire du prince, se détacha, et l'on vit paraître celle que Sostrates y avait substituée avec tant d'adresse.

duit deux fois en français dans le seizieme siecle [1]; mais ces traductions sont si gauloises, qu'il est aujourd'hui impossible de les lire. Les figures gravées sur bois qui sont jointes à toutes les éditions, et dont plusieurs sont d'un dessin à la fois élégant et naïf, ont fait rechercher ce livre, et l'ont rendu très rare. [2]

---

(1) La premiere édition est de 1546 la seconde de 1554, et la troisieme de 1561; c'est la plus belle. L'édition in-4° de Béroalde de Verville, philosophe hermétique, est de 1600.

(2) On attribue celles de l'original italien à André Manteigne, peintre et graveur de Padoue; et celles des

Les amateurs d'alchimie ont cru aussi qu'il cachait sous divers emblêmes les secrets du grand œuvre, ou l'art de faire de l'or.

Ce n'est point sous ce rapport que je l'ai envisagé, c'est uniquement sous celui de l'art que j'ai été curieux de bien connaître un ouvrage auquel différents auteurs attribuent en partie la renaissance du goût pour l'architecture en France et même en Italie; c'était le sentiment de Félibien. Au milieu de beaucoup d'incohérences que le titre de *Songe* peut rendre

---

traductions françaises au célebre statuaire J. Goujon; ou à J. Cousin, le plus ancien peintre de notre école.

excusables, et d'un grand amas d'érudition, on ne peut nier qu'il n'y ait aussi beaucoup d'imagination. De très habiles artistes, des littérateurs distingués, ne se sont fait aucun scrupule d'y puiser comme dans une mine féconde : lorsque je nommerai *le Bernin*, *Perrault*, *Lesueur*, *le Poussin*, et *La Fontaine* enfin, le bon La Fontaine, amateur passionné de la littérature italienne, on me dispensera sans doute de m'étendre sur un plus grand nombre de citations.

Je ne dois cependant pas laisser ignorer que Mirabeau, excellent juge en littérature, en a fait un très court extrait dans ses Contes

et Nouvelles, sous le même titre de *Songe de Poliphile*.

Un extrait ne suffisait point à ma curiosité ; la lecture des traductions françaises, dont le langage est suranné, me rebutait, et, pour me forcer de lire l'ouvrage entier dans l'original, dont le style est également diffus et embarrassé, je n'ai pas trouvé d'autre moyen que celui d'en essayer une nouvelle *traduction libre*, ou plutôt une *imitation*, car j'ai souvent retranché du texte, et quelquefois même je me suis permis d'ajouter et d'étendre ce qu'une idée originale m'inspirait.

Au lieu de placer en tête de chaque chapitre un sommaire qui

empêche la surprise et diminue l'intérêt, j'ai préféré distinguer seulement chacun de ces chapitres par un mot indiquant le tableau principal ou la situation des personnages, comme on le verra ci-après.

TABLE

DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

1. La Forêt.
2. La Mélodie.
3. Le Monument.
4. Les Colosses.
5. Les Regrets.
6. Le Char de la Mort.
7. Les Nymphes.
8. Le Bain.
9. Le Palais.
10. Le Tableau de la Vie.
11. Le Portrait.
12. Le Doute.

POLIAM FRATER

FRANCISCO-LUMNA

13. Le Voyage.
14. Les Triomphes.
15. Les Champs-Élysées.
16. L'Irrésolution.
17. Le Temple de Vénus.
18. Les Sacrifices.
19. Les Tombeaux.
20. L'Amour pilote.
21. L'Isle de Cythere.
22. L'Amphithéâtre.
23. La Fontaine.
24. Le Tombeau d'Adonis.

LIVRE SECOND.

1. Histoire de Polia.
2. Les Vœux.
3. Le Conseil.
4. La Persuasion.
5. La Résurrection.

PREMIER.

6. Le Repentir.
7. Le Baiser.
8. La Constance.
9. La Lettre.
10. Le Désespoir.
11. L'Accusation.
12. Le Pardon.
13. Le Réveil.
14. La fin du Songe.

SONGE

DE POLIPHILE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

LA FORÊT.

PRINTEMPS, tu venais de rendre aux prés l'émail des fleurs, et la verdure aux forêts, tu renaissais pour parer la nature, et l'aube du matin semblait promettre un jour délicieux: une douce langueur captivait tous

mes sens ; le court sommeil que je venais de goûter me faisait desirer de m'y livrer encore ; et cependant je combattais avec plaisir pour nourrir mon esprit de douces rêveries.

Le dirai-je ? Amour tourmentait le tendre Poliphile : les traits de Polia, toujours présents à ma pensée, occupaient mon ame tout entiere ; je m'enivrais du plaisir de les reproduire sans cesse ; ils remplissaient ma vive imagination des charmes de Polia ; et le sommeil en étendant ses voiles sur mes yeux appesantis ne put me ravir en entier le bonheur d'y penser, ne put m'ôter pour long-temps le plaisir de la voir.

Jupiter, dieu puissant ! tu fus jaloux de la félicité d'un mortel, tu m'envoyas la troupe légere des songes déployer devant moi leurs tableaux fu-

gitifs ; m'en plaindrai-je? non, sans doute. Heureux amants, vous savez tous ce qu'un moment d'absence ajoute aux feux, aux tourments, aux transports de l'amour ; et vous, penseurs profonds, n'êtes-vous pas convaincus que dans le court voyage de la vie les instants du bonheur ne sont que d'agréables songes?

Je me crus transporté dans une vaste plaine semée de fleurs, et tapissée de verdure ; la chaleur du soleil était tempérée par le souffle d'un vent frais ; le silence et la solitude y régnaient ensemble ; et l'appétit des animaux sauvages, les noires passions des hommes, plus terribles encore, n'en troublaient point le tranquille séjour : j'avançai, et bientôt je me trouvai dans les détours d'une forêt ténébreuse ; sans doute *Hercinie* était

son nom [1]; je ne savais comment j'y avais pénétré ; mon cœur battait à l'aspect de ces pins élevés, de ces noirs cyprès, dont le feuillage sombre disputait le passage aux rayons du jour; la frayeur s'empara de mes sens; tous mes efforts pour échapper devenaient inutiles ; vainement je voulais courir, mes jambes fléchissaient ; si je faisais un pas, quelque arbre rompu m'arrêtait, ou quelque branche épineuse s'attachait à mon vêtement ; je ne pouvais ni fuir, ni demeurer. Lecteur, vous connaissez ce pénible état sans doute, et vous l'aurez éprouvé dans quelque songe. Le bois retentissait de mes cris ; je n'étais entendu que de la

(1) C'est celui de la forêt noire, célebre par son antiquité et son immense étendue.

nymphe Écho ; elle seule répondait à ma voix défaillante ; et, nouveau Thésée, dans les détours de cet affreux labyrinthe, le fil consolateur d'Ariane manquait à mon amour.

CHAPITRE II.

LA MÉLODIE.

On le sait, tout malheureux recourt à la Divinité.

J'avais offensé Jupiter par mes soupçons jaloux, et c'est lui que j'implorai pour terminer mes maux : la bonté inépuisable des dieux, qui ne se lasse point de secourir ceux même qui les ont offensés, me le rendit favorable, et je trouvai l'issue de la forêt. A cette ténébreuse horreur succéda tout-à-coup la lumiere la plus pure ; mes yeux en furent éblouis quelque temps.

Epuisé de fatigue, et brûlé d'une soif dévorante, que la gêne de ma situation avait excitée, je cherchais une

source limpide, quand la faveur du dieu que j'avais invoqué me fit entendre le murmure d'un ruisseau luttant avec obstination contre les obstacles qui s'opposaient à son passage : je l'apperçois et j'y cours ; il bouillonne, écume, se précipite, et triomphe du gravier amoncelé, des herbes naissantes, et des troncs renversés ; rien ne l'arrête plus, et grossi dans son cours de mille filets sinueux, tributaires de leur onde, bientôt il devient un torrent qui se gonfle encore du produit de ce tapis de neiges éternelles dont se couvrent les cimes blanchies des montagnes où le dieu Pan a fixé son séjour.

J'étais donc agenouillé au bord de cette eau, qu'un lit moins resserré rendait plus calme et plus limpide : déja mes mains formant un réservoir dans

leurs paumes creusées la tenaient prisonniere, et j'allais la porter à ma bouche embrasée, lorsque, ô prestige! ô charme inconcevable! j'entends une voix douce, mélodieuse, et dont l'accent résonne encore à mon oreille.

Attentif et charmé par ces tendres sons, j'oublie la fatigue, les tourments, la soif même; j'écoute de tous mes sens, ma tête se releve, et mes doigts désunis, étendus, laissent retomber l'eau qu'ils avaient amassée.

Enchanté, je poursuis cette voix fugitive, qui s'éloigne à mesure que j'avance, mais dont la douceur et la mélodie semblent s'accroître à chaque pas. Vainement je m'obstine, je cours, je m'excede, je l'admire, je la poursuis toujours, mais sans pouvoir l'atteindre.

Epuisé de fatigue, et ne cherchant

plus que le repos, je tombai de lassitude sur le gazon, qu'ombrageait le feuillage d'un chêne antique et touffu ; semblable au cerf qui ne pouvant plus fuir s'abat et succombe, il devient la proie du chasseur obstiné ; ainsi je me sentis anéantir, et pour la seconde fois le sommeil me parut venir au secours d'un infortuné.

CHAPITRE III.

LE MONUMENT.

La triste forêt avait disparu ; un sommeil paisible avait étanché ma soif, avait calmé mes sens : je me crus au moment du réveil, et ce réveil semblait m'offrir la vue d'un lieu doux et ravissant, que bordait un agréable paysage enrichi des plus belles plantations ; la haute tige des arbres de toute espece, la verdure épaisse des arbrisseaux, qu'accompagnaient aussi des fleurs et des plantes salutaires, tout enchantait les yeux et l'odorat.

Je crus reconnaître à la richesse du pays, et à un petit bois de palmiers tout voisin, cette fertile partie de

l'Afrique, à laquelle un fleuve célèbre a donné son nom, et que l'on appelle *Egypte*.

Aucune habitation cependant ne m'apparaissait encore, lorsque tout-à-coup je vis passer une hyenne sauvage d'une énorme grosseur, au poil hérissé, aux yeux hagards, à la gueule ensanglantée; elle dirigeait sa course vers les ruines d'un monument antique, que le temps s'était lassé d'outrager, et que maintenant dans son vol rapide il effleurait seulement de ses ailes.

Je m'acheminai vers ce monument pyramidal, qui le disputoit aux montagnes voisines par sa masse et par sa hauteur; il était environné des débris de sa magnificence, semblable à ces despotes de l'Asie antique, qui, du haut de leurs trônes d'or, contem-

plaient avec mépris les esclaves nombreux qui rampaient à leurs pieds : de même on ne voyait autour de la base de cet édifice que fragments taillés d'ornements, que blocs désunis ou encore assemblés par l'adhérence de leurs faces polies, qu'aucun ciment ne retenait.

Les fûts de colonnes rompus et renversés, les frises et les chapiteaux, que la sculpture avait ennoblis, gisaient dispersés et mutilés, comme on les voit encore dans les restes pompeux de Thebes et de Palmyre ; les myrtes et l'acanthe sauvage couvraient de leur verte parure le désordre piquant de ces blocs entassés, et opposaient à l'art vaincu du statuaire les modeles plus parfaits de la nature.

Le poli des jaspes, des serpentins et des porphyres n'avait point encore

perdu son éclat ; il accusait de négligence et de pauvreté les petits fondateurs de ces monuments modernes, où la pierre est à peine ébauchée, et que l'orgueillense ignorance ou la folle présomption de ces peuples jeunes et frivoles voudrait assimiler aux travaux immortels de l'Egypte, ou bien aux temples de la Grece.

Une colonnade en péristile ornait le front de ce monument ; son corps s'élançait en gradins diminués dans une forme pyramidale ; à son sommet s'élevait un obélisque élégant de granit oriental, et couvert de signes hiéroglyphiques : une victoire de bronze aux ailes étendues terminait cette immense composition, où la perfection de la main-d'œuvre et la richesse de la matiere le disputaient à la justesse et à l'harmonie des proportions.

Le soubassement carré sur lequel reposait cet édifice était taillé à même le roc, et présentait aussi un seul bloc d'un immense volume. Un escalier à vis, où les jours étaient habilement ménagés, conduisait par le centre au sommet de la pyramide, dont les faces étaient orientées avec précision aux quatre points du ciel.

Je compris par une inscription répétée dans les trois langues, grecque, latine, et arabe, que ce monument était dédié au soleil. Les principales dimensions de l'ouvrage y étaient exprimées; et ces inscriptions se terminaient par ces mots, *Licas de Lybie, architecte, m'a érigé;* mais la date était effacée.

Sur les diverses faces de ce soubassement étaient représentés en bas-relief, avec un art admirable, les com-

bats des géants contre les dieux : on voyait briller dans ceux-ci la majesté divine ; sans effort comme sans passions qui altérassent les traits de leur beauté ils combattaient avec avantage contre ces mortels furieux, en qui l'expression de la rage, le caractere de la force et de la souplesse, étaient exprimés dans mille grouppes variés [1]. Je doutai que l'art de Vulcain et celui de Dédale, guidés par l'imagination brillante et hardie du Macédonien Dinocrates, eussent pu produire un plus rare chef-d'œuvre, et je crus voir d'un

(1) On croit, en lisant cette description, voir les admirables peintures du palais du T à Mantoue, où Jules Romain a traité le même sujet avec cette fierté et ce caractere mâle que l'on connaît à son pinceau.

seul coup-d'œil et la merveille du mont Athos changé en statue colossale, et les détours du labyrinthe de Crete, et la perfection du tombeau de Mausole, ce chef-d'œuvre que l'amour conjugal ne rendit pas moins célebre que le ciseau de Scopas, de Timothée, de Léocharès, et de Briaxis.

CHAPITRE IV.

LES COLOSSES.

Il manquait à mon bonheur de partager avec une amie le sentiment d'admiration que j'éprouvais à la vue de ce monument ; et le souvenir de ma chere Polia vint assiéger ma pensée : j'aurais voulu que son goût épuré pût jouir de tant de beautés, et m'aider à les apprécier.

Je ne pris plaisir à les examiner moi-même avec tant d'attention que pour avoir à les lui décrire.

Essayons, me dis-je, d'ajouter quelques traits au tableau, pour qu'il soit, s'il se peut, plus digne encore de Polia.

Au-devant de ce superbe édifice

étoit une place d'une moyenne étendue, pavée de marbres assortis en mosaïque, et environnée d'une colonnade sur laquelle le temps, qui n'avait pu que faiblement endommager le monument principal, avait exercé toute sa fureur.

Au milieu de cette place était un cheval en bronze de Corinthe, de proportion colossale, et que ses ailes désignaient assez pour un Pégase ; ses crins ondoyants, sa tête animée que jamais le frein n'avait assujettie, son allure et sa vélocité, savamment indiquées dans la pose choisie par l'artiste, en faisaient un chef-d'œuvre : plusieurs génies, c'étaient ceux des poëtes épiques sans doute, essayaient de le dompter; le plus grand nombre en était culebuté ; un seul, fermement attaché à sa criniere, avait su le maîtriser. Eh ! qui

pouvoit méconnaître en lui le génie du divin *Homere ?* Un autre était assez fermement établi sur sa croupe; il devait se nommer *Virgile ;* et je laisse au lecteur le plaisir de désigner les poëtes qui occupaient les autres places, ou de punir par un trait satyrique, en y appliquant leur nom, ces amants dédaignés des filles du Permesse que le divin coursier foulait sous ses pieds d'airain.

De grandes couronnes ornaient les faces les plus étroites du piédestal; des bas-reliefs occupaient les deux côtés latéraux : sur le premier, un vieillard faisait danser quatorze figures, sept d'hommes, et sept de femmes; elles avaient chacune deux visages, l'un triste et l'autre gai. Au-dessous du vieillard était écrit TEMPUS. Il était facile d'expliquer l'allégorie de cet ou-

vrage élégant, où l'artiste avait représenté le *temps* qui fait danser les jours et les nuits de la semaine; peut-être les figures gaies désignaient-elles les jours heureux, tandis que les figures tristes exprimaient les jours de malheur, inégalement partagés entre les hommes.[1]

Sur le second bas-relief, des jeunes gens cueillaient des fleurs et les offraient à des nymphes empressées de les recevoir. Au bas étoit écrit AMISSIO, *perte*. Ce mot voulait-il dire que pour bien user des courts moments de la vie il faut en semer de fleurs les routes dif-

(1) Cette heureuse idée n'a point échappé au Poussin dans sa charmante composition du Temps qui fait danser les Saisons; tableau que la gravure très agréable et très répandue de Morghen a fait généralement connaître.

ficiles, et partager tous les instants de sa jeunesse entre l'étude et l'amour?

A peine j'avais fini l'examen de ce charmant ouvrage que j'aperçus de loin le sommet d'un obélisque porté par un éléphant; je m'approchais pour l'examiner, lorsque j'entendis un cri plaintif, qui se renouvelait par intervalle. Je montai sur un amas de ruines pour reconnaître de quel côté venaient ces sons; je ne remarquai aucune créature vivante, mais je vis un colosse renversé; il était de bronze et d'une grandeur démesurée; les jambes étaient creuses, et le vent qui s'introduisait par la plante des pieds, percée à jour, parcourant l'intérieur, et ressortant par les organes de la voix, occasionnait ces cris douloureux qui m'avaient frappé. En approchant je voyais la grandeur de cette figure s'ac-

croître à chaque pas ; et mon étonnement redoublait.

Elle représentait un vieillard malade et couché ; sa bouche, entr'ouverte, avait une dimension telle, qu'il était facile de s'y introduire : la curiosité m'y poussa ; mais quelle fut ma surprise de trouver l'intérieur de cette figure si savamment travaillé, que l'on y distinguait jusqu'aux plus petits détails anatomiques, et tout le mécanisme du corps humain développé de maniere à ce qu'aucune partie de ce chef-d'œuvre du créateur n'y fût cachée ; les noms même y étaient inscrits en trois langues, la chaldéenne, la grecque, et la latine ; le siege des diverses maladies y était également écrit, ainsi que les remedes propres à leur guérison [1] ;

(1) On a maintenant un moyen plus

chaque partie des os, des muscles, des veines, des arteres, et des nerfs, se distinguait sans peine par des tons différents : divers fluides avaient autrefois rempli ces canaux, et l'action du vent les y faisait alors circuler avec activité.

Je fus porté droit au cœur par une impulsion rapide ; et voyant le siege des amoureuses peines, le réservoir des soupirs avec celui des larmes, et

---

facile et moins dispendieux de démontrer l'anatomie par les modeles en cire coloriée, que l'on exécute pour les parties séparées, et les injections sur la nature même, pour l'ensemble des arteres, des veines, des nerfs, etc. etc. La collection du Muséum national d'histoire naturelle de Paris, et la belle statue anatomique de Fontana, composée de plus de trois mille pieces qui se démontent, et qui ont chacune les suppléments nécessaires

le si petit espace réservé pour les douces jouissances, je poussai avec un profond soupir moi-même le nom de Polia, et je l'articulai si haut que tout le corps du colosse frémit et s'ébranla; peu après j'entendis proférer à mon tour par cet écho divin le nom de Polia.

Je ne me lassais point d'admirer ce chef-d'œuvre, et j'allais du cœur re-

---

à leur développement, ne laissent rien à desirer à cet égard. On sait que ce prodigieux ouvrage, exécuté en cire et en bois, a coûté plus de trente années d'études et de travail à ce célèbre anatomiste; que plus de quatre mille cadavres ont servi pour les modeles, et que Bonaparte en a commandé une pareille à Fontana, qu'il exécute en ce moment.

L'enveloppe est moulée sur les plus belles formes de l'antique.

monter au cerveau, espérant y contempler les merveilles de la pensée, et le siege de l'imagination ; mais un souffle impétueux ne me permit pas de pénétrer jusque-là, et je fus rejeté en un instant à vingt pas du colosse. Sans doute j'avais formé un vœu téméraire ; j'avais montré une indiscrete curiosité.

Dieu puissant, m'écriai-je en revoyant la lumiere, le hasard ne créa point ce que je viens de contempler avec admiration ; il ne créa point ce globe lumineux qui m'éclaire, et tu n'es pas moins grand dans le travail secret du mécanisme qui nous compose que dans le spectacle si pompeux de l'univers que tu fais briller à nos yeux !

Le haut de la tête d'un pareil colosse dominait sur d'autres ruines ; c'était

celui d'une belle femme, exécuté avec le même art; mais soit que le secret d'un tel chef-d'œuvre de grace et de délicatesse fût encore plus impénétrable, soit que la déesse de la pudeur ne voulût pas permettre à un curieux indiscret de violer ainsi son sanctuaire, je trouvai ce nouveau colosse tellement environné d'obstacles que je ne pus en approcher; et l'éléphant qui m'avoit frappé d'abord attira toute mon attention.

Il était de marbre noir parsemé de veines d'or comme le lapis lazuli; le poli en était admirable, et multipliait tous les objets environnants : j'y aperçus mon image réfléchie, quand j'aurois voulu n'y voir que celle de ma bien-aimée, la belle, la divine Polia.

Une housse richement ornée de broderies recevait l'obélisque de porphyre verd; il avait en hauteur sept fois la

largeur de sa base ; un globe du plus beau crystal surmontait le triangle de son sommet. [1]

De fortes sangles semblaient attacher ce fardeau précieux au pesant animal ; une inscription gravée sur son front en grec et en arabe portait ces deux mots, Labeur, Industrie.

L'intérieur du corps était creux, et l'on y pouvait facilement monter par

(1) Le Bernin a exécuté cette idée sans aucun changement dans le petit obélisque qu'il a élevé sur la place dite de la Minerve, à Rome ; et l'on a regardé comme un trait de génie d'avoir produit autant d'effet avec un bloc d'un si petit volume, en l'élevant ainsi sur le dos d'un éléphant. Il en existe aussi un exemple antique dans la ville de Catane en Sicile ; et c'est peut-être là que l'auteur du Songe a puisé.

une ouverture et des entailles pratiquées à dessein.

Des lampes inextinguibles éclairaient cet intérieur, et laissaient appercevoir deux statues placées sur des sarcophages ; l'une était celle d'un roi d'Afrique, taillée dans une pierre de touche du plus beau noir ; les yeux, les dents et les ongles étaient d'argent ; elle étendait un sceptre d'or, et montrait la statue placée vis-à-vis. Une inscription en trois langues, l'hébraïque, la grecque, la latine, se lisait sur un bouclier ; elle finissait par ces mots : « Cherche et tu trouveras ; laisse mon ombre en paix. »

L'autre statue de femme, placée dans la partie antérieure de l'éléphant, montrait du doigt et par-dessus l'épaule l'espace qui était derriere elle. Une autre inscription disait : « Qui que tu

sois, prends de ce trésor autant qu'il te plaira ; mais en prenant la tête garde-toi de toucher au corps. »

Cette figure montrait-elle le passé par ce geste, et voulait-elle avertir les hommes de consulter en tout l'expérience, et de remonter aux origines pour obtenir la vérité ?

Sorti de cet intérieur obscur, j'observai autour du soubassement qui portait ce colosse plusieurs attributs hiéroglyphiques, et des instruments de sacrifice qui me parurent être l'expression d'un pur hommage à la Divinité.

Ces trois colosses observés avec attention, et profondément gravés dans ma mémoire, il me restait à examiner une porte dont la noble architecture, assujettie à des rapports exacts, présentait une harmonie de proportion

difficile à rencontrer dans ces ouvrages élevés à la hâte par le génie impatient des modernes : un certain nombre de carrés égaux, inscrits dans la masse générale, en réglait les dimensions ; un fronton la couronnait, et reposait avec son entablement sur deux colonnes grouppées aux deux côtés de l'arc [1] ; elles étaient d'ordre corinthien,

(1) Cet accouplement des colonnes, dont les arcs de triomphe cités plus bas ont fourni le modele par l'extrême rapprochement de leurs colonnes, a depuis été regardé comme une hardiesse et une nouveauté dans un monument célebre par son importance, la grandeur et la beauté de son exécution, qui produit un effet des plus imposants.

Je veux parler du péristile du Louvre. Il ne serait point impossible en effet que Perrault eût puisé dans la description et

et placées sur des piédestaux du quart de leur hauteur.

La construction de cette porte était appareillée avec grand soin, les joints imperceptibles, les assises posées sans cales ni mortier, suivant l'usage des

---

dans les planches de cet ouvrage l'idée d'accouplement des colonnes dont il a fait usage au péristile du Louvre, et qui passa alors pour un trait de génie; peut-être aussi avait-il connoissance par quelque dessin des ruines du temple du Soleil à Palmyre, dont l'architecture a un rapport singulier avec celle du Louvre; ou s'est-il seulement rencontré avec ces deux exemples par un hasard singulier?

Ce qu'il y a de sûr, c'est que Perrault connoissait les ruines des monuments de la Grece, car il en parle dans les notes du troisieme livre de sa traduction de Vitruve, à propos des frontons.

anciens ; les marbres les plus précieux composaient sa structure ; les colonnes étaient d'un seul bloc ; et la perfection de la sculpture prouvait qu'elle avait été érigée dans les siecles du bon goût. Elle rappelait par l'arrangement de ses membres, au fronton près, les petits arcs de Trajan à Ancône, et celui de Pola en Istrie, érigé par une femme, du nom de Salvia Postuma, en l'honneur de Sergius Lepidus son mari, édile, et tribun militaire de la vingt-neuvieme légion.

Il n'est pas rare sans doute de voir la beauté décerner des couronnes à la valeur, et lui accorder dans ce siecle même d'autres récompenses d'un prix inestimable ; mais il n'est pas aussi commun de lui voir consacrer cette estime toute particuliere qu'elle a pour sle actions courageuses par un monu-

ment à la fois aussi important, aussi glorieux, et aussi durable qu'un arc de triomphe.

CHAPITRE V.

LES REGRETS.

Avant de quitter entièrement cette porte, dont la beauté me ravissait, et où je reconnus tout l'art des anciens, et leurs proportions mises en œuvre d'après le peu d'écrits qu'ils nous ont laissés, je dois vous dire que l'inscription qui en formait la dédicace, et qu'on lisait dans la frise en caracteres grecs, fondus de l'argent le plus fin, était en l'honneur de Vénus, déesse de la beauté, et de son fils, le tendre et trop souvent perfide Amour; qu'elle avait été consacrée par Bacchus et par Cérès, ces divinités bienfaisantes qui portent l'abondance et la joie dans nos festins.

Sans doute cette dédicace exprimait que les riches produits de la terre doivent alimenter l'industrie qui sait les multiplier pour nos jouissances, et les arts, ces attraits si puissants pour entretenir l'amour, et captiver jusqu'à l'inconstance en variant toujours les moyens de plaire.

La gaieté, doux présent de Bacchus, a souvent aussi dans un joyeux repas disposé à la tendresse plus d'une belle qui, sans les conseils de ce dieu, eût plus long-temps résisté aux vœux d'un amant.

Que n'ai-je en partage, m'écriai-je aussitôt, et la fortune et les talents! Que ne puis-je ériger un temple dont la divinité serait cette même beauté, maîtresse absolue de tous mes sentiments, la belle et tendre Polia!

CHAPITRE VI.

LE CHAR DE LA MORT.

Mille souvenirs, qu'avaient éveillés la vue de ces chefs-d'œuvre et les noms de ces dieux de l'antique poésie, occupaient ma mémoire et me rappelaient les merveilleuses descriptions dont les livres d'Hésiode et d'Homere, d'Hérodote, de Strabon, de Pausanias, et les autres auteurs anciens sont remplis.

J'avais présent à la pensée et l'habileté des artistes égyptiens pour travailler séparément, au moyen des proportions fixées et convenues, les différentes parties d'un colosse, qu'ils assemblaient ensuite comme s'il eût été fait par la même main, et les moyens

industrieux des architectes Satyrus et Pithée pour ériger le tombeau de Mausole, et les statues gigantesques du célebre Memnon, qui fit sortir du même bloc de granit trois figures de Jupiter, dont l'une, qui était assise, avait le pied long de sept coudées ou dix pieds et demi [1], et cette statue de l'illustre Sémiramis, taillée sur le mont Bagistan, de dix-sept stades d'élévation. [2]

(1) Ce qui donne, suivant les rapports, quarante-deux coudées, ou soixante-trois pieds de proportion (vingt metres environ).

(2) Plus de trois mille deux cents metres. Vingt-sept stades faisaient une lieue de deux mille cinq cents toises; ainsi cette statue avait en hauteur près de deux tiers de lieue, sans doute y compris la montagne qui lui servait de base.

Je repassais dans mon imagination et ces immenses pyramides et ce labyrinthe d'Égypte, ces théâtres harmoniques, ces amphithéâtres superbes, ces thermes somptueux, la noblesse de ces temples, la continuité de ces aqueducs, et le nombre infini de ces colosses pour lesquels la constance des Égyptiens, l'art des Grecs, et la grandeur des Romains, réunis, avaient obtenu l'immortalité, digne prix de leurs travaux.

Je trouvais que les chefs-d'œuvre qui venaient de me frapper pouvaient facilement le disputer à cette statue colossale d'Apollon, transportée à Rome par Lucullus, au Jupiter dédié à l'empereur Claude, à celui de Tarente, fondu par Lisippe, au colosse de Rhodes, qui rendit à jamais célebre le nom de Charès de Lydie, et à ceux que Xéno-

dore, de Marseille, exécutait à Rome et dans les Gaules; enfin au colosse du vaillant Hercule à Sur, et même au Jupiter Sérapis, exécuté en émeraudes dans la proportion de neuf coudées, pour le temple de ce dieu dans l'Oasis d'Ammon.

Je me disais, si les seules ruines de tous ces précieux monuments ont tant et de si justes droits à l'hommage des esprits cultivés, que serait-ce donc s'ils en avaient pu jouir dans leur fraîcheur et dans leur beauté?

Revenu enfin de mon étonnement, je pensai que si ce frontispice était consacré à Vénus et à son fils, en pénétrant dans l'intérieur je devais y trouver leur temple et leurs statues: à peine j'avais fait un pas, qu'une colombe plus blanche que la neige traversa mon chemin; je crus que cet au-

gure me serait favorable, et je pénétrai dans l'intérieur du vestibule, où de nouveaux objets s'offrirent à ma vue.

Un revêtissement de marbre blanc, où des compartiments de jaspes variés étaient incrustés, composait les lambris; d'autres jaspes noirs, du plus beau poli, formaient autant de miroirs; des sieges de marbre ornaient le pourtour, et se détachaient admirablement sur un pavé de nacre de perle; ses ondulations semblaient être celles d'une eau limpide et battue, dont la surface est blanchie d'écume.

Cette piece était voûtée en berceau; sa courbure venait s'appuyer sur une large frise où étaient représentées en bas-reliefs, sur un fond couleur d'eau de mer, plusieurs chimeres, especes de tritons et de sirenes jouant avec des naïades et de petits génies agréable-

ment enlacés dans leurs amples nageoires.

Ces génies soufflaient dans des buccins, des conques marines, et d'autres instruments fantastiques [1]; d'autres tressaient des couronnes de corail, de lotus, et d'algue marine; des chars légers, tirés par des dauphins, semblaient glisser sur les flots, et portaient les trésors de l'empire de Neptune, ou les fleurs et les fruits qui

(1) Plusieurs sarcophages antiques présentent les mêmes sujets parfaitement rendus; ils ont été reproduits par les sculpteurs modernes. La frise du premier ordre des guichets du Louvre, attenant le grand salon de peinture, est parfaitement conforme à cette description, et semble avoir été copiée d'après; elle est exécutée avec beaucoup d'art.

naissent sur ses rivages caressés chaque jour par l'onde amoureuse.

La nautile vitrée opposait sa volute diaphane aux tons rembrunis de la tortue, dont ces habitants de l'onde se servaient comme de boucliers ; des corselets de joncs, des lances formées de roseaux, figuroient dans leurs joyeux combats, où le vainqueur courroucé poursuivoit le fuyard ; celui-ci, pour échapper à sa vengeance, plongeait en riant, ou se laissait envelopper dans la vague recourbée.

Le plafond se divisait en compartiments, où l'on distinguait, entre autres sujets, l'enlèvement de la belle Europe par Jupiter sous la forme d'un taureau blanc ; Agénor son pere, roi de Tyr, commandait à ses fils, Cadmus, Phénix, et Cilix, d'aller chercher leur sœur.

Plus loin on voyait le combat terri-

ble livré par Cadmus au dragon écaillé qu'ils rencontrerent près de la fontaine. Enfin on appercevait dans le fond la ville de Thebes que bâtit ce héros par ordre d'Apollon, au lieu où le bœuf qu'il conduisait s'arrêta ; ce qui donna à cette contrée le nom de Béotie.

Un autre caisson renfermait l'histoire de Pasiphaé, le portrait du Minotaure, et l'ingénieux artifice de Dédale pour franchir les airs avec son fils le malheureux Icare.

Ces sujets historiques et leurs accessoires étaient rendus avec autant d'art dans la composition, que de vérité dans les détails. La pureté du dessin, la fraîcheur du coloris, portaient l'imitation des objets jusques à l'illusion; et l'on doutait un instant en les voyant s'ils étaient peints, ou s'ils s'offraient à l'œil en réalité.

Je m'attendais à trouver le temple de la Beauté au bout d'un si riche vestibule ; mais des ténebres couvraient la porte opposée ; je me sentis entraîner au milieu de leur épaisseur, et j'entendis un bruit épouvantable, un cliquetis d'armes que choquaient avec fureur de féroces combattants.

Plus loin je vis remuer des ossements à la lueur de torches funebres ; on en formait une espece de bûcher que l'on embrâsa, sacrifice obligé pour appaiser la divinité terrible dont trois spectres sanglants annonçaient la présence : leurs affreux hurlements se prolongeaient de déserts en abymes, et retentissaient au loin dans ce triste séjour. Qui pouvait méconnaître les Euménides, Alecto, Mégere, et Tisiphone, ces implacables filles des enfers ?

Je fuyais à grands pas leur sinistre

rencontre, lorsque je vis passer dans l'éloignement un char que précédait la Peur, pâle et tremblante, et que suivaient le Chagrin, les Regrets, la Desolation.

Il était composé du squelette d'un énorme animal ; des serpents entouraient sa charpente osseuse, lui servaient de traits et de ressorts, et faisaient retentir l'air de leurs sifflements ; la déesse, armée de sa faulx redoutable, c'était la Mort elle-même, soulevait un crêpe ensanglanté, dont l'extrémité se perdait dans les ténebres, qu'il épaississait encore ; à ses côtés gisaient la Fievre et l'Insomnie ; quatre ministres principaux, agents de deuil et de destruction, pressaient les cerfs agiles qui leur servaient de monture, et faisaient voler le char qu'ils conduisaient ; on lisait en traits de feu ces mots sur leurs

fronts dépouillés, Guerre, Famine, Peste, Médecine.

Un dragon, cerbere impitoyable, accompagnait le fatal quadrige; sa gueule vomissait les poisons destructeurs, et son haleine enflammée séchait l'herbe des prés; les branches effeuillées tombaient en sa présence, et l'oiseau qui respirait cette vapeur infecte s'abattait sans vie et sans mouvement à ses pieds: son regard seul dévastait les campagnes; je n'évitai ses atteintes qu'en me précipitant au milieu des souterrains creusés sous cette pyramide; ils n'étaient peuplés que de reptiles, et le vol des chauves-souris qui se heurtaient à ma rencontre agitait encore mon ame émue du spectacle effrayant dont elle venait d'être frappée: je n'avançais donc qu'en tremblant, étendant les bras devant moi, et dirigeant au hasard mes pas mal assurés.

Après bien des détours dans l'obscurité, je trouvai une foible lampe qui jetait, par intervalle seulement, quelques rayons pâlissants devant l'autel où elle était appendue.

Je pus entrevoir, au moyen de cette lumiere incertaine, en quels lieux j'étais, et je reconnus les massifs et les passages voûtés qui en formaient d'immenses catacombes, galeries accessoires et dépendantes du palais de la Mort.

J'apperçus une autre petite lueur, je m'y portai; mon cœur tressaillit de joie en revoyant ce jour tant desiré, cette vive lumiere dont Phébus enrichit les mortels en prodiguant à tous ses rayons bienfaisants. Je continuai donc de marcher avec tranquillité, et je me trouvai rendu à la lumiere et à la vie au milieu d'une vaste et riante campagne.

CHAPITRE VII.

LES NYMPHES.

Favorisé de l'haleine du zéphyr et de la douce chaleur du soleil, je fus bientôt ranimé; je retrouvai toute la vivacité de mes sens et les facultés de mon esprit pour examiner et observer avec fruit ce qui se présenterait à moi.

Le site était enchanteur et planté d'une grande variété d'arbres et d'arbustes dont le vent agitait le feuillage, et promenait au loin les parfums odorants.

Je passai une petite riviere sur un pont antique de marbre blanc, d'une seule arche, et d'une heureuse proportion.

Au sommet était une table de porphyre, sur laquelle était sculptée une ancre avec un dauphin, attributs du commerce et de la navigation ; on y voyait encore plusieurs emblèmes, tels qu'une tête de victime entre deux branches, que je pris pour du laurier, cet arbre chéri d'Apollon, et dont le terrible Mars moissonne aussi trop souvent les rameaux avec son fer ensanglanté. L'allégorie eût été plus juste, dis-je en moi-même, si l'on eût mis une seule branche sur un monceau d'ossements : est-il en effet une victoire qui ne soit achetée par d'innombrables sacrifices ? On lisait au bas cette devise, *Semper festina lentè*, Hâte-toi lentement. Ah ! sans doute, il est toujours temps de payer aussi cher une ombre de gloire.

Des appuis de marbre assuraient le

regard et la tranquillité du voyageur, et lui offraient dans leur épaisseur une banquette ménagée pour son repos.

Après les scenes qui venaient de m'arriver, je craignis encore quelque enchantement, et ne voulus pas m'y asseoir.

Je vis que le cours de l'eau se divisait en deux bras, dont les bords étaient garnis de plantes amies des fontaines. Une petite isle était peuplée d'oiseaux aquatiques de toute espece, qui se disposaient pour attaquer les poissons dans leur plaine liquide, et fuir ensuite à leur tour devant le trait meurtrier qui devait les atteindre malgré la rapidité de leur vol. Cette parité de traitement que le faible reçoit du plus fort est-elle donc une vengeance réservée par le ciel ? ou ce jeu de destruction continuelle est-il

un vœu de la nature, auquel tous ses enfants soient contraints d'obéir?

Au-dessus des arbres pointait le faîte d'un édifice, et cette vue me réjouit d'autant plus que j'espérais y rencontrer quelque habitant et l'hospitalité. Je me hâtai d'arriver, et je vis que c'était une fontaine de forme octogone : chacune de ses faces était décorée aux angles de deux colonnes corinthiennes délicatement travaillées, et surmontées d'un fronton ; au milieu du tympan on distinguait une couronne de feuilles d'eau, et deux colombes qui buvoient dans un vase de forme élégante. [1]

(1) L'auteur, dont l'imagination était nourrie des chefs-d'œuvre de l'antiquité, rappelle ici un sujet connu dans plusieurs bas-reliefs, et particulièrement la célebre mosaïque du capitole.

Un bas-relief, d'une exécution admirable, ajoutait à la richesse de son architecture ; il représentait une belle nymphe mollement couchée sur un lit de roseaux ; les formes sinueuses de son beau corps se dessinaient sur les plis fins et serrés de sa draperie ; elle en soulevait un pan avec grace ; la candeur de l'innocence parait son front, et le sourire était placé sur sa bouche demi-close.

De son sein élevé découlaient deux légers filets d'une eau limpide et pure : ils retombaient dans une grande vasque de porphyre ; les cheveux de cette belle, nattés avec art, descendaient jusque sur ses épaules.

On lisait cette inscription sur la frise placée au-dessus de l'ordre :

A LA MERE COMMUNE.

Le ruisseau qui naissait de cette fontaine était bordé de rosiers, et traversoit un champ de cannes de sucre qu'il fertilisait ; un berceau d'orangers et de citronniers suivait les contours de son lit ; ces arbres s'y miraient, et réfléchissaient leurs beaux fruits dans son onde souvent parsemée des fleurs dont le vent couvrait sa surface.

Comme je reposais mes yeux sur ce riant tableau, je crus entendre le son de la trompette guerriere, et je frémis de l'idée de voir une armée laisser dans ces beaux lieux des traces funestes de son passage.

Je fus bientôt rassuré par l'apparition d'une troupe de jeunes beautés qui s'avançaient en chantant ; l'une d'elles tenait une lyre dont elle accompagnait ses chants ; les autres mêlaient à ses refrains les sons de divers instruments.

Je me cachai derriere un arbuste pour voir passer cette gracieuse troupe sans en être vu, et je distinguai cinq de ces belles nymphes dont la démarche légere suivait la mesure marquée par la lyre; elles étaient couronnées de myrte; une tresse d'or attachait leurs nattes ondoyantes; leur robe était découpée selon le costume de l'isle de Cos, c'était une triple tunique successivement étagée: la premiere était du coton le plus fin; la seconde de soie teinte en pourpre éclatante; la troisieme d'un verd tendre: une ceinture d'or brillait au-dessous de leur sein, et des bracelets de même métal retenaient les manches diaphanes de leur premier vêtement; des rubans d'or et de pourpre enlaçaient leur cothurne élégant, qu'enrichissait encore une broderie artistement travaillée.

L'une d'elles m'ayant apperçu, toutes s'arrêterent pour me considérer : le respect m'empêchait de leur adresser le premier la parole ; elles virent mon embarras, et la plus voisine me demanda d'un air gracieux ce que je faisais dans ces lieux, et qui je pouvais être.

Vous voyez, leur dis-je un peu rassuré, un amant malheureux, puisqu'il est séparé de celle qu'il adore ; je la cherche par-tout : vous n'ignorez pas sans doute quels dangers j'ai courus avant d'arriver jusqu'ici ; peut-être, et je le vois, j'ai violé quelque asile sacré, puisqu'à vos graces, à votre beauté, je ne puis méconnoître en vous toutes le rang des immortelles : mais, belles nymphes, pardonnez à mon audace ; un malheureux étranger pourrait-il exciter votre colere, quand il implore votre pitié ?

Suppliant, j'étais à leurs genoux; elles s'empresserent de me relever. Ne crains rien, jeune homme, me dit l'une d'elles, nous admirons ta fortune et ta persévérance, car tu as couru bien des dangers avant de pénétrer jusqu'ici; mais tu es arrivé dans le séjour du bonheur et de la tranquillité.

Tu vois, me dit cette nymphe en me montrant ses compagnes, que les habitants de ces lieux ne sont pas trop effrayants; mes compagnes sont aussi aimables que belles; la gaieté nous unit; elle varie nos plaisirs dans un pays dont tu ne connais pas encore toutes les délices. Les figues ni les raisins qui mûrissent sur les coteaux du mont Taurus ne sont pas plus doux que nos fruits; et les jardins si vantés des Hespérides ne peuvent être comparés à ceux dont nous jouissons: la fertile Egypte est

moins abondante, et nous n'avons pas à nous garantir ici des inondations d'un fleuve impétueux, ni des malignes influences de l'air de ses marais.

Nous vivons tranquilles sous les lois d'une reine grande, noble et libérale, de la sage Eleuthéride [1], modele de toutes les beautés comme de toutes les vertus.

Nous te présenterons aux pieds du trône de notre auguste souveraine; elle te recevra sans doute avec bonté.

Toutes nos compagnes nous envie-

(1) Ce mot signifie Conservatrice de la liberté. Jupiter Eleuthérien avait des fêtes dans la Grece qui se célébraient tous les cinq ans ; elles avaient été instituées par les Grecs après la défaite des Perses, sous la conduite de Mardonius.

Il y en avait du même nom célébrées par les Samiens en l'honneur du dieu d'amour.

ront le bonheur d'offrir à ses yeux un jeune étranger : ce nouvel hôte sera bien accueilli sans doute, puisqu'il va lui donner une occasion nouvelle d'exercer ses bienfaits.

CHAPITRE VIII.

LE BAIN.

Rassuré par des paroles aussi généreuses, je me livrai aux soins empressés de ces belles nymphes, et leur offris avec le tribut de ma reconnaissance les faibles services que je pourrais leur rendre.

Comme je vis qu'avec leurs instruments elles portaient encore des vases remplis d'essences, des voiles, et d'autres accessoires de leur parure, je voulus m'en charger, mais elles n'y consentirent point, et me dirent avec ingénuité, nous allions au bain, tu vas y venir avec nous, c'est tout près d'ici, et peut-être as-tu déja vu la

fontaine. Oui, belles nymphes, leur dis-je un peu étonné cependant de la proposition ; de ce moment je suis votre esclave, et vous pouvez disposer de moi : j'ai vu la charmante fontaine, je m'y suis même désaltéré avant d'avoir obtenu votre agrément ; et si c'était un crime je vous offre en réparation et mon repentir sincere et tous les dédommagements que vous exigerez.

Bon, reprit une autre, il est bien question de cela, nous sommes amis maintenant, on est ici sans façon, donne-moi la main : tu ne nous as pas encore demandé nos noms, je vais te les dire ; tu vois, nous sommes cinq assez jolies vraiment,

Et même on pourrait dire belles ;
Des Sens nous sommes sœurs jumelles.

Moi je m'appelle Aphaée, ou, si tu veux, le Tact : ma sœur qui porte les parfums c'est l'Odorat ; son nom est Osphrasie : Horasie tient le miroir, et c'est la Vue : aux sons de la lyre d'Acoé, tu reconnais l'Ouie : enfin, lorsque tu auras goûté du nectar que Géosie porte dans cette jolie amphore, tu sauras que c'est le Goût. N'es-tu pas en joyeuse compagnie ? Nous ne nous quitterons plus. Après tes fatigues le bain t'est nécessaire ; nous allons en jouir, et puis nous retournerons au palais de la reine. Sois aussi franc avec elle que nous le sommes avec toi ; raconte lui sans déguisement l'histoire de tes amours, et sois sûr de trouver en elle bonté, faveur, et protection.

Je ne savais où j'en étais : mais de tant de merveilles ce qui me flattait

le plus était l'espoir de retrouver, de voir et d'embrasser ma chere Polia ; je ne craignais plus pour elle la compagnie de ces nymphes si belles, depuis que je savais leur nom : un peu de honte cependant me tenait d'être en habit si peu décent pour paraître devant la reine : mais je me dis bientôt, Puisqu'ici tout est enchantement, sans doute après le bain mes habits auront pris une fraîcheur nouvelle, et je n'aurai point à rougir de mon accoutrement.

Nous étions à la porte de ce bain ; c'était une jolie coupole à huit pans, décorée dans le genre oriental, où les marbres, les jaspes, les crystaux brillaient de toutes parts ; la voûte était découpée à jour, et représentait un berceau de divers feuillages exécutés en pierres fines et transparentes, comme on le fait avec tant d'art à Florence.

Le pivot d'un enfant ailé, qui servait de girouette au dehors, faisait voltiger au sommet de la lanterne intérieure un grand papillon aux ailes nacrées, aux yeux de diamant; et, selon le vent qui soufflait, l'insecte brillant allait se poser sur la tête de l'un des trente-deux enfants d'Éole, figurés dans un disque au plafond [1]. Chaque fois que le vent changeait, l'enfant ailé avertissait par le son de sa trompe dorée; c'est ce que j'appercevais par la porte en me baissant pour jeter un coup-d'œil dans l'intérieur.

---

(1) Columna a pris lui-même cette idée du triton de bronze placé au sommet de la tour des vents à Athenes, monument qui subsiste encore, dont Vitruve parle dans son premier livre, et qui marquait les vents avec sa baguette.

Quel enfantillage ! me dit Orasie ; te contenterais-tu de rester à la porte ? Entre avec nous. Aurais-tu pénétré jusqu'ici, si tu n'étais modeste et sage ? Entre donc, beau garçon, et sois le bien venu.

Je ne revenais point de tant de liberté dans de jeunes beautés, dont l'extérieur était d'ailleurs si modeste ; mais leur ton d'ingénuité m'inspirait le respect. Ne t'étonne point, me dit Acoé en soulevant sa lyre, de nous voir si franches et si gaies :

Nous ne savons mettre aucun art
Dans les discours, dans la parure ;
Tu nous verras toujours sans fard,
Car notre mere est la nature.

L'intérieur de la salle ne le cédait point à l'extérieur pour la magnificence et le bon goût : on y voyait en

bas-relief, au-dessus des portes, des sujets taillés dans l'albâtre au fond veiné ; c'était, d'un côté, le jeune Arion sur un dauphin, qu'il conduisait au son de sa lyre ; de l'autre, le fougueux Neptune armé de son trident, et pressant un cheval marin.

Les murailles étaient de pierre de touche du plus beau noir, et d'un poli parfait, encadrée dans des champs de rouge antique : on avait choisi ces couleurs sans doute par raffinement de volupté, pour faire mieux ressortir l'éclat et la blancheur de ces nymphes qui venaient s'y baigner. [1]

Une précieuse mosaïque servait de

(1) Plusieurs panneaux antiques d'Herculanum, de Pompéia, et des bains de Livie, sont entièrement conformes à cette description : tels sont, entre autres, ceux

pavé ; elle représentait un nombre infini de poissons dans toutes sortes de mouvements : en sorte que quand ce pavé était recouvert de quelques pouces d'eau on pouvait croire ces poissons naturels ; les vacillations de l'eau paraissaient alors leur donner du mouvement.

Le feu circulait dans des conduits souterrains ; en un instant l'air se trouva parfumé par des gommes et des bois odorants que les nymphes brûlerent en entrant ; puis elles attacherent, en s'aidant réciproquement, leurs cheveux dans un réseau d'or.

Dépouillant ensuite leurs tuniques,

---

des jolies danseuses si connues et si souvent répétées dans nos décorations intérieures depuis que nous avons adopté la grace simple et naïve du genre antique.

elles mirent à découvert des formes si pures et si blanches, que j'en fus autant ébloui que surpris ; elles descendirent cependant les gradins du bassin, et se plongerent dans l'eau sans faire trop d'attention à moi. Je ne pouvais en dire autant ; immobile et transporté d'admiration, j'épiais tous leurs mouvements, leurs jeux folâtres, leurs enlacements.

Quelle épreuve, ô ma chere Polia ! mais le cœur glacé qui eût pu voir sans émotion tant de charmes divins n'eût pas été digne de ton amour.

Ne veux-tu donc pas, me dirent-elles voyant mon embarras, te baigner avec nous ? Craindrais-tu d'éclipser par l'éclat de ta beauté les lis de notre jeunesse ? — Oh ! non sans doute, belles nymphes ; mais je puis, si vous le desirez, vous faire voir bientôt un cor-

beau parmi les plus blanches colombes.

Acoé me dit aussitôt, Tu n'as pas répondu à notre confidence; je t'ai appris tous nos noms, et nous ne savons pas encore le tien: tu es bien réservé, jeune homme.

Poliphile est mon nom. —Poliphile? nous le trouvons joli, dirent-elles toutes ensemble; et celui de ta belle? — Polia. — Comment Polia? ton nom a donc été fait exprès pour elle; car Poliphile, si nous ne nous trompons, veut dire amant de Polia. — Oui, le destin l'a réglé ainsi, et je suis à Polia pour la vie.

— Mais si cette Polia était ici parmi nous, que ferais-tu pour elle? — Polia est maîtresse absolue de mon ame, et ses volontés sont la regle de ma conduite. — Mais encore, comment l'as-tu quittée, et où l'as-tu laissée? — Hélas!

j'ignore encore où je suis ; tout ce qui m'est arrivé, ce que je vois même en cet instant, tout égare ma raison et trouble mes sens et ma mémoire : une seule chose m'est bien connue, c'est que j'aime Polia.

Modele des amants, me dit Osphrasie en riant, que nous donneras-tu si nous te faisons retrouver la bien-aimée de ton cœur? Peut-être elle n'est pas loin ; livre ton ame à l'espérance, prends part à nos jeux, et viens danser avec nous. Elles me prirent par les mains, nous formâmes une ronde, et nous dansions ensemble. Si près de ces corps d'albâtre on eût dit et je croyais voir moi-même un noir habitant de l'Éthiopie nageant au milieu d'une troupe de cygnes. La coquetterie des nymphes se plaisait à la comparaison ; les bons mots, la gaieté, la folie même accompagnaient la danse ;

les instants s'écoulaient avec rapidité : nous entrions à peine au bain, une heure était déja passée.

Le jet d'eau qui alimentait le bassin où nous folâtrions était d'une singuliere composition.

Dans une vaste niche se trouvaient placées deux naïades de bronze doré, d'une proportion un peu moins grande que nature; elles soulevaient un enfant de même matiere, qui avait ses petits pieds dans la main de chacune d'elles; ainsi elles le soutenaient en équilibre, et le maintenaient par sa draperie, ce qui découvrait ses formes potelées : sa tête fine souriait; et le petit vaurien donnait effrontément passage à un léger filet d'eau, tout ainsi que bonne nature a voulu que cela fût.

Je ne pus m'empêcher de rire de cette folle idée. Prends ce vase, me dit Acoé,

et va, mon cher Poliphile, me prendre un peu d'eau fraîche au jet de cette fontaine ; ce que j'exécute aussitôt : mais à peine je posais le pied sur la premiere marche au devant du petit enfant malin, qu'une bascule adroitement placée fit que le traître m'inonda la figure d'une eau si froide et si rapidement lancée, que j'en fus aveuglé, et faillis tomber à la renverse.

Nymphes de rire aux éclats, moi de courir après pour tâcher de les placer sous la douche perfide ; mais un plongeon fait à propos me les dérobait toujours, et les rusées, nageant entre deux eaux, plus rapides qu'un trait, ne reparaissaient qu'au bord opposé.

Je n'avais pas remarqué dans la frise au-dessus du petit enfant un mot grec dont la signification est *ridicule*, ou *qui fait rire :* le petit dieu fut en effet

long-temps pour nous celui du plaisir et des ris.

Nous sortîmes ensemble du bassin, et tous assis sur les gradins environnants, les nymphes se parfumerent de leurs liqueurs aromatiques, et m'en donnerent une boite pour que j'en pusse faire autant.

Je partageai encore avec elles une collation de fruits glacés ; et l'amphore du nectar que portait Géosie, remplissant nos coupes d'or, se trouva bientôt plus légere.

En un moment ces belles filles eurent ajusté leurs tresses et rattaché leurs vêtements avec une grace admirable : une aimable négligence ajoutait à l'élégance de leur parure ; et les voiles de la décence recouvrirent bientôt, le dirai-je ? à mon grand regret les lis de l'innocence, les roses de la volupté.

Comment trouves-tu, me dirent-elles, les mœurs de notre pays? —Elles sont simples et pures, nymphes divines, et ce sera l'âge d'or quand vous aurez trouvé chacune un Poliphile, et que je reverrai ma tendre Polia.

Cependant, je l'avouerai, la vue de tant d'objets charmants avait tellement enflammé mon imagination qu'ils se reproduisaient avec plus d'empire encore sur mes sens : je regrettais que les moments délicieux du bain se fussent si vite écoulés; et contre le vœu de mon cœur sans doute, pardonne, ô Polia! mes desirs étaient infideles.

Les nymphes s'en apperçurent, car est-il rien de plus clairvoyant en amour qu'un coup-d'œil féminin? les nymphes donc multipliaient leurs agaceries: je courais après elles sur une pelouse unie, qu'arrosaient les détours d'un

ruisseau ; et je ne sais si quelque faux pas fait à l'écart n'eût alors été funeste à ma vertu : le ciel m'en préserva, ou plutôt il me le refusa ; quelques feuilles que je trouvai au bord de l'eau, et que je mis sur mes levres pour appaiser la soif dont je brûlais, rendirent le calme à mes esprits exaltés.

Le jeu fini, nous nous trouvâmes bientôt à peu de distance du palais de la reine.

Une longue allée de cedres et de cyprès odorants en annonçait l'entrée; la pervenche azurée formait de chaque côté un tapis encadré par des haies d'orangers et de citronniers ; leurs branches enlacées composaient une agréable voûte, où les feuilles, les fleurs et les fruits, mariaient leurs tons différents et la suavité de leurs odeurs.

L'air était rafraîchi de distance en

distance par des eaux jaillissantes, dont les crystaux retombaient en nappes ou en filets croisés dans des coupes et des bassins d'améthyste, de chalcédoine, d'agate, de jaspe ou de porphyre; des naïades, des dieux marins, et d'agréables chimeres habilement sculptés, en faisaient l'ornement et récréaient la vue par la variété de leur composition, tandis que le bouillonnement de l'onde retombante produisait un agréable murmure.

L'aspect du palais était à la fois imposant et gracieux; tous les arts avaient concouru à son embellissement; leurs productions diverses y étaient réunies sans confusion, distribuées avec ordre; le goût les y avait appliquées, et les y déployait avec magnificence.

Un vaste portique élevé sur des marches conduisait à un escalier spacieux

agréablement coupé ; sa voûte en compartiments était remarquable par l'excellence des ornements de sculpture qui se détachaient sur des fonds d'azur encadrés d'or.

De riches tapis tissus aussi d'or et de soie étaient suspendus aux portes, et se relevaient à volonté au moyen de cordons attachés avec art.

On voyait sur la premiere porte la figure de la Terre, groupée avec tous les instruments du labourage ; et sur la seconde l'Astronomie avec ses signes et ses attributs.

Les nymphes, prenant alors un air de gravité, me dirent : Poliphile, nous allons te guider et t'introduire au palais de notre auguste reine, en t'indiquant le cérémonial qu'il est d'usage d'y observer, et que sa volonté prescrit à ceux qui lui sont présentés.

Nous passâmes successivement trois portes, que gardaient la Vigilance, la Politesse, et la Mémoire, pour arriver à la premiere piece de l'appartement intérieur.

CHAPITRE IX.

LE PALAIS.

Après toutes les précautions exigées pour le cérémonial du palais, je me trouvai dans une grande galerie à raiz-de-chaussée, qui me parut occuper toute la façade du bâtiment : le fond de la voûte était d'or vif et bruni ; des rinceaux de feuillages et de fleurs artistement enlacés s'y découpaient ; mille oiseaux de couleurs variées se jouaient au milieu de leurs tiges. Tous ces détails charmants étaient rendus en mosaïque, d'une finesse extrême pour les matieres et pour le travail. Les murailles étaient décorées d'arabesques composées dans le même genre, et exécutées avec un

soin égal [1] ; le pavement, composé de marbres rares et assortis, n'était pas moins précieux.

Ne vous troublez point, me dit Mnémosyne ; conservez toute votre attention pour examiner et retenir les nombreuses merveilles qui se présenteront à votre vue, et pour suivre sur-tout les sages conseils de notre reine.

Je m'inclinai en signe de soumission, et je promis constance et fidele exécution des ordres qui me seraient donnés : elle me laissa libre dans le palais.

(1) On croit en lisant cette description voir les dessins de quelque précieux manuscrit du seizieme siecle, où l'or et les couleurs émaillées étaient appliqués avec tant d'adresse à des arabesques d'un fini et d'une délicatesse dignes encore aujourd'hui de l'attention et de l'étude des meilleurs artistes.

Tout m'y parut d'un goût plutôt divin que tenant aux humaines faiblesses. Je traversai une salle parfaitement cubique, pavée de jaspes choisis où dominaient le rouge et le vert sanguin : une bordure de mosaïque taillée en pierres précieuses encadrait ce pavé ; l'exécution en était si parfaite, qu'une bille jetée dessus eût roulé long-temps avant de s'arrêter.

Des sieges de bois de sandal rouge et jaune étaient au pourtour de la salle ; des coussins de velours vert les recouvraient ; les murs, divisés en panneaux séparés par des pilastres de lapis lazuli, étaient revêtus de lames d'or incrustées d'arabesques en argent. [1]

L'artiste ou plutôt le génie décorateur

(1) Le célebre Boule, artiste, fabricant de meubles sous le regne de Louis XIV,

avait placé au milieu de chaque panneau une couronne de fleurs et de fruits, exécutée en mosaïque de relief, composée aussi de pierres fines, et dont les tons répondaient parfaitement à ceux des objets représentés.

Dans cette couronne, sur une des faces, étaient sculptées en bas-relief les sept planetes avec leurs attributs, et les signes de leur influence : sur une autre face les sept triomphes de ceux que dominent les planetes : dans la suivante les sept harmonies ou concordances des mêmes planetes au moment où l'ame vient animer le corps.

---

a exécuté beaucoup d'incrustations de ce genre. Son exécution était parfaite, sa dorure belle et brillante; mais il y a toujours trop de richesses dans les compositions, et ses formes, qui ne sont jamais pures, sont souvent détestables.

La porte occupait le milieu de la quatrieme face, et les six panneaux restants représentaient, sous la figure de très belles nymphes, des allégories également relatives à l'influence des astres; elles étaient expliquées en partie par des inscriptions et des devises [1].

En face de cette porte était placé le trône de la reine, au-dessus duquel dominait un soleil exécuté en or bruni : la vue ne pouvait en soutenir l'éclat.

Une vigne d'or à feuilles d'émeraude, découpée à jour, formait le plafond de cette salle, dont la magnificence n'avait point d'égale. Cette vigne serpentait autour d'un treillage dont les chevrons

(1) On voit que toutes ces couleurs et l'indication de ces signes planétaires tiennent à l'alchimie et à l'astrologie judiciaire, que l'auteur a voulu traiter dans cet ouvrage.

croisés s'appuyaient sur les pilastres de la salle.

Des fruits de cornaline et d'améthyste étaient appendus à la tige sinueuse, qui prenait naissance dans des vases d'agate, d'ambre, et de grenat, placés au-dessus de la corniche.

Tout cet éclat d'un édifice entier, confié pour l'exécution au travail des orfevres et des lapidaires, sous la direction d'un génie, disparoissait cependant devant la beauté de la reine, dont la contenance majestueuse brillait sur son trône.

Un diadème ornait son front noble et serein, et se détachait sur l'ébene de ses cheveux ondoyants, que plusieurs tresses attachaient à un nœud de diamant.

Un collier à triple rang descendait sur sa poitrine élevée; un brillant soli-

taire d'une énorme grosseur, monté en forme de bague, et taillé avec un art admirable, était attaché au milieu de ce collier : le feu des diamants brillait de même à ses oreilles ; son manteau d'or tissu se drapait sur une tunique de gaze d'argent ; un camée taillé par Dioscoride attachait sa ceinture ; et ses cothurnes brodés, qu'un gros rubis agraffait, étaient encore enlacés avec des rubans d'un verd glacé.

Les dames de sa cour, richement parées, étaient assises en demi-cercle aux deux côtés du trône, exhaussé sur des marches que recouvrait un tapis ondoyant.

Jamais autant d'éclat n'avait frappé ma vue : je m'avançai doucement, et me prosternai à ses genoux. [1]

---

(1) C'est le moment que Lesueur a

A l'aspect d'un étranger les dames se leverent toutes par un mouvement spontanée. J'étais confus de tant d'honneur; mais je m'apperçus que dans ce mouvement subit la curiosité avait plus de part encore que la politesse.

Bientôt elles s'assirent, et demandaient tout bas ou par signe, et toutes à la fois, aux nymphes qui m'avaient amené, d'où sortait cette figure étrange.

La reine elle-même, après m'avoir considéré, demanda avec empressement, mais avec dignité, qui j'étais, d'où je venais, ce que je desirais.

---

choisi pour peindre cette gracieuse composition, gravée par J. Bouillard pour la société des amis des arts. Cette agréable estampe porte le titre de SONGE DE POLIPHILE. Le tableau original a passé du cabinet Robit, vendu dernièrement, dans celui de Vauthier.

Lorsqu'elle eut entendu mon nom et connu le but de mon voyage, elle me dit avec douceur :

« Poliphile, sois le bien venu : ta constance me plaît ; nous aurons soin de toi ; j'entendrai le récit de tes aventures avec intérêt ; j'ai peine à comprendre comment tu as pu échapper au dragon vigilant qui garde mes états ; le char de la Mort que tu auras rencontré, et qui en fait sans cesse le tour, écarte de moi bien des curieux importuns : mais puisque ta vertu peu commune t'a sauvé, compte sur ma bienveillance, elle garantit ton repos. »

Je lui fis mes remerciements dans les meilleurs termes que je pus trouver alors, et j'avoue que j'avais peu à choisir en commençant ; mais bientôt rassuré je racontai mon voyage sans déguiser les craintes que j'avais éprouvées jusqu'à la rencontre heureuse des belles nymphes

à qui je devais le bonheur de voir la réunion de tant de charmes.

La reine sourit à mon compliment, et me dit, N'est-il pas vrai, Poliphile, que ton voyage finit plus agréablement qu'il n'a commencé? Cependant, ajouta-t-elle en riant, si Polia savait que tu as couru après mes nymphes dans la prairie.... Je rougis.... Ne crains rien, continua-t-elle, ces dames sont aussi discretes que moi; tu feras connaissance avec elles; nous dînerons ensemble : choisis ta place parmi nous; et puisque les dieux t'ont protégé aussi ouvertement, je veux te recevoir dans toute la pompe de ma cour.

Je pris donc sans cérémonie ma place sur les bancs de la salle entre les belles nymphes Osphrasie et Acoé; j'étais le troisieme après la reine, qui devait occuper le siege du milieu.

Vis-à-vis de moi étaient placées six

dames, tellement éloignées l'une de l'autre qu'elles tenaient à elles six tout un côté de la salle.

La reine descendit avec majesté du haut de son trône, et vint s'asseoir sur un fauteuil au-dessus duquel on voyait le portrait d'un jeune homme sans barbe, à la chevelure blonde et bouclée; un manteau était agraffé sur son épaule.

Au-dessous de ce buste un aigle étendant les ailes tenait dans ses serres une branche de laurier, et fixait avec fierté, malgré l'éclat d'un diadème azuré, autour duquel brillaient six rayons d'or, le visage de celui qu'on ne pouvait méconnaître pour le divin Apollon.

Toutes les dames, magnifiquement vêtues, prirent place autour de la salle: j'observai leur politesse extrême envers les femmes qui les servaient, dont elles ne prenaient rien sans les remercier avec grace.

Derriere le siege de la reine était une porte de jaspe oriental avec des compartiments à l'antique d'un goût exquis. De chaque côté se tenaient sept musiciennes richement habillées; elles changeaient d'instruments à chaque service, et jouaient avec une telle perfection, que les dieux même eussent pris plaisir à les entendre.

Aussitôt on dressa les tables, et ce service fut fait avec une promptitude et une dextérité parfaites.

On apporta devant la reine un trépied d'or assemblé sur un plateau de jaspe : ce support était destiné à porter une table ronde de trois pieds de diametre, aussi en or, que l'on changeait à chaque service avec tout ce qu'on avait placé dessus. Les nôtres étaient de même hauteur et d'un diametre pareil, mais seulement d'ivoire et le pied d'ébene.

Par-dessus toutes on plaça un tapis de soie verte, qui descendait jusqu'à un pied de terre; une large broderie d'arabesques, enrichie de pierreries, l'encadrait, et au-dessous pendait encore une frange à jour tissue d'or et d'argent.

On vit paraître ensuite une nymphe élégante qui portait une corbeille remplie de plusieurs sortes de fleurs, qu'elle sema sur toutes les tables, celle de la reine exceptée.

La reine ayant quitté son manteau, sa taille se développa plus avantageusement, et l'on eut peine à soutenir le feu de la ceinture de brillants à laquelle un camée, chef-d'œuvre de l'art, servait d'agraffe.

Lorsqu'elle fut assise, deux charmantes personnes apportèrent une fontaine où, par un mécanisme ingénieux, l'eau qui tombait dans un bassin d'or remon-

tait ensuite dans le vase qui lui servait de réservoir. Cette jolie fontaine fut placée sur la table de la reine; et les jeunes filles ayant fait un salut profond et gracieux, il fut aussitôt répété par toutes les autres employées au service.

Trois autres nymphes suivaient les deux premieres; l'une portait une aiguiere d'or, l'autre un bassin de pareil métal, et la troisieme une serviette de soie tissue avec finesse, et d'une blancheur éblouissante.

La reine se lava les mains, et l'eau fut recue dans ce bassin séparé, afin qu'elle ne troublât point celle du réservoir, qui fut aussitôt rempli avec l'aiguiere par de l'eau parfumée en pareille quantité qu'il s'en était perdu.

La fontaine passa successivement sur toutes les tables; chacun en fit usage avant le repas, ce qui donna l'occasion

aux dames de développer les contours des plus beaux bras, et de faire briller l'ivoire de leurs mains délicates.

Le milieu de la salle fut occupé par un trépied composé de trois génies placés sur un socle évidé ; ils portaient chacun deux lampes qui vaporisaient des essences de rose, de myrte, de menthe, et d'autres fleurs.

La reine était servie par trois nymphes d'une beauté parfaite, vêtues d'or et de soie ; elles changeaient d'habillement à chaque service pour en prendre un de couleur pareille à la nappe de soie qui couvrait la table, et que l'on changeait également.

De petits chariots qui circulaient continuellement autour des tables étaient garnis de nouveaux mets, et remportaient ce qui n'était plus utile.

Les musiciennes faisaient entendre

alternativement les accents d'une voix mélodieuse ou les sons de leurs instruments ; en sorte que tous les sens à la fois étaient délicieusement occupés, au moins la vue, l'ouïe, et le goût.

Il y eut sept services tous variés par les mets, le linge et la vaisselle. Pour en donner une idée il suffira de dire que le premier service de la reine était en béryl, le second en topaze, le troisieme en chrysolithe, le quatrieme d'émeraude orientale, le cinquieme de cornaline, le sixieme de jacinthe, ainsi des autres tables, ce qu'il serait trop long de détailler ; en un mot les festins de Lucullus, de Claude, de Vitellius, ou même ceux d'Apicius, ne pouvaient égaler celui-ci en recherche et en somptuosité ; leurs vins sans doute étaient moins délicats.

Je vis avec surprise à la fin du repas que l'on apportait un grand brasier dans

lequel on jeta sur-le-champ des nappes et des serviettes tissues d'amianthe, et que je n'avais pas examinées avant; elles brûlerent, et devinrent ensuite plus blanches que la neige.

Je pus prendre encore une idée dans ce repas de ces somptueux banquets de la Sicile, de la politesse recherchée de l'Attique, et du travail délicat de ces vases si renommés de Cypre et de Corinthe.

Une seule circonstance avait troublé ma joie et détourné mon attention de tant d'objets dignes de l'examen le plus approfondi, c'est que l'une des trois nymphes empressées à me servir avait tous les traits, l'air et la physionomie de la belle Polia, au point qu'à chaque instant je pensais m'y méprendre; et qu'ayant les yeux sans cesse fixés sur elle, je perdais une infinité de détails

que j'aurais voulu observer sans distractions, ce qui me fut impossible: mes yeux donc s'y méprenaient, mais mon cœur ne pouvait s'y tromper et la cherchait toujours.

Les tables furent levées, chacun garda sa place: d'autres nymphes plus fraîchement vêtues d'une gaze azurée présenterent des fruits, des liqueurs divines dans de nouveaux vases, chefs-d'œuvre des lapidaires.

Une fontaine non moins extraordinaire que la premiere fut présentée à chacun pour laver les mains: tous les genres de fruits y étaient imités en pierres précieuses; on y voyait, entre autres, des grenades de topazes, imitant ces fruits à différents degrés de maturité; les grains en étaient ou de rubis éclatants, ou d'émeraudes, ou de perles orientales, qui se détachaient par fois,

et bondissaient en tombant sur le plateau sonore.

Le mouvement des roues du char élégant et léger qui portait cet ingénieux produit de la science hydraulique, de l'art du statuaire, et de celui du ciseleur, réunis au plus haut degré de perfection, faisait jaillir dans la salle une rosée d'essences : ces nuages parfumés rendaient ce lieu comparable aux voûtes de l'olympe, séjour fortuné des dieux.

Les nymphes présenterent à la reine, en s'agenouillant, une grande coupe d'or, qu'elle approcha de ses levres en faisant un léger signe de tête accompagné d'un gracieux sourire ; elle salua ainsi les convives, qui répondirent à leur tour par une profonde inclination et par de nombreux applaudissements.

Quatre enfants vêtus d'une fine tunique de lin entrerent en portant une

ruche d'or sur un brancard recouvert d'un tapis de Perse, et se tournant vers l'orient ils ouvrirent, en s'inclinant, la porte de cette ruche; aussitôt un essaim de mouches laborieuses en sortit; elles se formerent en colonne dans la direction d'un rayon lumineux, qui parut tout-à-coup comme pour frapper de son éclat leurs ailes diaphanes, et lustrer leurs petits corselets chamarrés; elles bourdonnerent, se diviserent en petits bataillons, et dans un moment toutes le fleurs semées dans la salle avec profusion disparurent; le pavement qui en était jonché reprit son poli; et la reine en se retirant ordonna les apprêts du bal.

CHAPITRE X.

LE TABLEAU DE LA VIE.

TANT de magnificences ne peuvent que perdre à mes descriptions; veuillez donc, lecteurs intelligents, suppléer, par tous les moyens de votre imagination, à ce qu'il m'est impossible de vous exprimer; considérez aussi la gêne qu'éprouve un esprit continuellement occupé de l'objet adoré, et vous pardonnerez peut-être plus facilement les distractions de mon pauvre cerveau: mais, si la vue de tant d'objets divins ne put m'empêcher d'adorer ma chere Polia, vous pourrez croire aussi qu'elle méritait un amour si constant.

Figurez-vous donc le génie des arts se chargeant du soin de concevoir le

plan d'un édifice, l'adresse des fées employée pour l'exécuter, et vous aurez à peine une juste idée du spectacle pompeux qui s'offrit à mes regards.

Aux sons de la musique la mieux caractérisée entrerent trente-deux danseuses divisées en deux bandes; l'une vêtue d'un drap tissu d'or, l'autre d'un drap d'argent.

Chaque bande avoit pour chefs un roi et une reine, accompagnés de deux capitaines, deux écuyers, et deux fous; le reste de la troupe étoit, d'un côté, des Amazones, et de l'autre des légionnaires.

Ces troupes se rangerent au son de la musique, et s'aligneront sur les carreaux de la salle: l'ordre de se mouvoir étant donné, chacun s'avança selon son rang; les soldats s'attaquerent, les écuyers se croiserent, et les fous se précipitaient à travers les rangs sans mode ni mesure;

chacun cherchait à garantir sa reine ou son roi, que les capitaines surveillaient attentivement. Nombre de prisonniers se firent des deux côtés dans cette mêlée, aucun des soldats ne voulant reculer, mais plusieurs n'ayant pu éviter de se laisser couper.

Les deux partis s'étant long-temps balancés, la victoire demeura enfin au roi d'argent, qui, avec sa vaillante troupe, mit l'autre hors de combat.

C'est ainsi que par des jeux et des danses on figurait autrefois dans la Grece les jeux sanglants de Mars, ou que, dans l'Inde antique, un bramine voulant endoctriner un roi lui faisait goûter chaque soir les conseils de la sagesse adroitement couverts des roses du plaisir.[1]

---

(1) On voit qu'en effet ce ballet représentait une partie d'échecs, dont on raconte ainsi l'origine.

Les accords de la musique qui conduisait cette marche étaient si parfaits, et exprimaient si bien les situations, ils indiquaient avec tant de justesse les mouvements à faire, que je n'ose plus révoquer en doute l'art admirable du célebre Timothée, qui, par la puissante énergie des accords de sa lyre, contraignit les soldats d'Alexandre à prendre les armes, et modulant ensuite des sons plus doux, les leur fit déposer pour goûter peu après les douceurs du repos.

La reine m'ayant fait appeler, me dit, Je vois, mon cher Poliphile, que, malgré tous mes soins pour te distraire, tu n'es pas sans inquiétude, et que, pour jouir pleinement de tout ce qui peut assurer ici le bonheur d'un mortel, tes yeux cherchent par-tout l'objet de tes desirs : j'ai deviné ton cœur, tu seras satisfait.

Si, pour chercher encore ton amante, tu consens à quitter ces lieux, et que tu veuilles suivre mes conseils, tu dois de ce moment diriger tes pas vers la route des trois portes, où réside la puissante reine Télosie : tu auras soin de lire attentivement les inscriptions qui se présenteront à toi.

Je te confie à deux nymphes qui te serviront de guide en parcourant mes états; prends de plus cette bague que je te donne comme un gage de ma bienveillance et de mon amitié.

Tu vas voir, me dit-elle encore, une grande reine, à laquelle il est indispensable que tu sois présenté : si tu en es bien accueilli, ton bonheur est à jamais assuré; s'il en était autrement, je ne pourrais que déplorer ton sort : vainement tu chercherais à démêler sur son visage ce que tu dois attendre de cette

reine inconstante ; son air doux et affable devient tout-à-coup sévere et terrible : mais c'est elle qui acheve et termine à son gré les aventures amoureuses ; elle se nomme Télosie. [1]

Les nymphes Lagésie et Théleusie [2] me conduisirent dans un beau verger situé à gauche du palais. Les arbres, les arbustes, et les plantes diverses, après avoir reçu la vie et leur accroissement des mains de la nature, y avaient été subitement transformés en émaux, et conservaient les mêmes tons dont le zéphyr, la matinale aurore, et ses pleurs fécondants échauffés des rayons du soleil, les avaient parées : leurs tiges étaient d'or, et, chose admirable ! les fleurs n'a-

(1) De *Telos*, Fin.

(2) Noms qui signifient Sagesse et Volupté.

vaient pas perdu leur odeur; elles en distillaient les essences embaumées: en sorte que ces jardins magiques avaient tout l'agrément des autres, et conservaient une verdure éternelle, sur laquelle la rigueur et l'inconstance des saisons ne pouvaient avoir aucune influence.

Ma belle compagne me fit monter sur une tour voisine, et me montra un labyrinthe contourné en volute elliptique; un petit canal bordé d'une agréable pelouse, semée d'arbres à fruits, et décorée de fontaines, de statues, et autres richesses de l'art, occupait le milieu des allées. C'est ainsi qu'elle m'expliqua les particularités de ce bosquet:

Quiconque y est une fois entré ne peut jamais retourner en arriere; les petites tours semées de distance en distance sur le canal sont au nombre de

onze [1] ; un dragon terrible et furieux, mais invisible à la vérité, occupe la tour du milieu. Si vous arrivez jusqu'au centre sans qu'il vous ait attaqué ou vaincu, vous ne pouvez à ce terme lui échapper, et c'en est fait, alors on a vécu.

Tu vois une inscription grecque sur la porte d'entrée, elle signifie, « la gloire qui n'est pas fondée sur la vertu se dissipe comme les gouttes de rosée aux rayons de l'astre du jour. »

Ceux qui commencent le voyage de ce labyrinthe passent les premieres distances, avant d'arriver à la quatrieme

(1) Ce sont probablement les diverses périodes de la vie, comptées par cinq années depuis la naissance jusqu'à vingt ans, et par dizaine depuis vingt jusqu'à quatre-vingt-dix, terme commun de ceux qui arrivent à un âge fort avancé.

tour, dans l'abondance et les délices; les fleurs et les fruits surchargent leur bateau.

Observe, Poliphile, quel air pur et quelle clarté regne sur cette premiere partie du canal [1], comme elle augmente encore progressivement jusques à la cinquieme tour, puis comme tout-à-coup à partir de ce point elle décroît et s'obscurcit en dégradant jusqu'à la tour du centre, où regne la plus parfaite obscurité.

La premiere tour est occupée par une dame qui a les inclinations habituelles fort bonnes et généreuses; on l'appelle, comme tu le vois par ce mot grec inscrit sur sa porte, *Destinée*.

Devant elle remarque une immense

(1) Ses différentes parties désignent l'enfance, la jeunesse, l'adolescence, la maturité, la vieillesse, et la mort.

quantité de miroirs [1]; elle en donne un à chacun de ceux qui se présentent, quels qu'ils soient, et ils s'embarquent pour le labyrinthe, où ils trouvent d'abord les chemins bordés de roses.

Arrivés à la tour la plus voisine, ils trouvent une troupe de jeunes filles [2], qui leur demandent à se mirer, et choisissent pour compagnon de voyage celui dont la glace polie réfléchit le plus agréablement leurs attraits, s'attachent à lui, et l'accompagnent pendant sa marche sur les autres portions du canal.

Ils arrivent ainsi tous ensemble à la tour suivante, et, après avoir admiré

(1) Ce sont sans doute les divers états que l'on peut embrasser dans la vie.

(2) Ne sont-ce point les passions qui nous portent avec chaleur à embrasser telle ou telle profession, qu'elles nous présentent sous l'aspect le plus séduisant?

ces beautés, voguent vers une autre : les voyageurs y sont libres de continuer leur route avec la même compagne, ou d'en changer, car il s'en présente de beaucoup plus jolies [1] encore que les premieres ; aussi beaucoup ne se font point scrupule de les quitter.

Il est bon de remarquer que de la seconde tour à la troisieme le courant est un peu contraire, et que l'on est obligé de ramer pour vaincre son effort : on a plus de peine encore à faire le trajet suivant, quoique la route soit agréablement semée de divertissements et de plaisirs variés. Arrivés à la quatrieme tour, ils rencontrent d'autres femmes, especes de lutins ou d'Ama-

(1) Ce sont les circonstances imprévues, les liaisons qui déterminent souvent à changer d'état.

zones très guerrieres [1], qui font un nouvel examen des miroirs, et retiennent ceux des possesseurs qui leur conviennent, laissant passer les autres. Dans cette traversée le courant est rude et très difficile à vaincre, aussi font-ils force de rames.

On lit cette maxime sur la cinquieme tour : MEDIUM TENUERE BEATI; c'est-à-dire, *un juste milieu mene au bonheur.*

C'est en ce lieu que s'apprécie le mérite du voyageur ; il doit y avoir acquis la somme de bonheur et de science qu'il peut raisonnablement se flatter de posséder, car passé ce terme il perd en tout plus qu'il n'acquiert.

(1) Les obstacles, les contrariétés de toute nature ; les obligations où l'on se trouve si souvent de sacrifier ses goûts aux convenances.

En sortant de cette tour, la pente de l'eau vous entraîne avec une incroyable rapidité vers le centre fatal; aussi n'a-t-on pas besoin de ramer pour arriver à la sixieme, où l'on rencontre des femmes d'un âge mûr, d'un maintien réservé, et s'occupant à rendre de dignes hommages à la Divinité [1]: souvent l'exemple puissant de leurs si douces vertus attire à elles les voyageurs qui ont le courage de renoncer aux charmes de celles qu'ils ont d'abord encensées, pour consacrer à celles-ci les derniers instants du voyage. Ces femmes estimables s'emparent du miroir, et loin de s'y regarder avec frivolité elles le dirigent vers le voyageur, qui s'y reconnoît sans déguisement.

---

(1) L'homme bien né, parvenu à la maturité, libre du joug des passions, peut se livrer alors à la pratique des vertus.

Une fois ces six tours passées on navigue vers les autres avec plus ou moins de difficultés, dans un air épais et plus difficile à respirer[1]; des nuages fréquents l'obscurcissent, et la rapidité du courant vous entraîne avec une force invincible vers l'abyme du centre : on n'a plus guere alors pour jouissance et pour consolation que le souvenir des instants gracieux, mais passés, des premieres journées du voyage. Vainement on voudrait retourner la barque pour voguer en arriere ; le canal est étroit, et la foule qui suit ne vous laisse pas la faculté de changer de direction : c'est avec peine qu'on est forcé de continuer, et non sans effroi qu'on lit à l'entrée de la redoutable tour :

LA JUSTICE DIVINE EST INEXORABLE.

(1) Les infirmités de la vieillesse.

Cette sentence accable la plupart des voyageurs, qui maudissent alors les trompeuses voluptés dont ce bosquet est peuplé.

Sachez, Poliphile, me dit encore mon guide, que dans le fond de ce grand abyme est assise une sibylle rigoureuse[1], à l'examen scrupuleux de laquelle nulle pensée même ne peut échapper; elle pese, examine, et juge toutes les actions, et rend une sévere justice à leur mérite, ou couvre d'ignominie celles qu'un faux éclat avait déguisées.

Nous passâmes peu après dans un autre bosquet formant une division semblable au précédent : celui-ci était exécuté dans la même perfection, mais tout en soie nuancée des plus vives couleurs, assorties avec vérité. Les tiges étaient

(1) La Conscience.

aussi d'or, et les fleurs exhaloient de même des odeurs semblables à celles des fleurs naturelles.

Comme j'en montrais tout mon étonnement, tu vois, me dirent mes guides, l'ouvrage des nymphes nos compagnes. Nous devons fuir l'oisiveté comme le plus dangereux des vices; et pour employer notre temps à une occupation à la fois agréable, et qui ne soit pas sans utilité pour notre esprit, nous sommes obligées de tenir ce bosquet sans cesse entretenu des fleurs de chaque saison. Nous suivons, en l'imitant chaque jour, tous les pas qui nous sont tracés par la nature; nous admirons ces divines productions, et, sans nous flatter de les égaler encore par un travail parfait, nous avons souvent l'agrément de voir les oiseaux, les insectes, et même aussi nos compagnes, se méprendre à

nos imitations. C'est une de nos plus douces jouissances.

La nature est divine, ô mon cher Poliphile ! et qui n'a jamais cherché à la copier, qui ne l'étudie pas sans cesse, ne peut se flatter de la connoître et de l'apprécier.

Nous distillons nous-mêmes aussi ces odeurs si suaves, que nous puisons, à l'exemple des abeilles, dans le calice des fleurs. Crois-tu que ce réglement absolu de notre reine, qui nous prescrit le travail, et nous ordonne de suivre chaque jour, à toute heure, pour échapper à l'oisiveté, la marche progressive des saisons, et ces rapports si intimes du ciel avec la terre, ne puisse pas être avantageusement suivi par notre sexe dans beaucoup d'autres empires ?

Nous ne pûmes nous refuser de prendre place dans ce beau lieu. Théleusie

chanta sur sa lyre l'origine de toutes ces merveilles, le charme de cet empire, les grandes qualités de la reine qui en faisait l'ornement, et le bonheur d'y vivre avec Lagésie : ses accents étaient si mélodieux et si doux, qu'Apollon eût été ou ravi, ou jaloux de l'entendre.

Après cette harmonie divine, Lagésie me prit par la main et m'entraîna en me disant, Poliphile, je veux te faire voir d'autres objets encore plus utiles qu'ils ne sont agréables ; et déja nous étions entrés dans un jardin voisin de celui que nous quittions.

Au milieu s'élevait un obélisque de pierre de touche ; des figures en bas-relief entouraient le pied et soutenaient à chacun des angles une corne d'abondance : on y lisait un seul mot grec, dont les lettres séparées sur chaque face

formaient, étant réunies, *incompréhensible*.

Divers hiéroglyphes se remarquaient sous les pieds de ces figures, tels qu'un soleil, un gouvernail, une patere remplie de feu. Des sphinx semblaient porter cet obélisque.

Lagésie m'expliqua ainsi ces signes et quelques autres. Dans ces trois figures premieres, le quarré, le cercle, et le triangle, que les Egyptiens ont constamment répétés dans leurs savants hiéroglyphes, et qui s'opposent et se marient si bien ensemble, consiste toute la céleste harmonie.

La figure carrée et cubique est dédiée à la Divinité, parcequ'elle est le produit d'elle-même, et l'unité complexe, divisible et indivisible.

Le cercle, et la sphere, son solide, sans fin et sans commencement, mo-

dele de grandeur et d'éternité; c'est Dieu même.

Le triangle et la pyramide, décompositions du quarré et du cube, sont la triple unité, ce nombre par excellence qui comprend comme en toute chose le commencement, le milieu, et la fin, ou le passé, le présent, l'avenir; c'est la figure des rayons célestes, la base de toute solidité.

Le soleil, globe éternel, immense, souverain créateur, créé lui-même par le grand tout, enfante, conserve, anime toutes les productions par sa belle lumiere, par sa chaleur bienfaisante.

Mais si, pour l'atome organisé, pour le ciron imperceptible, la goutte d'eau, qui réfléchit le plus petit des rayons du grand astre, devient elle-même un nouveau soleil, qui sait si par rapport à nous autres cirons, un peu moins nains,

il n'est pas également une autre goutte de rosée qui, dans ce jeu, cet abyme des mondes, reçoit sa lumiere d'un soleil plus grand, également fils de l'immensité ?

Poliphile, adorons en silence !

Le gouvernail signifie l'ordre sagement établi par l'auteur de toutes choses, qui régit tout dans sa sagesse infinie.

Le vase rempli de feu est l'emblême de cette charité, de cet amour du prochain, qui nous sont inspirés par Dieu lui-même pour la conservation de l'espece ; ce sont les liens de la société.

Ainsi que ces figures nous le rappellent sans cesse, Dieu est incompréhensible, immuable, éternel ; c'est pourquoi tu vois ces trois mots écrits sous la figure du soleil, sous celle du gouvernail, et sous celle du feu.

Les couleurs même de ces trois blocs ne seront point indifférentes à ceux qui voudront rechercher toutes leurs significations, que vous saisirez facilement.

Ces vérités premieres, ces grandes bases de toutes sciences, qui venaient de m'être dévoilées par la nymphe, me ravissaient en agrandissant mon esprit, et me faisaient attacher aux formes simples de quelques pierres taillées géométriquement des idées sublimes; elles me faisaient considérer avec un plaisir infini l'effet de cette masse élégante qui se détachait sur la verdure d'un pré artificiel, au milieu des riches arbustes que l'industrie rivale de la nature avait créés pour charmer la vue.

Après en avoir long-temps joui, mes compagnes m'ayant repris par la main me dirent, Poliphile, il est temps de diriger nos pas vers les trois portes que

nous devons chercher; et nous marchâmes à travers ces belles campagnes, en ajoutant au plaisir que donne l'exercice de la marche, à la jouissance d'un air pur, le charme inexprimable d'une conversation intéressante.

C'est en puisant avec délices l'instruction dans les paroles de cette gracieuse nymphe que nous arrivâmes auprès d'une riviere dont les bords nourrissaient les familles altérées des plantes aquatiques, et même les racines du tendre peuplier, du saule touffu, et d'autres arbres amis constants des fontaines.

Après avoir traversé des plantations d'arbres fruitiers, qu'une multitude d'oiseaux égayaient de leurs chants mélodieux, nous nous trouvâmes dans une espece de désert au milieu des sables et des rochers arides; nous entrevîmes les trois portes d'une simple structure, et

qui annonçoient une haute antiquité.

Une de mes compagnes frappa la porte à droite ; elle était de bronze verdi par le temps et l'humidité ; elle s'ouvrit aussitôt, et nous vîmes paraître une bonne vieille qui sortait d'une cabane enfumée, bâtie de terre grasse et de claies : on lisait sur sa porte *Pylurania* ou Porte du ciel ; elle vivait d'abstinence, ainsi retirée dans cette espece de grotte ; on la nommait Theuda, à Dieu consacrée. Six filles très pauvrement vêtues, nommées Chasteté, Priere, Abstinence, Obéissance, Humilité, Pauvreté, lui tenaient compagnie.

Lagésie s'appercut bien que la vue de cette vieille me déplaisait, et me dit d'un ton sévere : Je vois, Poliphile, que cette bonne et laborieuse personne ne t'intéresse point. Je ne répondis rien, mais je fis signe en cachette à Théleusie,

sa compagne, de me tirer de cette position ; elle m'entraîna donc, et la vieille ferma la porte sur nous.

Nous frappâmes à celle de la gauche, qui fut pareillement ouverte : une femme audacieuse se présenta devant nous ; son regard était enflammé ; elle tenait une épée la pointe en haut ; une couronne et une palme y étaient attachées. Nul danger ne paroissait devoir intimider cette belle intrépide ; elle se nommait Euclia (gloire ou renommée) : elle avait autant de filles que la vieille ; on les nommait Soin, Application, Peine, Patience, Hardiesse, et Constance. Cette demeure me parut aussi devoir exiger un travail au-dessus de mes forces, et je m'en éloignai.

Nous voici donc à la troisieme : Théleusie frappe, elle est ouverte, et nous entrons. Aussitôt nous vîmes s'avancer

une femme attrayante nommée Philtrone [1], au regard vif, à la mine enjouée : sa gaieté, son air séduisant, me firent desirer de me lier avec elle, et je trouvais déjà son séjour enchanteur, lorsque je vis les six compagnes qui ne lui cédaient en rien pour la grace, l'amabilité, et les agréments de leur personne. Je sus qu'elles se nommaient Oisiveté, Gourmandise, Sensualité, Ivresse, Habitude, Témérité.

Je ne pouvais me lasser du plaisir de les voir ; et quand je me rappelais l'air sévere et exigeant des autres, je n'en étais que plus tenté de rester auprès d'elles.

Tout-à-coup Lagésie s'écria : Poliphile se laisse entraîner aux dehors séduisants, mais s'il connaissait la per-

(1) Poison d'amour.

versité de ces attraits si dangereux, combien il se garderait d'aspirer à leur possession ! Poliphile abandonnerait-il la vertu pour n'embrasser que la trompeuse volupté ?

Mais bientôt s'appercevant du peu d'effet de ces paroles elle me jeta un regard plein de courroux, et brisa sa lyre de dépit.

Dès qu'elle fut sortie, les portes se refermerent sur nous, et je demeurai seul parmi ces nymphes, qui ne m'entretinrent que d'idées molles et voluptueuses; toutes sortes d'agaceries, compliments, regards attrayants furent mis en usage pour séduire mon faible cœur, qu'elles embraserent des feux de leur amour. Recherche dans leur parure, élégance et richesse dans leurs vêtements, parfums enivrants, rien n'était oublié; leurs yeux, tantôt vifs et tantôt mou-

rants, s'accordaient à leur si doux langage. Je pus croire un moment que le bonheur avait fixé son séjour auprès d'elles.

Consumé d'une ardeur dévorante, je l'attisais encore en attachant sans cesse mes regards sur des attraits qu'elles ne semblaient me voiler un instant que pour exciter en moi de plus violents desirs ; et lorsqu'elles purent s'apercevoir qu'ils étaient à leur comble, ombres légeres et trompeuses elles s'évanouirent et me laisserent seul avec mes regrets et ma honte.

CHAPITRE XI.

LE PORTRAIT.

Étonné, confus de la disparution subite de ces trompeuses nymphes, j'étais dans cet état d'incertitude qu'éprouve l'homme en sortant d'un long assoupissement, lorsque désabusé de l'erreur d'un songe agréable il ne jouit pas encore complètement de l'usage de ses sens au moment du réveil

Cependant je me trouvais en un lieu qui n'était pas dépourvu d'agrément : un berceau couvert de fleurs me prêtait son ombrage ; mon imagination plaçait au milieu d'elles le nom de Polia ; ce fut le premier objet qui vint s'offrir à ma pensée ; il me semblait qu'après tant d'illusions diverses Polia était la vérité

que je devais enfin rencontrer; qu'à son aspect tous les nuages de l'erreur seraient dissipés, et que je serais heureux enfin d'un bonheur sans mélange; car au milieu de tous ces objets brillants dont je venais d'être environné, ébloui et même enivré, mon cœur desirait sans cesse, et mes yeux, frappés de tant d'éclat, pouvant suffire à peine à leur admiration, cherchaient cependant un objet doux et tranquille pour s'y attacher et s'y reposer en quelque sorte en le fixant pour toujours. Ne sait-on pas que si la curiosité, les vains desirs, le charme de la nouveauté, procurent des plaisirs vifs que l'on s'efforce de faire renaître à chaque instant, cet espoir est trop souvent trompé, et que pour un cœur amoureux la plus douce, la seule jouissance est la possession de l'objet adoré?

Je soupirais donc tendrement le nom

de Polia ; tant de beautés ne m'avaient point offert encore celle que je cherchais. Polia seule pouvait me tenir lieu de toutes les autres ; elle seule pouvait les égaler ; et je ne concevais au-dessus d'elles que la beauté de Polia.

Une troupe de bergers que j'aperçus dans le lointain de la vaste campagne, dont j'avais en ce moment le riant tableau sous les yeux, me tira de la rêverie où j'étais plongé ; ils chantaient, ils dansaient au son des instruments champêtres, et je ne savais si je devais m'avancer pour aller au devant d'eux, ou bien attendre que leur bande joyeuse s'approchât de moi, et que je pusse considérer de plus près leurs figures et leurs jeux.

J'étais dans cette indécision lorsque je vis qu'une nymphe svelte, tenant à la main un flambeau, se détachait de

la troupe et dirigeait ses pas vers moi.

Cette démarche, dont il me semblait que j'étais l'objet, me transporta de joie, et cette joie redoubla lorsque je fus plus près de cette bergere, ou plutôt de cette déesse, dont la beauté, la démarche et les graces n'avaient point d'égales ; c'était Vénus elle-même ; et jamais dans tous les tableaux qui l'avaient offerte à mon imagination elle ne m'avait paru plus digne de recevoir ce prix de la beauté que le berger Pâris lui adjugea, lorsque la fiere Junon et la divine Pallas avaient tant de titres, et tant d'appas sur-tout, pour le lui disputer.

Je courus précipitamment au devant d'elle, et je crus que c'était Polia. Voilà certainement, me disais-je, ces traits si doux, cette grace légere, cette taille enchanteresse ; mais son ajustement singulier m'empêchait de la reconnaître.

En effet sa robe de soie verte et glacée d'or était semblable à ces plumages brillants nuancés et changeants des oiseaux de la Chine et de l'Inde: sous cette robe une tunique du coton le plus fin formait des plis légers. Une ceinture serrait ces vêtements au dessous du sein; le reste, abandonné aux jeux du zéphyr, dessinait par son souffle et variait selon les mouvements de la marche de cette nymphe légere les contours enchanteurs et la molle souplesse de sa taille divine. C'est bien, me disais-je, les traits de Polia, sa démarche et son port; cependant Polia n'est qu'une mortelle, et tant d'attraits ne peuvent appartenir qu'à une déesse: ces bras arrondis, la blancheur de ces mains, le poli de ces ongles, tout m'annonce une perfection plus qu'humaine; d'ailleurs ce costume élégant et recherché, les

perles qui l'agraffent, le fixent ou le relevent, ont une richesse, une grace et un effet particuliers, dont aucune autre parure jusqu'à présent ne m'a donné l'idée.

Ces cheveux ondoyants et nattés distillent un parfum suave et délicieux; ces yeux sont vifs et doux, fins et tendres à la fois, naïfs mais pleins d'esprit et de feu : la fraîcheur de son teint ne peut se comparer qu'à deux boutons de rose; ses levres cependant ont encore plus d'éclat, c'est celui du corail poli; ses sourcils le disputent à l'ébene; et les rivages lointains où naissent les perles orientales ne recelent point d'émail semblable à l'émail de ses dents.

Quel est donc ce souffle enchanteur qui vient troubler tous mes sens? la seule Polia peut avoir sur eux tant d'empire, et cependant je n'ose l'aborder;

mes yeux étonnés en sont encore à l'admiration ; et le mouvement de sa poitrine, qui fait battre mon cœur par un semblable mouvement, m'annonce cette sympathie qui prépare l'union de deux tendres amants ; un charme puissant m'attire et m'appelle ; un respect profond me retient. Vénus, amour, illusion, trop cruelle incertitude ! Polia, ma chere Polia, me serais-tu rendue enfin, ou verrai-je encore se dissiper comme une ombre légere tes appas, mon bonheur et ma vie, pour me retrouver seul, seul avec mes regrets et mon amour?

CHAPITRE XII.

LE DOUTE.

RIEN ne pouvait détourner mes yeux de dessus la beauté divine qui captivait, suspendait tous mes sens, et me faisait perdre jusqu'à la mémoire de tant d'objets si précieux et si nouveaux pour moi.

Polia, me disais-je, serait-elle maintenant au rang des immortelles ? et, s'il en est ainsi, me sera-t-il encore permis de lui offrir l'hommage de mon cœur ? Ah ! les dieux m'envieront un bonheur dont je ne suis plus digne. J'aurai bientôt pour rival, je dois le craindre, Jupiter lui-même ; puis-je aspirer encore à la possession de tant de beautés ? Ma raison est troublée, je le sens, et je

vais, au risque de déplaire à cette divinité, lui déclarer quel est l'objet de mon éternelle adoration.

Si, comme je le crois, c'est en effet ma Polia, elle recevra sans courroux l'hommage du mortel qui lui a consacré sa vie; et si c'est une déesse, peut-elle refuser l'encens auquel elle a droit de prétendre?

J'étais encore dans ce doute insupportable, lorsque cette belle s'approcha de moi : elle avait la main gauche appuyée sur sa poitrine, et tenait de l'autre un flambeau; c'est ainsi qu'on nous représente le dieu d'hymen lorsqu'il enchaîne les époux à ses autels par d'indissolubles nœuds. Elle me tendit sa main divine, et me dit : Poliphile, viens avec moi, mon ami, ne crains rien.

Je fus alors si troublé de l'entendre

prononcer mon nom que je demeurai muet d'étonnement ; et jetant un regard sur moi-même je me trouvais si éloigné de tant de perfections que je n'osais plus lui donner cette main qu'elle me demandait : je la lui présentai cependant avec une respectueuse obéissance. J'éprouvai en touchant la sienne une sensation difficile à rendre, c'était un mélange confus de plaisir et de crainte que je ne saurais définir : le cœur palpitant je suivais cette nymphe si belle, et je cherchais dans ses yeux le pardon de ma témérité ; mais son regard, mêlé de douceur et de fierté, produisait sur moi l'effet de la foudre sur un chêne frappé, qu'elle brise et qu'elle consume. Je n'osais plus lever les yeux, que tant d'éclat éblouissait.

Tantôt, pour sortir de cette pénible incertitude, je prenais la résolution de

découvrir à cette belle le feu dont j'étais dévoré, tantôt la honte me retenait; mon costume, négligé pendant un long voyage, ajoutait encore à mon embarras : j'étais dans la confusion du superbe oiseau de Junon lorsqu'il vient à jeter sur ses pieds un regard douloureux, ou dans le désespoir de Tantale consumé par les desirs au milieu des mets délicieux dont il ne peut se rassasier. Ainsi je jetais sur la nymphe à chaque instant un regard plus amoureux, et je craignais qu'aussitôt les dieux ne tirassent vengeance d'une profanation faite à leur semblable : mais l'amour l'emportait; et si je résistais au desir pressant de parler, mon cœur proférait tout bas le serment d'aimer toujours.

CHAPITRE XIII.

LE VOYAGE.

FATAL amour, tyran cruel, tu te jouais de moi, et me serrais de plus en plus dans tes chaînes ! Cependant cette nymphe adorable voyant ma peine me rassura par un plus doux regard ; elle y joignit un sourire enchanteur, qui me parut, comme après un noir orage, le rayon pur du plus beau jour.

« Poliphile, me dit-elle, je suis bien-aise de t'apprendre que le désordre de ta parure, qui, je le vois bien, cause une partie de ton embarras, ne diminue rien de l'intérêt que nous prenons ici à ta satisfaction ; un cœur noble, un généreux courage, sont supérieurs à de

si frivoles accessoires, et méritent que tu jouisses de toute la pompe du spectacle de ces lieux saints : éloigne donc de ton esprit toute pensée mondaine pour contempler avec moi, sans distraction, tous les biens réservés à ceux qui servent fidèlement les dieux, et se rendent dignes de leur protection par une constante piété.

« La déesse de la beauté que l'on adore en ces lieux a des droits à ton sincere hommage. »

Rassuré par le ton de ce discours, je la suivis et nous nous avançâmes ensemble d'un pas plus ferme. Je ne pouvais m'empêcher en admirant tant d'attraits de me rappeler les héros de la fable qui s'étaient exposés aux périls les plus certains pour secourir la beauté malheureuse, et je me sentais animé d'un semblable courage.

Vaillant Persée, me disais-je, tu aurais pour une telle Andromede, combattu le monstre sauvage avec encore plus de vaillance ! Et toi, Jason, si une pareille conquête eût été mise en comparaison avec la célebre toison d'or, tu n'eusses pas un moment balancé à la préférer à tous les trésors du monde, fût-ce même à la puissante Éleuthéride avec ses richesses inouies et toutes les merveilles dont elle est entourée !

Cependant en marchant assez vîte j'étais forcé d'admirer cette légèreté de la nymphe, la délicatesse de son pied, et l'élégance de son brodequin de pourpre lacé de filets d'or et de soie, et couvert d'une broderie enrichie de perles orientales ; ou s'il arrivait que le vent agitât le bas de sa tunique, ses jambes qu'il me laissait entrevoir me semblaient un composé d'ivoire et de roses. Ainsi

je ne pouvais lever les yeux sans rencontrer les siens, ni les baisser sans me trouver fixé par de nouveaux liens et des charmes nouveaux.

Poliphile, disais-je, quel feu brûle en ton sein! Si la reine a tenu la parole qu'elle t'a donnée, c'est Polia, c'est elle que tu vois; mais si l'on a pu te tromper, si c'est une autre belle qui a pris pour te séduire ses traits et sa stature, tu cedes à ton malheur, tu deviens inconstant et parjure. Pardonne, ô Polia! et vois qu'en te cherchant toujours c'est encore toi que j'aime, alors même que je puis te sembler infidele.

Nous avions parcouru déja un assez long chemin, lorsque ma belle nymphe s'arrêta dans un verger agréablement planté d'arbres fruitiers.

Nous y vîmes arriver une troupe de jeunes bergers à blondes chevelures,

couronnés de fleurs, et qui formaient des danses légeres avec leurs jeunes compagnes d'une rare beauté, richement vêtues de robes de soie de diverses couleurs : leurs cheveux ondoyants voltigeaient au hasard, ou étaient enfermés dans des réseaux d'or et de soie, dont chaque maille était assujettie par une perle ; des bijoux précieux ornaient leurs cous et leurs bras; des brodequins s'enlaçaient autour de leurs jambes délicates; plusieurs portaient aussi attaché sur leur front un voile fin et léger qui livrait ses longs plis aux caprices du vent.

La danse colorait leurs joues d'une teinte vermeille, et le sourire entr'ouvrant leur bouche laissait appercevoir l'ivoire de leurs dents.

Elles portaient divers instruments, dont elles tiraient des sons mélodieux,

et paraissaient animées de la joie la plus vive en folâtrant avec les jeunes gens qui s'empressaient autour d'elles : tous ensemble accompagnaient quatre chars de triomphe, que nous apperçûmes bientôt au milieu de cette troupe charmante.

CHAPITRE XIV.

LES TRIOMPHES.

RIEN n'est impossible aux dieux tout-puissants ; leur volonté suprême ordonne et regle les merveilleuses productions que la nature acheve tous les jours ; et ses chefs-d'œuvre les plus précieux nous sont encore inconnus. Que le lecteur ne s'étonne donc point des descriptions suivantes, puisque les objets qu'elles peindront étaient l'ouvrage de ces dieux arbitres du goût, dont les arts embellissaient l'empire, et qu'eux-mêmes sans doute avaient ordonné la marche du triomphe qui s'offrit à mes yeux.

Le premier char était d'un seul bloc

de crystal de roche ; des sujets de la fable taillés en bas-reliefs se remarquaient sur ses quatre faces ; la monture était d'or, et les quatre roues de fine émeraude évidée et découpée avec un art plus qu'humain.

On voyait sur le côté droit la jeune Europe, fille du roi Agénor, tressant des couronnes et des guirlandes avec plusieurs de ses compagnes pour parer de fleurs les taureaux et les génisses, qui foulaient, en bondissant, les gras pâturages du pays de Sidon.

L'autre face représentait cette jeune princesse assise sur le beau taureau qui traversait la mer de Crete à la nage, au grand étonnement des autres bergeres restées sur les rives fleuries. La contenance d'Europe était assurée, et l'animal divin triomphant pétillait d'amour et d'impatience sous le poids du bel objet dont il était épris.

Sur le devant, Cupidon, après avoir percé les mortels de ses fleches victorieuses, osait les diriger contre le ciel, et prétendait assujettir les dieux mêmes à son empire.

Sur la derniere face enfin était représenté le dieu terrible de la guerre, Mars se plaignant à Jupiter d'avoir été blessé par les traits de l'Amour; le maître de l'Olympe répondait en faisant voir sa poitrine couverte des mêmes blessures; le petit dieu, fier de ses exploits, se reposait aux pieds du trône de l'Éternel, et souriait appuyé sur son arc.

A ce char merveilleux, qui portait la statue d'Europe assise sur son taureau, étaient attelés six centaures de la race d'Ixion; des chaînes d'or les y attachaient; ils étaient montés par des nymphes tenant des instruments de musique, et formant un concert d'harmonie.

Elles étaient couronnées de fleurs, et avaient les cheveux épars comme des bacchantes; les deux premieres étaient vêtues de robes d'azur glacées d'or; les robes des deux autres étaient de couleur de pourpre; et enfin les dernieres de satin du plus beau verd.

Les centaures portaient, les uns des vases à l'antique de topases d'Arabie; ils étaient remplis d'une liqueur odorante: d'autres sonnaient de la trompette guerriere; et d'autres enfin faisaient résonner le buccin recourbé, antique instrument ravi dans son origine à l'empire de Neptune: ils accompagnaient par cette mâle harmonie les nymphes leurs compagnes, qui de temps en temps chantaient à ces accords des hymnes consacrés aux dieux de la valeur et du plaisir. Sous le poids de ce char on entendait gémir l'essieu d'or,

ce pur métal inattaquable à la rouille et au feu, devenu malgré sa pureté la source de tous les vices.

Le char suivant n'était pas moins curieux ; les roues étaient d'agate noire mêlée de veines blanches, et rappelaient cette célebre pierre de même nature que possédait le roi Pyrrhus, et où l'on voyait, dit-on, par un heureux accident les neuf muses, au milieu desquelles était Apollon dansant au son de sa lyre. Ce char était pareil au précédent quant à la forme ; mais la caisse était de saphir oriental, pierre chérie de Cupidon, et favorable aux amants, qui s'en font un talisman s'ils le portent à la main gauche.

On avait représenté sur la face droite les couches de Léda, produisant ces œufs merveilleux d'où sortirent les Dioscures, ces vaillants fils de Jupiter

et de Tindare, que l'on voit encore briller aux cieux sous les noms de Castor et de Pollux. La demeure de ces demi-dieux est fixée dans l'un des signes du Zodiaque, annuellement visités par le soleil, signe fortuné dont la nature célebre au mois de mai la bienfaisante apparition par le retour du printemps.

Sur l'autre face on voyait le grand-prêtre d'Apollon présenter à ce dieu les deux œufs mystérieux, et en recevoir pour réponse cet oracle obscur, *Uni gratum mare, alterum gratum mari;* c'est-à-dire, La mer sera agréable à l'un, et l'autre agréable à la mer. Ce qui fit consacrer ces œufs dans le temple du brillant fils de Latone.

Sur le devant, Cupidon infatigable poursuivait avec ses fleches jusque dans les cieux les animaux et les oiseaux qui font leur séjour parmi les constellations.

Le jugement de Pâris occupait la derniere face ; il était représenté au moment où ce berger adjugeait à la mere des amours le prix de la beauté, don précieux que lui disputaient vainement l'épouse et la fille de Jupiter, la fiere Junon, et la belliqueuse Pallas.

A ce char étaient attelés six éléphants monstrueux, plus forts que ces colosses animés qui embellirent le triomphe de Scipion l'africain, ou que ceux qu'on vit traîner le char du grand Pompée, et même celui de Bacchus lorsqu'il revint conquérant de l'Inde.

Les traits qui attachaient au char ces animaux redoutables dans les combats étaient tressés en forme d'épis de soie bleue mêlée d'or et d'argent : leurs caparaçons brillaient enrichis de pierreries ; et des jeunes filles les conduisaient aux sons de doux instruments.

Sur le char était un groupe représentant la belle Léda, fille de Thestius, roi d'Étolie, prodiguant ses caresses au cygne éclatant de blancheur, ivre d'amour, et respirant la volupté, dont Jupiter prit la forme pour plaire à cette princesse, en lui cachant les traits de sa divinité.

Le troisieme char, dont les roues étaient de chrysolithe d'Éthiopie, parsemée de veines d'or, pierre merveilleuse et de vertu magique, était formé d'héliotrope verd, ou jaspe sanguin, dans un cadre de bois de cyprès : cette pierre est également en correspondance avec les étoiles, et a la vertu divinatoire pour celui qui sait en faire usage.

On remarquait sur le côté droit le pere de Danaé, Acrisius, roi d'Argos, consultant les dieux sur la naissance de sa fille unique, et recevant pour

toute réponse, qu'il serait détrôné par le fils qu'elle mettrait au jour; ce qui la lui fit garder soigneusement dans une tour; mais les verroux ne purent empêcher l'adroit Jupiter de s'y glisser sous la forme attrayante d'une pluie d'or, à laquelle aucun geolier ne résiste.

Sur le côté gauche on voyait Persée, ce fils de Danaé, redoutable pour son aïeul, au moment où il recevait le bouclier poli de Minerve, et où armé du casque et de l'épée de Vulcain, muni des ailes de Mercure, il allait mettre à mort la Gorgone terrible dont le sang répandu donna naissance à Pégase, ce cheval divin indomtable pour tant de poëtes.

Au devant était représenté l'Amour lançant contre le ciel une fleche d'or qui faisait tomber une pluie de ce métal: autour de lui une multitude de mortels

blessés de ses traits s'émerveillaient de cette pluie nouvelle, et s'apprêtaient à faire à ce dieu généreux le serment de fidélité, s'il consentait à verser abondamment sur leurs plaies ce baume salutaire.

Du côté opposé, Vénus, irritée de l'aventure perfide du filet de Vulcain, se vengeait sur son propre fils en arrachant les plumes de ses ailes : l'enfant malin essayait de la fléchir par ses larmes ; il était secouru par Mercure, qui l'éloignant de sa mere le remettait à Jupiter. Le pere des dieux lui disait en le couvrant de son manteau :

Tu m'es doux et amer.

Six licornes blanches, consacrées à Diane, ayant la vigueur du cheval et la vîtesse du cerf, la tête armée comme lui d'une lance acérée, plus redoutable

encore que ses bois à triple étage, traînaient ce char avec des traits d'argent et de soie; des nymphes musiciennes montaient ces animaux légers, et les conduisaient au son de leurs instruments. Sur le char était la statue de Danaé recevant la pluie d'or dans un pan de sa tunique : une foule innombrable de courtisanes vonées de cœur à ce Jupiter pluvieux la suivaient et soupiraient, en chantant *Utinam!*

Venait enfin le quatrieme char, de forme semblable aux précédents, mais de matiere différente; les roues, d'asbeste d'Arcadie, matiere inextinguible lorsqu'une fois elle est enflammée, supportaient le corps du char formé d'escarboucle, cette pierre chatoyante dont les reflets brillent et s'apperçoivent même dans les ténebres.

Sur la premiere face, Jupiter, amant

trop magnifique, embrasait Semelée des rayons de sa gloire immortelle, et sauvait le jeune Bacchus de cet incendie si fatal à sa mere.

Sur la seconde, cette innocente créature, confiée par Jupiter aux mains de Mercure, était remise à des nymphes pour élever son enfance.

Sur la face antérieure, l'Amour après avoir blessé de ses traits un grand nombre de mortels, les dirigeait sur Jupiter lui-même, et le forçait à quitter l'olympe pour adorer sur la terre une simple bergere.

On voyait encore sur la derniere face ce même Jupiter assis sur son tribunal, devant lequel l'Amour accusateur reprochait à sa mere les tourments qu'il endurait lui-même pour la belle Psyché; il reprochait à cette amante curieuse de l'avoir embrasé en laissant tomber sur lui une étincelle de sa lampe. Vénus,

déployant devant le maître des dieux l'éloquence de ses charmes, assistait la coupable, qui tenait encore à la main cette lampe fatale. Jupiter acquittait la nymphe tremblante, et semblait dire à l'Amour : Sache endurer la brûlure d'une étincelle, toi qui journellement ravages par tes feux la terre, l'onde, et le ciel lui-même ;

Perfer scintillam qui cœlum accendis et omnes.

Six pantheres mâles, à la peau tachetée, tiraient ce char auquel elles étaient attachées par des rameaux de vigne.

Un socle d'or et à ses angles quatre aigles debout richement travaillés en formaient le couronnement et supportaient un vase antique de jacinthe d'Éthiopie : il était parsemé d'émeraudes et d'autres pierres précieuses ; il avait deux pieds et demi de hauteur sur un et demi

de diametre environ ; les anses et le col étaient formés à même ces pierres dures, évidées et taillées par un travail pénible et constant ; et le corps autour duquel serpentait une vigne d'émeraude était encore enrichi de deux bas-reliefs, chefs-d'œuvre de l'art, représentant, d'un côté, en mosaïque de relief et en pierres fines la statue de Jupiter placée sur un autel de saphir, tenant d'une main sa foudre étincelante, taillée dans un rubis, et de l'autre une épée formée d'une chrysolithe de couleur d'or. Devant lui sept nymphes étaient métamorphosées en arbres au moment où elles enlaçaient une danse légere : leurs bras devenus des rameaux se croisaient ; et la dure écorce recouvrait ou pénétrait à différents degrés leurs membres délicats.

De l'autre côté se voyait Bacchus enfant, assis sous une treille que de petits

enfants vendangeaient, en chantant et dansant au son d'un tambourin : tous les détails de ce tableau, exprimés en pierres coloriées, étaient admirablement rendus, et l'on croyait, quoique dans un si petit espace, voir la nature elle-même.

Un cep d'or sortait de ce vase précieux, et soutenait les feuilles et les grappes de raisin ; les premieres faites de silénite de Perse, et les secondes d'améthyste orientale. Ce chef-d'œuvre de l'art ombrageait le plateau du char, aux angles duquel s'élevaient quatre candelabres aux pieds de corail, qui, dit-on, a la vertu d'écarter du laboureur les grêles et les tempêtes. La tige du premier, en forme de balustre, était de céranne de Portugal [1], de couleur azurée, et

(1) Lusitano cerannio.

consacrée à Diane ; elle était encore embellie d'ornements délicats exécutés en filigrane d'or.

La seconde tige était une onix noire [1], tachée de rouge, et qui répand une odeur d'encens lorsqu'elle est frottée.

La troisieme était de pierre de Médée [2], de couleur d'or obscure.

La quatrieme de nébride précieuse [3], consacrée à Bacchus, et de couleurs noire, blanche et verte fondues ensemble.

Une flamme inextinguible brûlait sur les plateaux qui couronnaient ces tiges élégantes.

Autour du char se pressaient les nymphes, ménades, faunes, satyres, et autres habitants des forêts et des mon-

(1) Dionysia petra.
(2) De optia Medea.
(3) Pretiosa nebride.

tagnes, à demi recouverts de peaux de biches ou de gazelles, poussant des cris joyeux, parmi lesquels on distinguait souvent ces mots: *Evohé, evoe Bacche.* Les tambourins et les chalumeaux mêlaient leurs sons à ces cris confus, et ajoutaient au désordre piquant de cette orgie ou fête bachique.

On y distinguait encore d'autres bacchantes ceintes et couronnées de branches de pins et autres arbres verds, portant des thyrses, des rameaux, et d'autres étendards, qu'elles agitaient en dansant : le vieux Silene suivait leurs pas, se soutenant à peine sur son âne qu'accompagnait un bouc au poil hérissé, victime déja parée pour le sacrifice.

Le van mystique de Bacchus, porté par une prêtresse plus agitée encore que les autres, fermait la marche de cette procession vagabonde, dont les cris,

les chants, et même les hurlements, retentissaient et se répétaient au loin dans les campagnes; ils attiraient tous les habitants sur son passage, et leur communiquaient sa joie folle ou plutôt son délire et son ivresse.

CHAPITRE XV.

LES CHAMPS-ÉLYSÉES.

A PEINE cette description peut-elle donner une idée du spectacle pompeux de ces divers triomphes et des utiles secrets des mysteres religieux voilés sous ces emblêmes; je les laisse tous à chercher aux amis de la science occulte pour m'occuper de décrire les amours et les jeux de ce cortege. Les graces de la jeunesse y brillaient dans les deux sexes; et la variété des costumes, le nombre et le choix des attributs, des enseignes, des lances, des torches, et des instruments de musique, etc., y apportaient une variété piquante; ils présentaient une suite de tableaux que la peinture

ne peut manquer de rendre un jour avec succès, et dont plusieurs ont déja contribué à la réputation des plus grands artistes, en fournissant un nouvel aliment à leur génie[1]. Je veux même en cet instant donner des armes neuves à la coquetterie des femmes pour varier toujours avec succès leur parure ; et pour cela je n'ai qu'un mot à leur dire, tant leur esprit subtil va saisir avec vivacité pour exécuter ensuite avec la grace qui leur est propre les grands secrets de l'art du changement. Ecoutez donc attentivement, jeunes beautés, et sachez quelque gré aux rêveurs s'ils songent à vous plaire : rêver n'est pas dormir.

---

(1) André Manteigne s'en est servi dans ses Allégories ; Annibal Carrache dans la galerie Farnèse, et le Poussin dans ses Bacchanales, n'ont point dédaigné d'y puiser.

Toutes ces nymphes, pour mieux varier leurs habits, leurs coëffures, avaient imaginé d'en prendre le modele dans une production végétale ou animée de la nature, et d'en adopter le costume, chacune selon son caractere.

Figurez-vous donc une nymphe légere vêtue en colibri, cette autre en scarabée doré, l'autre ayant sa tunique nacrée comme une coquille éclatante, et coëffée de sa double volute; celle-ci avait emprunté sa robe à la panthere, cette autre à la tulipe, telle à la violette sombre, telle à la rose, et telle autre à la pensée, cette autre au serpent écailleux, un grand nombre aux caméléons; papillons éclatants, insectes dorés, rembrunis ou chamarrés, tous étaient reproduits avec art, avec grace, et prenaient l'agréable physionomie de la beauté qu'ils paraient sans la cacher, sans per-

dre cet accord et ce caractere piquant, simple, et varié, mais toujours bien prononcé, qu'ils doivent à la nature[1].

Comment peindre ce séjour fortuné dont les habitants coulaient des jours heureux en jouissant de la verdure des champs, de l'émail des fleurs, et du parfum des aromates, au milieu d'un éternel

(1) La pompe des spectacles et des fêtes publiques a pu souvent et doit encore puiser dans ces images, dont la docte antiquité a formé le premier contour. Cette partie de nos jeux ne peut recevoir son entiere perfection chez les modernes que par la connaissance des sources originales de la fable, de l'histoire, et des productions naturelles : le poëte, le peintre, le sculpteur et l'architecte y puiseront au besoin, et pourront y choisir pour les appliquer avec justesse à leurs sujets historiques ou à leurs compositions.

printemps ? Ils voyaient croître sans culture des fruits délicieux, et n'avaient pour toute occupation qu'à satisfaire leurs sens délicats, et à célébrer dans leurs chants les héros et les dieux.

Nous étions dans ces champs-élysées si célebres, d'où n'approcherent jamais la douleur ni les maladies : le deuil, les soucis, la sombre tristesse et les chagrins cuisants, n'y pouvaient pénétrer.

J'y reconnus, entre autres héroïnes, la belle Calisto, fille de Lycaon, roi d'Arcadie ; Antiope, fille de Nicteus, niece de Lycus et mere d'Amphion, que sa lyre a rendu immortel ; Astérie, fille du titan Ceüs, changée en caille par Jupiter, et qui donna son nom à l'isle d'Ortygie.

Alcmene avec ses deux maris ; la belle et joyeuse Érigone, chargée des préseuts de Bacchus ; Hellé, montée sur le bélier

dont la toison d'or fit le tourment et la gloire de Jason.

L'épouse chérie d'Orphée, Eurydice, qu'un serpent mordit, en fuyant les poursuites d'Aristée, roi d'Arcadie.

La niece de Saturne, Philyra, cette fille du vieil Océan, et mere du centaure Chiron, s'y faisait remarquer, et précédait Cérès, la bienfaisante déesse des moissons, couronnée d'épis, et montée sur le dragon de Triptolême.

La belle nymphe Lara, fille d'Almon, fleuve du Latium, s'y voyait encore accompagnée de Mercure sur les bords d'un fleuve semblable au Tibre, devenu si célebre par la gloire des Romains.

J'y remarquai aussi Juturne, sœur du vaillant Turnus, et mille autres beautés célebres.

La nymphe qui me servait de guide en ces lieux se plaisait à me conter leur

origine, leurs aventures avec les mortels, ou même avec les dieux : elle me fit distinguer, entre autres, un groupe de jeunes filles conduites par trois graves matrones ; il précédait tous les autres. Il est bon que tu saches, mon cher Poliphile, me dit alors ma belle compagne, qu'aucune mortelle ne peut pénétrer en ces lieux sans être embrasée des feux de l'amour, et sans porter son flambeau ainsi que je n'ai cessé de le faire depuis que je suis avec toi ; il faut aussi que ce soit du consentement de ces trois femmes que tu vois. Et poussant un profond soupir elle ajouta : Je dois encore offrir et consacrer mon flambeau pour l'amour d'un mortel dans ce temple révéré.

Ces paroles me pénétrerent de la joie la plus vive, et je ne doutai plus d'après ces mots si doux, *mon cher Poliphile*,

que je n'eusse enfin trouvé l'objet de tous mes vœux, ma tant desirée Polia : un trouble mortel s'empara de mes sens ; je me sentis défaillir, et crus que j'allais expirer. Ce trouble se peignit sur mon visage, qu'il colora diversement ; et mes soupirs arrêterent ma voix que je cherchais en vain.

Polia feignant encore de le méconnaître me dit avec assurance : Poliphile, jouis de la faveur des dieux, profite des moments qui te sont accordés pour voir ce qu'ils ne permettent à nul mortel de considérer.

Recueille donc tes forces, éleve ton esprit, et redouble d'attention : point d'humaines faiblesses ; loin de toi l'égoïsme vil ; sache jouir du bonheur des autres avant de t'occuper du tien.

Les premieres nymphes qui s'offrent à tes yeux sont les muses, ces filles de

Jupiter et de Mnémosine, plus célebres encore par leurs talents que par leur beauté : à leur tête est Apollon, dieu des arts et de la lumiere ; il est suivi de la belle Léria [1], couronnée de laurier : près d'elle est Mélanthie, fille de Deucalion ; elle porte une lampe pour éclairer ses compagnes ; sa voix est des plus douces et des plus séduisantes.

Vient ensuite Pierus et ses savantes filles, Lycoris et celle qui chanta la guerre de Thebes entre deux freres ennemis.

Tu peux remarquer au second char la noble Corine, Délie et Nérine, Érocale la Sicilienne, et plusieurs autres musiciennes qui chantent leurs amours.

Tu verras au troisieme Quintilia, Cinthie, et d'autres filles célebres par leur génie poétique.

---

(1) Parthenopea de nome Leria.

Le quatrieme est précédé par Lyda, Chloé, Tiburte, et Pyrrha; et parmi les ménades est Sapho, la tendre, la passionnée Sapho, dont l'amour et les vers ont immortalisé Phaon.

CHAPITRE XVI.

L'IRRÉSOLUTION.

Nous prîmes, la belle nymphe et moi, après avoir contemplé ces merveilles à loisir, le chemin que bordait un ruisseau; mille fleurs coquettes s'y miraient dans l'argent de son onde; et le pâle Narcisse, penché vers la surface liquide, y séchait de desirs en contemplant son image. Cette eau pure serpentait sur le pré fleuri, où mille groupes d'amants s'entretenaient ou folâtraient au pied des lauriers, des myrtes, des pins, des aulnes et des saules; d'autres se promenaient; quelques uns se baignaient dans les flots bouillonnants, et disputaient aux cygnes l'empire de ces lieux. Tout

y respirait l'amour et la volupté : les soupirs, et de plus doux murmures encore se mêlaient aux frémissements du zéphyr, dont le souffle agitait le feuillage, et luttait légèrement contre les flots ; tout s'accordait aux sons mélodieux des instruments, à la voix séduisante et pure des nymphes, ornements de ces jardins enchanteurs.

Cependant la pudeur n'avait point à rougir de leurs plaisirs innocents : mais comment voir d'aussi près l'image du bonheur sans que le desir de le partager ne se glissât dans l'ame, et ne vînt l'assiéger de mille pensers divers ? La chaste Diane elle-même y eût perdu sa fierté, pour se livrer peut-être aux douceurs de l'amour.

L'espoir de fléchir l'obstination que ma Polia mettait à se dérober à ma flamme vint luire dans mon cœur, et néan-

moins je craignais de déplaire à cet objet adoré ; j'invoquais le secours des dieux : je voulais lui déclarer mes feux ; résolution vaine ! au moment où j'allais parler je contemplais cet air noble, ce port d'une déesse, et j'étais arrêté dans mes faibles projets : tel un roseau fragile cede et se ploie en tous sens aux efforts d'un vent impétueux, et tel je flottais incertain au milieu de mes irrésolutions.

Enfin je triomphai du trouble de mes sens : Soyons, me dis-je, plus digne de Polia ; sachons, en respectant ses desseins, étouffer mes desirs, et mériter son amour par la constance et par un courage égal à ses attraits : il suffit à un mortel, si éloigné de ses perfections divines, de jouir seulement du bonheur de la voir.

CHAPITRE XVII.

LE TEMPLE DE VÉNUS.

Certain d'avoir triomphé de moi-même, je m'abandonnai entièrement a mon guide, qui me conduisit dans un verger délicieux d'arbres de toute espece : les productions des quatre parties du monde s'y trouvaient réunies, et formaient un agréable quinconce, sous lequel des fleurs variées émaillaient un fond de gazon.

Ces lieux étaient peuplés d'une multitude infinie de pâtres et de faunes, qui n'avaient d'autres vêtements que des peaux de bêtes fauves, daims, chevreuils, onces, et léopards; quelques uns s'étaient contentés d'une ceinture de

feuillages. Tous ensemble célébraient avec les nymphes hamadryades la fête de Vertumne, couronné de fleurs, et de Pomone sa compagne, dont la tête est chargée des plus beaux fruits; ils étaient assis sur un char que traînaient quatre forts satyres aux pieds de chevre, aux cornes recourbées, à l'œil brillant, au rire malin, et qui bondissaient en foulant l'herbe des prés : deux belles nymphes portaient unis à une branche les attributs du labourage, groupés en forme d'enseigne romaine; on y lisait cette inscription :

L'APPÉTIT, LA SANTÉ,
LE CALME DE L'AME,
SONT RÉSERVÉS
AUX VIGILANTS CULTIVATEURS.

Cette troupe dirigeait sa marche vers

un autel de marbre blanc à quatre faces, placé au milieu du verger : quatre bas-reliefs assez saillants y étaient taillés.

Le premier représentait une divinité couronnée de fleurs, vêtue d'une fine tunique de lin, à travers laquelle les formes du nu se dessinaient admirablement ; elle jetait d'une main des roses sur la flamme d'un trépied, et tenait de l'autre une branche de myrte : près d'elle un jeune enfant ailé, fier de porter les armes de l'Amour, riait et faisait voltiger deux colombes. On lisait cette inscription sur le marbre :

FLORIDO VERI S.

Au printemps fleuri.

Cérès, majestueuse, et couronnée d'épis, entourée de gerbes, et noblement drapée, ayant un soleil brodé sur

la poitrine, et une ligne brisée, symbole hiéroglyphique de l'eau, pour bordure au bas de sa tunique, ornait la seconde face; on y lisait:

FLAVAE MESSI S.

A la blonde moisson.

Bacchus, chargé de raisin, ornait la troisieme face sous la forme d'un beau jeune homme: un bouc était à ses pieds.

L'inscription portait:

MUSTULENTO AUTUMNO S.

Au spiritueux automne.

Sur la quatrieme face, un roi sévere, enveloppé d'une large peau d'ours, étendait sur la nature son sceptre de glace, et de l'autre main abaissait les nues pluvieuses, les grêles, et les neiges; il repo-

sait sur un fleuve où les glaçons remplaçaient une eau limpide.

On lisait au-dessous :

HYEMI EOLIAE S.

A l'hiver soumis aux vents.

Sur cet autel s'élevait une statue du dieu des jardins, ombragée par un dôme de verdure : des lampes suspendues autour brûlaient en son honneur.

Une troupe de jeunes bergers et de laboureurs déposaient des fleurs et des offrandes sur cet autel, et y faisaient des libations de vin et de lait; ils menaient en procession le vieux Janus, couvert de branchages verds, et couronné de fleurs, en chantant, dansant, et appelant à grands cris, *Bacchus*, *Amour et Hyménée*, de la maniere la plus grotesque et la plus folle.

Nous passâmes et rencontrâmes dans la forêt voisine d'autres nymphes orcades napées, et dryades, avec des néréides couvertes de la peau des monstres marins, de plantes aquatiques, et dansant avec les faunes et les satyres couronnés de roseaux.

Au milieu d'eux se trouvaient les dieux Pan et Silvain, Zéphyre et sa Chloris, et tous les autres dieux et nymphes des bois, des prés, des montagnes et des fontaines ; ils étaient environnés des bergers voisins, qui enflaient leurs musettes et leurs pipeaux champêtres. Nul spectacle ne fut plus gai, plus piquant et plus nouveau pour moi.

En poursuivant notre chemin avec mon guide du côté des rives de la mer, nous remarquâmes à travers les arbres une tour d'une grande élévation : à mesure que nous avancions elle me parais-

sait mériter un plus sérieux examen ; sa forme pyramidale, la délicatesse de sa construction, me faisaient desirer d'en approcher, mais je n'osais le demander à ma belle nymphe ; j'aurais eu bien d'autres prieres à lui faire si j'avais voulu satisfaire mes desirs. Nous passâmes donc outre, et nous apprîmes depuis que c'était un phare pour guider le voyageur égaré dans la forêt, ou soupirant après la terre lorsqu'il sillonne sur un frêle vaisseau la vaste étendue des mers.

Peu après nous apperçûmes le rivage de la mer, et cet immense horizon dont la ligne infinie est pour le voyageur qui en jouit la premiere fois le spectacle le plus imposant et le plus majestueux.

Nous trouvâmes un temple magnifique consacré à Vénus Uranie ; il était de forme ronde, et avait autant de hauteur du sol au sommet de la voûte que

de diametre. L'inscription dédicatoire portait :

A LA FÉCONDITÉ.

Les proportions étaient soigneusement gardées dans les détails ; il était extérieurement décoré de colonnes de serpentin formant péristile devant un mur de marbre blanc, et à l'intérieur elles étaient en porphyre, de proportion corinthienne mâle, avec leurs chapiteaux et leurs bases de bronze doré.

Le revêtissement était en jaspe de différentes couleurs, et les ornements de sculpture appliqués en albâtre avec beaucoup d'habileté ; les croisées, disposées en zône ouverte dans la partie supérieure des colonnes, étaient aussi formées de pierres transparentes, qui répandaient dans l'intérieur un jour mystérieux et doux.

Une coupole en demi-cercle couronnait cet édifice : tout le système planétaire y était représenté dans le plus grand détail et avec la plus exacte justesse, en sorte que l'on pouvait voir d'un coup-d'œil l'ensemble majestueux et la marche de l'univers ; spectacle bien fait pour honorer à la fois et les dieux qui créerent ces merveilles, et les hommes qui parvinrent à en découvrir le mécanisme et l'harmonie. [1]

De savants astronomes, Petorisis et

(1) Cette idée grande et sublime, que les Egyptiens ont les premiers mise à exécution dans le cercle d'or du tombeau d'Osimandias et dans les plafonds de quelques uns de leurs temples, a depuis été projetée plusieurs fois par différents artistes, sans avoir encore reçu son exécution en grand d'une maniere satisfaisante ailleurs

et Mopsus, s'étaient concertés pour l'exécution en bronze avec les plus habiles artistes, afin que cette représentation fût parfaite et durable : on y lisait le nom de chaque découverte écrit dans la langue du peuple à qui on en attribuait l'honneur ; ainsi l'Égyptien, le Grec, le Chaldéen, le Persan, l'Indien, l'Arabe, concouraient à cette description, traduite au-dessous en langue vulgaire pour l'instruction de tous.

L'esprit se plaisait, mais s'égarait en

---

que dans une grande salle du palais de Néron. Quel plus beau planétaire cependant que la voûte d'un temple sur le pavement duquel on pourrait également fixer les connaissances géographiques en les y gravant, ce qui aurait infiniment plus d'intérêt qu'une mosaïque en compartiments, souvent assez insignifiante !

suivant cette vaste conception ; et pour le récréer on avait ajouté dans cet intérieur les statues en marbre de toutes les divinités dont les noms font partie du système céleste, ou des hommes dont les connaissances ont servi à le former ; ainsi Apollon et les muses y occupaient le premier rang ; les magès de Perse, les savants bramines, les prêtres égyptiens si renommés, et les sages de la Grece, qui ont dérobé une partie de leurs connaissances, n'y étaient point oubliés ; et l'on y voyait avec vénération les traits d'Hermès Trismégiste, de Zoroastre, de Pythagore et de Platon, d'Euclide et du savant Archimede.

On n'avait rien négligé pour que la conservation de ce monument, qui semblait destiné à transmettre le dépôt des connaissances humaines les plus relevées, pût arriver sûrement à la postérité ; un soin extrême avait donc été ap-

porté à sa construction pour en assurer les fondements, pour les préserver des ravages du temps, de la dégradation des eaux de pluie, et pour dispenser le plus possible la paresse des hommes d'un entretien nécessaire et trop souvent négligé.

La coupole était recouverte en écailles de cuivre doré; les eaux du ciel, après les avoir lavées, se rendaient par des tuyaux bien ménagés dans de vastes piscines [1] un peu éloignées, dont les eaux servaient à la purification du temple, et eussent aussi prévenu les incendies, s'il n'eût été composé de toutes matieres incombustibles.

---

(1) De pareilles piscines existaient au célebre temple de Jérusalem, et à celui du Soleil à Palmyre; on voit encore ces dernieres.

Une seule lampe d'or à mêches d'amianthe éclairait la nuit cet intérieur, et y présentait un nouvel effet de lumiere par le soin que l'on avait pris de suspendre cette lampe en forme de perle au milieu d'un globe sphérique de crystal rempli d'une eau ardente distillée cinq fois, ce qui donnait à cette lumiere l'effet d'un soleil rayonnant.

Ce temple était encore orienté de maniere que le soleil en décrivant sa course journaliere y faisait connaître, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, l'heure dans chaque saison, et que les vents y marquaient sur un cadran leur direction et leur durée par un mécanisme ingénieux; en sorte qu'on pouvait voir à la fin de l'année quel vent avait soufflé chaque jour et combien il avait duré.

Le pavement, encadré d'une mosaïque si parfaite qu'elle pouvait le disputer

aux ouvrages du célebre Zénodore à Pergame, et que le *lithostrote* ou pavé du temple de la Fortune à Préneste ne présentait rien d'égal, figurait intérieurement un globe terrestre, où les connaissances géographiques du temps étaient invariablement fixées, afin qu'on pût juger des découvertes ultérieures.

Au sommet de la lanterne un globe doré représentait le soleil ; un phénix aux ailes étendues était placé au milieu ; et la nuit, ce globe rayonnant de feux, servait de phare aux navigateurs.

C'est ainsi que le temple de la déesse s'annonçait au loin par des bienfaits, et que de près il commandait l'admiration non seulement par la richesse des matieres et la perfection de la main-d'œuvre, mais plus encore par la hardiesse de la conception, et par mille canaux ouverts à l'instruction.

O siecle dégénéré ! pourquoi faut-il que la plupart de nos monuments publics soient dépourvus de cet intérêt, et que des masses de pierres imparfaitement amoncelées nous tiennent le plus souvent lieu de monuments, quand le génie seul et la science profonde devraient présider ensemble à leur formation constamment dirigée vers la gloire et vers l'utilité publique? Pourquoi les connaissances de la docte antiquité sont-elles si souvent mises en oubli ?

Après avoir considéré le temple et ses merveilles, nous trouvâmes une porte intérieure dont le seuil était d'un beau marbre noir du poli le plus parfait, incrusté d'une mosaïque en nacre de perles : un ressort fit ouvrir les deux battants de fer poli, que des pierres d'aimant placées dans la muraille attiraient doucement au moyen d'un modérateur qui tempérait leur vitesse.

Une prêtresse accompagnée de sept vestales se présenterent à nous, et nous les saluâmes profondément ; le visage de ma belle nymphe se colora d'un léger incarnat, ce qui ajoutait encore à sa beauté. On nous introduisit dans un cloître superbe, dont nous fîmes le tour en silence. Nous rentrâmes dans le temple, et je vis que les vestales nous quittaient pour aller chercher divers objets nécessaires à quelque cérémonie ; bientôt elles revinrent.

L'une d'elles portait un livre dont la couverture en velours couleur de pourpre était enrichie de petites perles ; une colombe, brodée de même en perles orientales, mais d'un plus fort volume, occupait le milieu ; les agraffes étaient d'or : une autre vestale portait des voiles du lin le plus fin ; les autres tenaient des vases, des pateres, un coffret à l'encens, et d'autres instruments.

Elles étaient toutes couronnées de fleurs : un très jeune enfant marchait devant elles tenant un flambeau qui n'avait point encore reçu les atteintes de la flamme, et que la prêtresse alluma après s'être couverte d'un voile que ceignait un diadème ; elle plaça aussi un voile d'une blancheur éclatante sur le front de la belle nymphe qui me conduisait.

Au milieu du temple était un autel circulaire orné d'un bas-relief représentant des danseuses : la prêtresse s'en approcha, et prenant une clef d'or renfermée dans un petit coffret que lui présenta l'une des vestales, elle ouvrit le dessus de l'autel, que nous reconnûmes alors pour une citerne d'eau lustrale ou consacrée.

On donna à ma belle compagne un flambeau, que l'on alluma dans ses

mains; la prêtresse s'en empara aussitôt, et le plongea la flamme en bas dans le vide de la citerne en récitant une priere en langue étrusque; puis se tournant vers la nymphe: Que demandez-vous, ma chere fille? lui dit-elle doucement.

Madame, répondit la nymphe, je demande la protection de la déesse pour cet étranger que j'accompagne; je demande que nous puissions faire heureusement ensemble le voyage, et nous désaltérer dans la source divine.

Et vous, étranger, me dit aussi la prêtresse, que demandez-vous? Mon étonnement était extrême; un saint respect m'avait saisi; tous les feux de l'amour embrasaient mon cœur pour celle dont les traits m'offraient si parfaitement l'image de Polia. Madame, répondis-je avec respect, je demande aussi

la protection de la déesse ; puis avec un transport dont je ne fus pas le maître j'ajoutai : Mais je demande aussi que vous fassiez cesser le doute cruel où je suis, et que vous me fassiez connaître si cet ange de beauté est celle que j'adore; et, si ce n'est point un prestige, que des nœuds indissolubles m'unissent à celle pour qui je brûle d'un feu si pur et si constant.

Prends donc, me dit alors gravement la prêtresse, prends donc le flambeau que porte ta compagne, et répete avec moi trois fois ces paroles : « Éteins, Amour, cette flamme dans l'eau sacrée, et fais passer tous tes feux dans le cœur de Polia. »

Je prononçai les paroles, j'éteignis le flambeau dans l'eau sacrée : la prêtresse en puisa dans une coquille dont la nacre était éblouissante; elle nous en

fit boire à chacun la moitié ; puis ayant récité quelques prieres, Répétez, dit-elle, ma chere fille, ces paroles avec moi : « O Cythérée, accomplis tes volontés ! et puisque tu l'ordonnes ainsi, que ton fils chéri se nourrisse en mon sein ! »

Elle se cachait en prononçant ces mots dans le sein de la prêtresse, qui la releva, l'embrassa, et me la présenta. J'étais tremblant, ivre d'espérance et de joie, lorsque, poussant un profond soupir et me jetant un regard passionné, la nymphe me dit tendrement : « Poliphile, ton amour et ta constance ont triomphé ; tu me forces par un penchant irrésistible à renoncer au culte de la chaste Diane, pour me vouer aux autels de l'amour : si j'ai dû jusqu'à ce moment garder un pénible silence, maintenant que le pâle flambeau de Diane a

perdu pour moi sa lumiere, et que tu viens d'allumer en mon cœur celui de l'amour, reconnais-moi; je suis ta Polia; je deviens par mon vœu ton épouse chérie; je te consacre ma vie en cet instant; je jure aussi de mourir avec toi et pour toi, s'il le faut ». J'allais me précipiter à ses genoux, et déja elle était dans mes bras.

Vous seuls, amants heureux, vous concevez mon bonheur, mon ivresse, seuls vous les sentirez; qui pourrait jamais vous les peindre?

Cependant la prêtresse nous tira de l'espece de ravissement où nous étions l'un et l'autre en disant à Polia : Poursuivons, ma chere fille, les cérémonies que nous avons commencées.

Nous nous rendîmes dans une chapelle : deux vestales y apporterent des cygnes mâles d'une blancheur éblouis-

sante, une aiguiere remplie d'eau de la mer; une autre tenait deux colombes attachées par un fil de soie sur une corbeille remplie de coquilles et de roses: elles placerent le tout sur la table des sacrifices et près de la porte dorée. J'étais à peine revenu de la surprise ou plutôt de l'extase où me jetait l'excès de ma félicité, lorsque la prêtresse fit signe à Polia de se placer à genoux sur un carreau d'étoffe que l'on posa sur un pavement précieux en mosaïque de diverses couleurs, ouvrage exécuté en pierres fines rapportées, et polies si parfaitement, qu'il réfléchissait tous les objets comme une glace.

Polia s'agenouilla donc au-devant d'un autel de jaspe évidé en forme de trépied, où brûlait une flamme sacrée: on lui présenta le livre; elle y lut à haute voix cette invocation aux Graces:

« O vous, séduisantes déesses, compagnes inséparables de la beauté, Aglaé, Euphrosine, et Thalie, filles divines du grand Jupiter et de la nymphe Eudorimene, vous qui faites votre résidence ordinaire près des bords de la fontaine Acidale, en la ville d'Orchomene en Béotie, recevez favorablement ma priere, et soyez-moi propices; faites que la mere des amours agrée mes offrandes et mes serments; et vous, nymphes charmantes, qui possédez si bien l'art de plaire, qui embellissez tous les dons, prêtez-moi l'expression de votre sourire et le pouvoir irrésistible de vos charmes pour obtenir un regard favorable de la déesse dont j'embrasse en ce jour le culte et les autels. »

CHAPITRE XVIII.

LES SACRIFICES.

JAMAIS les cérémonies du grand roi Numa, ni celles qui se pratiquaient au temple des Juifs, celles de Toscane ou d'Étrurie, ou même les cérémonies révérées des prêtres de Memphis, celles pratiquées au temple de la Fortune à Rhamnis, et nombre d'autres des plus renommées n'offrirent plus de pompe et de majesté que celles qui s'observerent en cette occasion.

Polia se levant fut conduite vers un grand bassin de jacinthe, où elle se lava le visage et les mains dans une essence odorante, en signe de purification ; ce qui me semblait ajouter encore à sa beauté.

Un grand candelàbre d'or enrichi de pierres précieuses fut chargé des plus rares parfums de l'Arabie. Polia y mit le feu, et y alluma une branche de myrte qu'elle porta sur l'autel du sacrifice : un petit bûcher du même bois y était préparé ; on y brûla le fil de soie qui attachait les deux tourterelles, et la liberté leur fut rendue au nom du dieu d'amour : les vestales formerent une danse autour de l'autel en chantant ce verset :

Que le feu pur, sur cet autel placé,
Pénetre jusqu'au cœur glacé
Qui méconnait encor l'amour et la tendresse ;
Et que le fils de la déesse,
Enchaînant à ses pieds le plus fier des vainqueurs,
Embrase de ses feux l'univers et nos cœurs!

Elles le répéterent en continuant leur danse et répandant l'encens jusqu'à ce que la flamme fût éteinte ; ensuite elles se prosternerent toutes, excepté la prêtresse. Aussitôt je vis sortir d'un épais nuage un jeune enfant d'une beauté parfaite ; deux petites ailes d'une blancheur éblouissante couvertes de trois plumes d'azur le désignaient assez : je me sentis oppressé par la vapeur du nuage comme si la foudre eût tombé sur l'autel. La prêtresse me rassura, et me fit signe en mettant le doigt sur la bouche de garder le plus profond silence.

J'observais de tous mes yeux : je remarquai dans les mains du jeune dieu une couronne de myrte et une fleche à pointe de diamant dont la vue ne pouvait soutenir l'éclat.

Sa chevelure blonde et bouclée était arrêtée par une couronne de brillants; trois fois il voltigea autour de l'autel, et aussitôt, à mon grand étonnement, il s'évanouit en fumée.

On apporta ensuite à la prêtresse une verge d'or, avec laquelle elle fit signe à Polia de rassembler les cendres du sacrifice et de les passer à travers un crible sur la premiere marche de l'autel; ce dont Polia s'acquitta avec grace. Lorsqu'elle eut fini la prêtresse lui fit tracer avec le premier doigt de la main droite certains caracteres choisis dans le livre sacré; elle en traça d'autres elle-même avec sa baguette.

Tout cet appareil me glaçait, et je tremblais qu'en un instant ma chere Polia ne s'évanouît en fumée comme je venais de voir disparaître l'enfant divin; la frayeur que j'en avais était telle

que je n'osais lever les yeux de dessus elle, et qu'elle ou la prêtresse ne faisaient pas un geste que je ne les examinasse avec la plus scrupuleuse attention.

La prêtresse continua de réciter dans le livre à haute voix, et de conjurer avec des signes effrayants tout ce qui pouvait être contraire à l'amour; puis elle nous arrosa tous d'eau lustrale avec une branche de myrte et de rue.

Les belles vestales se hâterent de rassembler les rameaux de myrte qui leur avaient servi pendant les cérémonies, et les porterent dans la citerne par ordre de la prêtresse qui leur en remit la clef: elle réunit elle-même les cendres éparses, en fit un monceau, et le serra dans une boîte, puis la porta gravement dans la citerne, accompagnée de Polia et des autres nymphes.

Elles chanterent quelques hymnes, parfumerent la citerne, qu'elles refermerent après que la prêtresse l'eut frappée trois fois de sa baguette en prononçant des paroles mystérieuses.

Toutes s'agenonillerent; la prêtresse seule resta debout, et récita l'oraison suivante :

« Puissante déesse, mere charmante des amours, compagne inséparable des graces et modele de la beauté, daigne protéger cette jeune mortelle qui abjure aujourd'hui le culte de l'insensible Diane pour embrasser ton culte plus aimable et plus conforme au vœu de la nature ! fais que l'heureux amant de Polia, brûlant toujours des feux que tu viens d'attiser dans son cœur, te consacre à jamais des jours que tu sais si bien embellir !

Daigne exaucer mes vœux comme

tu exauças ceux de l'ardent Pygmalion, et permets à ce couple qui vient de se vouer à ton fils et à toi de voyager dans tes états, de jouir un moment, un seul moment de la faveur de ta présence ; purifiés par mes mains, ils desirent ardemment que tu les trouves dignes maintenant de cette faveur insigne ; nous te la demandons tous au nom du dieu charmant à qui tu donnas le jour, et qui communique la vie à tout ce qui respire : tout n'est-il pas mort sans l'amour? »

Cette invocation finie, la prêtresse prit les coquilles de mer et les roses placées ensemble dans la corbeille, elle les répandit avec profusion sur l'autel, qu'elle arrosa d'eau de la mer : les deux cygnes furent sacrifiés, et leur sang rougit l'autel de la déesse ; la flamme consuma leurs corps, et la cendre fut jetée

sous cet autel dans une ouverture pratiquée à cet effet.

Polia et la prêtresse écrivirent sur le pavé du temple quelques caracteres avec le sang des victimes, et se purifierent; on jeta l'eau qui leur avait servi sur l'autel fumant. Un bruit d'orage se fit entendre, les portes s'ouvrirent, les murs du temple s'ébranlerent, l'autel se couvrit d'une épaisse fumée : il en sortit un rosier dont les branches croissaient à vue d'œil et élevaient leur verdure jusqu'à la voûte; bientôt il fut couvert de roses; quelques unes s'étant évanouies, de petites pommes d'amour leur succéderent; en un instant cet arbre fut couvert d'oiseaux de toute espece : j'y distinguai trois colombes d'une blancheur éblouissante et qui avaient une grace enchanteresse. Je crus que la déesse se présentait à nous sous la forme

de ces oiseaux qui lui sont consacrés, et je me prosternai en jetant un tendre regard sur Polia, qui me parut plus belle que jamais.

La prêtresse ayant cueilli trois de ces petits fruits, en mangea un et nous en donna un autre à Polia et à moi. A peine j'en eus goûté qu'il se fit dans mon être un changement remarquable; je sentis que mon sang circulait avec plus de rapidité; mon intelligence augmentait, et mon cœur devint encore plus sensible et plus tendre. Je reconnus Vénus à ce nouveau bienfait, et je commençai à m'estimer digne de recevoir ce prix de ma constance, et de visiter la patrie des Graces et des Amours.

Bientôt l'arbuste disparut en laissant l'air du temple parfumé des plus suaves odeurs.

La prêtresse s'écria avec enthousias-

me : « Mes enfants, le sacrifice est achevé, Vénus vous est propice ». Elle quitta son voile saint, et nous dit d'un ton plus calme : « Vous êtes purifiés maintenant ; allez, couple fortuné, vous pouvez commencer votre voyage sous la protection de la déesse ; n'ayez plus de crainte et de soucis, ce jour est le premier de vos jours heureux. »

Nous lui adressâmes les expressions de la plus vive reconnaissance, et prîmes congé d'elle et de ses compagnes. Elles nous accompagnerent jusqu'à la porte du temple et indiquerent à Polia, toujours chargée du soin de me conduire, la route qu'elle devait suivre.

Heureux guide, voyage enchanteur que je n'oublierai de ma vie ! Me voici, disais-je, au comble de mes vœux ; Polia m'est rendue, je ne puis plus douter de mon bonheur ; Polia devient l'ange

tutélaire qui prend soin d'embellir mon existence ; je la lui consacre à jamais, et je suis, par mes feux et par ma constance, digne enfin de son amour.

Polia me répondait par un regard, par un sourire, regard et sourire enchanteurs, et de sa main pressant doucement ma main, me dirigeait vers le rivage.

Le chemin que deux amants font ensemble ne leur semble jamais long. Bientôt nous fûmes arrivés auprès d'une ruine environnée d'une immense forêt dont le contour suivait les bords de la mer. Ces débris annonçaient l'antique existence de quelque môle considérable où l'on retrouvait encore les restes d'un bel escalier conduisant au portique d'un temple alors très mutilé.

Les nombreux amas de fragments de toute espece, composés des matieres les

plus rares, et maintenant recouverts de mousses, de coquillages et de plantes marines, présentaient les tableaux les plus pittoresques, en même temps qu'ils faisaient naître des idées philosophiques. Polia en fut frappée, et me dit: « Ces ruines majestueuses appellent les pinceaux de l'artiste; l'homme joue avec les débris renversés par le temps, comme l'enfant avec les restes d'un vase précieux que le choc de la foudre a brisé »: vois, mon ami, le sort des plus grands monuments; quelques siecles plutôt ou plus tard ces œuvres de la puissance et du génie s'écroulent et n'offrent plus que ruines et que poussiere; les nations même qui les ont érigés s'éteignent et s'effacent du souvenir des hommes: le temps dévore souvent jusqu'aux tables d'airain de l'histoire; la vertu seule peut laisser des souvenirs

durables en se réfugiant de génération en génération dans le cœur de l'homme de bien.

Vois les débris de ce temple jadis superbe, devant lequel nous appercevons encore les traces d'un forum : un peuple nombreux se pressait sous ces avenues ; des marchés populeux, des jeux de toute espece, un commerce immense, animaient ces marbres, alors debout, aujourd'hui renversés ; que sont devenus ces grandeurs, ces intérêts divers ? Eh ! sur quoi donc se fonde l'orgueil des peuples et des rois ? ils passent ensemble un moment sur la terre, comme ces ombres qu'un nuage promene sur les campagnes, et dont l'apparence, fuyant d'un vol plus ou moins rapide, va se perdre bientôt pour nous à l'horizon.

Nous visitâmes, Polia et moi, ce mo

nument nommé le *Polyandrion:* il était consacré à Pluton, dieu des ombres : nous vîmes encore autour les restes mutilés d'un grand nombre de tombeaux, d'urnes, de sarcophages où reposent les cendres et les ossements de ceux dont l'amour fit les tourments, et dont il causa la mort.

Chaque année, aux ides de mai ou le 15 de ce mois, tous les amants des contrées voisines ou éloignées se rendaient en pélerinage dans ce lieu pour consoler les mânes des amis dont ils déploraient la perte; on faisait des libations sur leurs tombes afin de se rendre Pluton *triformis* favorable, et pour se préserver soi-même de funestes malheurs.

Les plus zélés sacrifiaient à ce dieu des beliers noirs et les brûloient sur un autel de bronze : les brebis vierges

étaient offertes à Proserpine; diverses images révérées étaient exposées sur les lectisternes [1] pendant trois nuits, et l'on éteignait la flamme du sacrifice avec des roses et quelques herbes choisies: le profane qui eût osé cueillir une fleur sur l'un des arbustes consacrés eût été puni comme sacrilege; car les prêtres s'étaient habilement arrogé le droit d'échanger ses roses pour des présents considérables.

Le premier de ces pontifes, richement habillé et tout brillant de pierreries, distribuait gratuitement à chacun une pincée de cendres qu'il tenait précieusement conservées dans un vase d'or. Lors de la distribution la foule était

(1) Lits sacrés sur lesquels on plaçait les statues des dieux, et on les promenait dans les processions.

immense : aussi cette cendre avait-elle des vertus précieuses ; on l'enfermait dans des roseaux dont on faisait le sacrifice à la mer lors des tempêtes violentes ; et suivant le bon plaisir de Pluton et de Neptune le vaisseau se sauvait ensuite ou périssait, mais les cendres n'en étaient pas moins recherchées, et les roseaux du moins n'allaient jamais à fond.

On couvrait de fleurs les tombes et le temple, on célébrait des jeux funebres : les tribus différentes se réunissaient et mangeaient en silence, appelant les ombres à chaque service ; on leur consacrait la meilleure portion des mets que l'on déposait auprès des sépultures; et si les ombres n'y touchaient point, elles n'étaient pas perdues pour tout le monde.

Il fallait encore emporter avec soi un

souvenir, un témoignage visible de sa présence à la fête; c'était une couronne et des guirlandes dont on se parait, une branche de cyprès orné de bandelettes; tout cela se vendait, et les marchands criaient à l'impiété sur ceux qui n'en achetaient pas. Les pontifes saints maintenaient cet usage au nom du dieu, et recevaient avec humilité un tribut volontaire de la part de tous; mais ils auroient fait lapider charitablement celui qui aurait cru pouvoir sans crime se dispenser d'apporter une offrande proportionnée à ses moyens.

Les uns ne voyaient dans tout ceci que de la dévotion; les autres, mais c'était le plus petit nombre, prétendaient que ces peuples entendaient merveilleusement le commerce, et que leurs prêtres étaient savants dans l'art de gouverner les hommes; car ils avaient l'adresse de

leur faire payer de fortes sommes sans qu'ils s'en doutassent ; de leur promettre des trésors après leur mort en leur donnant quelques babioles à-compte, et de les renvoyer satisfaits : il est vrai que pour leur argent les divertissements n'étaient point épargnés; spectacles variés pour les yeux, pour l'esprit, pour l'imagination, musique délicieuse, exposition des chefs-d'œuvre des arts, aliment continuel pour la curiosité, cette passion plus forte qu'on ne pense; rien n'était négligé, et tout au contraire était soigneusement mis à profit.

On faisait dans des processions pompeuses jusqu'à trois fois le tour du temple pour appaiser les trois fatales déesses des heures dernieres de la vie, *nona*, *decima*, *morta;* on consacrait à chacune d'elles une forte branche de cy-

près dont on environnait le temple; elle y restait attachée jusqu'à l'année suivante, et ce bois servait encore aux feux des sacrifices.

Lorsque toutes les cérémonies étaient achevées, et que le trésor du temple était rempli sur-tout, le grand-prêtre radieux congédiait l'assemblée par un signe, en prononçant aussi ce mot, *I, licet*, ou *retournez dans vos maisons.*

Nous nous assîmes, Polia et moi, sur l'herbe verte et fleurie, près du rivage de la mer pour considérer à loisir le tableau de ces ruines majestueuses: mais si d'une part j'étais enchanté du goût et des connaissances que je trouvais dans la conversation de cette aimable compagne de voyage, de l'autre sa beauté me causait souvent des distractions qui m'empêchaient de profiter de ses discours, et mon admiration sans

cesse croissant pour ses lumieres et ses appas, nuisait beaucoup à mon instruction. Les beautés de la nature dont j'étais entouré dans un site enchanteur attiraient mes regards; mais mon cœur, bientôt détaché de ces objets, retournait à l'adoration de son chef-d'œuvre; et vergers, prés, coteaux, bocages et fontaines, ces objets si charmants et si doux comparés à la beauté de Polia, n'avaient plus l'avantage.

FIN DU TOME PREMIER.

SONGE
DE POLIPHILE.

TOME SECOND.

SONGE
DE
POLIPHILE,

TRADUCTION LIBRE DE L'ITALIEN,

PAR J. G. LEGRAND,

ARCHITECTE DES MONUMENTS PUBLICS
ET MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS
SAVANTES ET LITTÉRAIRES.

TOME SECOND.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ.
AN XIII. — M. DCCCIV.

SONGE
DE POLIPHILE.

SUITE
DU LIVRE PREMIER.

CHAPITRE XIX.

LES TOMBEAUX.

Souvenez-vous de mes longs tourments; souvenez-vous aussi de mon bonheur, amants qui portez comme moi de dures et de si douces chaînes! Mais si la beauté dont vous êtes l'esclave ne joint pas comme ma Polia le don de l'esprit, celui de la science, et le don

plus rare de la vertu à tous les charmes extérieurs, vous ne pourrez juger que difficilement de ma situation.

Celui-là seul peut être heureux, me disait donc ma Polia, qui, dégagé des passions humaines, et toujours supérieur aux évènements, élevant son esprit jusqu'aux contemplations du savoir, observe, étudie sans cesse les phénomenes de la nature et les chefs-d'œuvre des arts, qui en sont la traduction hardie, pour se tenir à cette hauteur de pensée qui fait participer l'homme à la grandeur, à la félicité divine.

Poursuivons donc, ô Poliphile, de mériter la faveur des immortels, jouissons dignement du spectacle attachant des monuments nombreux semés dans cette enceinte; écoutons sur-tout ce langage éloquent qu'ils parlent à celui que ses connaissances et ses médita-

tions ont placé si fort au-dessus du vulgaire. Il y a vingt siecles, ces temples, ces portiques, ces obélisques, étaient debout, et semblaient devoir être éternels.

Vois le temps, le temps inflexible, saper de sa faux redoutable mais nécessaire, tantôt leur cime altiere et tantôt leurs fondements : sans cette destruction lente, et que le destin rendit inévitable, plus de mouvement, plus de reproduction, plus de vie, et tout est mort dans la nature ; c'est du sein de sa tige expirante que naît le germe de la plante ; l'or des moissons vient remplacer sur le sol défriché la forêt antique et sauvage que ce même temps consume et déracine, et qu'il charge les vents, les rosées, de transporter et de nourrir ailleurs.

C'est de la destruction des coquil-

les brisées et réduites en poudre que sont formés ces pierres et ces marbres, que ce même temps laborieux, infatigable, fit tailler, assembler, polir pour honorer les dieux, et que sa main puissante aujourd'hui renverse et livre à la fureur des flots; mais sous leur vague écumante n'apperçois-tu pas que ces mêmes familles de cames, de vermisseaux et de mille autres coquillages viennent s'alimenter des sucs jadis empruntés à leurs peres, pour croître, se multiplier, mourir, se briser, et, lentement repêtris par les ans dans l'empire de Neptune, redevenir des marbres à leur tour ?

Vois-tu cette chaîne électrique qui, toujours reforgée et se limant sans cesse, unit ensemble et la terre et les cieux, alors que le souverain maître des dieux semble ne promener qu'au hasard les

vents, la foudre et les orages ? vois-tu ces montagnes, fieres peut-être de leur cime de granit que vient argenter une neige éternelle, chaque jour minées par les eaux du ciel, préparer dans leur décomposition insensible un nouveau lit au torrent qui mugit à leur pied? bientôt, malgré leur masse audacieuse, il les atteint, les perce, les divise, et de leurs éléments séparés, désunis, puis rattachés par les sédiments qu'il dépose en couches variées, son onde ralentie reforme des rochers pour les miner de nouveau : c'est le travail des siecles, il est vrai; mais les siecles eux-mêmes, enchaînés par une main divine, et tournant dans le vaste rouage dont la nature est le ressort actif, inaltérable, ne sont, ô mon cher Poliphile, je te l'ai dit déja, ne sont que les moments de l'éternité.

Vois plus bas tous ces feux concentrés dans les noirs états de Pluton, et ce dieu s'agitant sur son trône de basalte et de fer, pour créer des monts nouveaux, élaborer dans les flancs des volcans, devenus de vastes creusets, les scories, les métaux et les laves; l'entends-tu qui fait retentir leurs cavernes brûlantes, alors que, par les coups redoublés de son sceptre, il souleve la terre ébranlée, la mine, la refond, et rajeunit sa surface.

C'est au sein de ces tombeaux où la matiere engourdie, affaissée, semble se reposer un moment que gisent aussi ces souvenirs touchants, ces impressions profondes, et ces puissants mobiles d'émulation qui perpétuent les vertus sur la terre.

Viens-donc, mon cher Poliphile, visitons avec soin ces marbres, ces urnes

cinéraires ; heureux si nous pouvons dans nos recherches découvrir quelque inscription qui conserve un trait saillant d'amitié, d'amour, de piété filiale ! heureux si nous pouvons sauver quelques noms respectables menacés de l'oubli, et les offrir, dignes tributs, à la méditation du philosophe, à l'impatiente ardeur de la jeunesse, aux souvenirs du sage !

Je me levai pour contempler de plus près ces ruines antiques, et je parvins à celles qui annonçaient encore l'existence d'un temple circulaire dont les débris recouvraient de riches monuments funebres. Derriere ces débris un grand obélisque était encore debout ; ses quatre faces étaient recouvertes d'hiéroglyphes : elles tenaient lieu de sentences ; et celles de la premiere face pouvaient s'interpréter ainsi :

« Justice impassible, généreuse economie, sont les soutiens des empires. »

Ces mots étaient exprimés par une épée droite surmontée d'une couronne, et par des balances appuyées sur un coffret gardé par un chien et un serpent.

Plus bas je lus par d'autres signes inscrits dans un carré : *Au divin Jules César, toujours auguste, souverain du monde, clément autant que courageux, les Égyptiens reconnaissants.*

Les signes étaient un œil, deux épis, un sabre, deux fléaux, un globe mi-céleste et mi-terrestre, à côté d'un gouvernail; un vase, une patere, deux cicognes, six médailles arrangées en cercle, le petit modele d'un temple ouvert, et deux plombs perpendiculaires.

Sur la face droite je remarquai cet emblême ingénieux, un caducée entre

deux vases, l'un rempli d'eau, l'autre de feu ; puis en haut une fourmi croissant en grosseur jusqu'à celle de l'éléphant ; au-dessous un éléphant décroissant jusqu'à la fourmi ; ce que j'interprete ainsi :

« Par la paix et l'union les petits établissements s'agrandissent ; les grands sont détruits par la discorde et par la guerre. »

Sur la face gauche je traduisis les signes suivants, un aigle fièrement perché sur une ancre de navire, un guerrier se reposant sur des trophées, et regardant avec attention un serpent qu'il tient dans sa main :

« Sans la discipline militaire point de force et point d'empire. »

La quatrieme face représentait un trophée sur des palmes croisées, avec des cornes d'abondance ; à la gauche du

champ un œil; à droite une comete. Explication :

« Victoire du divin Jules César. »

Je déchiffrai une inscription mutilée, gravée sur les débris d'une frise, et j'y lus au-dessous de la dédicace d'usage aux dieux infernaux cette autre inscription :

CADAVERIBUS AMORE FURENTIUM MISERABUNDIS POLYANDRIUM, *Aux restes des malheureuses victimes d'un amour déréglé.*

Six colonnes de porphyre portant une coupole recouvraient une ouverture circulaire faite au pavement, et communiquant à un caveau souterrain, dans lequel je voulus descendre ; je n'y parvins qu'avec beaucoup de peine au milieu des décombres ; les restes d'un petit escalier à vis que je trouvai encore subsistants m'y conduisirent cepen-

dant ; et après que mes yeux se furent faits à cette obscurité, je distinguai une chapelle circulaire dont la voûte était soutenue par six colonnes de granit gris, chacune d'un seul bloc. Un autel occupait le milieu ; il était creux, recouvert d'un grillage, et une porte pratiquée au-dessous semblait destinée à introduire le feu pour consumer la victime et recevoir ses cendres : je le jugeai ainsi parceque les parois étaient encore noircis par la fumée.

Sur cet autel de basalte et de fer je lus distinctement cette inscription : *Au sombre Pluton, à sa chere Proserpine, et à Cerbere.* Autour de cet autel plusieurs sieges de marbre étaient symmétriquement rangés ; sans doute c'était ceux des juges inflexibles devant qui sont dévoilés tous les replis du cœur des perfides humains : trop rarement

hélas! ces mêmes juges récompensent et publient les vertus modestes et cachées de l'homme de bien.

J'apperçus encore une tribune bien conservée, dont la voûte était peinte en mosaïque d'une très belle exécution: je m'approchai, et je vis qu'elle représentait une grotte immense et ténébreuse, creusée au milieu de rochers d'une énorme profondeur; un pont était suspendu au-dessus de cet abyme.

La moitié de cette grotte était de fonte enflammée, semblable à celle qui coule d'une forge; l'autre était un glacier dont l'aspect seul faisait frissonner; en sorte que d'un côté le pont était menacé d'un horrible incendie, de l'autre une mer glacée vous offrait la solitude et la mort; on croyait entendre d'une part les éclats de la foudre grondante, de l'autre le souffle desséchant des aquilons, et le sifflement des fils de Borée.

Du côté de la mer de feu, dans le creux d'une roche et derriere une grille rougie se montrait le terrible Cerbere avec ses trois têtes qui laissaient échapper une écume brûlante ; son poil noir hérissé se dressait en meches alongées que terminaient des têtes de viperes.

Sur les rives glacées on voyait *Tisiphone*, à la voix menaçante, appeler à grands cris les ames malheureuses qui du haut du pont se précipitaient dans l'abyme; elles y trouvaient l'inflexible *Mégere* qui les forçait de gravir à travers les rochers aigus pour retourner d'où elles venaient ; mais à peine arrivées et cherchant le repos dans quelque autre profond, elles rencontraient *Alecto*, la cruelle *Alecto*, digne sœur des Furies, fille d'Achéron et de la Nuit, qui, armée d'un fouet de serpents, poursuivait ses victimes, les harcelait, les

forçait de remonter sur le pont où elles se pressaient avec fureur pour éviter ses coups ; et quand l'infernale déesse ne pouvait les atteindre à son gré, elle séparait le pont en deux de ses terribles bras, et, le renversant avec bruit, précipitait ces ames fugitives ou dans la mer glaciale, ou dans le gouffre opposé.

Les tons de cette peinture étaient si vrais et les expressions si fortes, qu'il était impossible de la regarder longtemps sans être affecté d'une vive douleur.

Parmi ces figures les unes se bouchaient les oreilles pour ne pas entendre au moins tant de cris lamentables ; les autres se couvraient les yeux pour n'être plus tourmentées de la vue de tous ces monstres qui les remplissait d'effroi : la pâleur des uns transis et glacés ; les autres ardents, desséchés par le feu,

ne respirant qu'une vapeur brûlante ; d'autres, joignant les mains, se mordant les bras, ou déchirant leurs flancs, exprimaient les souffrances cruelles que le génie du peintre avait, par un art admirable, trop bien rendu pour tout spectateur sensible et compatissant. 1

J'observai parmi ces groupes deux avares, qui, descendus au royaume de Pluton et tenant encore la clef de leur trésor, étaient transportés d'admiration à la vue d'un lac d'or; ils y portent leurs

---

(1) J'ai annoncé dans la notice préliminaire que les premiers artistes de la renaissance avaient beaucoup puisé dans les descriptions du SONGE de POLIPHILE. Ne croit-on pas voir en effet une partie de ce terrible tableau du jugement dernier, si savamment exécuté par Michel Ange, à Rome, dans la chapelle Sixtine ?

mains avides, mais le métal est en fusion, et leurs bras sont aussitôt desséchés.

L'un d'eux désespéré, éprouvant la soif de Tantale, se précipite au milieu du lac bouillant, qui, ne pouvant rien souffrir d'impur, s'émeut, écume, et rejette au loin le squelete animé.

Je vis l'ambitieux gravir avec peine au sommet d'un rocher pointu : il domine un moment, croit jouir, et n'apperçoit que des dangers ; le souffle impétueux des intérêts contraires l'ont bientôt précipité dans l'abyme, où il rugit de désespoir, étendant encore les bras vers la place qu'il n'occupa qu'un moment sur ce pic élevé.

Plus loin, le jaloux inquiet, assiégé, tourmenté par son ombre, et trouvant des rivaux par-tout où il voit des fantômes.

Ailleurs l'égoïste, l'indifférent glacé, fermant son cœur à la pitié pour s'enfermer seul, et se placer devant un miroir, où il ne voit que lui-même, et craint cependant que la glace perfide n'offre à ses regards un frere qui lui serait odieux.

Tout près, un Sybarite efféminé, enchaîné sur un lit de roses, entre la Paresse et la Volupté; languissant il gémissait, et n'avait cherché sur la terre que plus de mollesse encore. En vain et d'une voix défaillante il invoquait le repos, le sommeil et l'amour; le repos, le sommeil et l'amour n'habitent point cette partie des sombres bords.

Mais je frémis à l'aspect du joueur effréné qu'assiegent et tourmentent sans cesse ces muets personnages au milieu desquels il a passé sa vie pour le malheur de sa famille.

Ces rois, ces reines, ces valets, devenus colossaux, animés et furieux, l'obsedent jour et nuit: il cherche en vain le sommeil ; ces douze vampires l'entourent et le pressent deux à deux, quatre à quatre; lui disent, en heurlant, Nous voilà, il nous faut des trésors; malheureux! où donc sont-ils? Cherche de l'or, tu ne dormiras point; de l'or, encore de l'or : vainement il cherche, il n'entend que ces mots, *de l'or*, *de l'or :* il fuit, il se retourne, et ses enfants lui crient, du pain, hélas ! du pain !...

Ici Apicius étouffe; il détourne la tête de ces mets entassés : on le force à manger ; il faut qu'il boive encore malgré lui ; il boit, il mange; il mange et boit toujours, et prie en vain les dieux de lui accorder pour toute faveur les tourments de la faim.

Je ne pouvais me lasser de considé-

rer cet immense tableau dans son ensemble et dans ses détails ; j'avais déjà lu au milieu une inscription qui disait :

« Cette flamme éternelle est aussi le tourment réservé aux amants qui ont fait éprouver à leurs amantes fideles les fureurs de la jalousie.

« La mer glacée sera la punition de ceux qui n'ont répondu à une flamme pure et sincere que par les froideurs de l'indifférence.

» Les uns et les autres jugeront des tourments qu'ils ont fait souffrir à leurs victimes. »

Je lus ailleurs cette autre épitaphe sur un petit autel dédié aux dieux infernaux :

« Apprends ici, voyageur, que *Leodia Publia* ayant méprisé les ordres de l'Amour, s'en est punie elle-même par un fer homicide. »

Sur un sarcophage que couronnait

un vase de marbre, et sur lequel je remarquai d'un côté la lettre D et un masque, et de l'autre la lettre M et un autre masque, je pus lire encore : « *A Annira Pucilla*, fille d'un courage héroïque, comparable à Didon, ses parents affligés. »

Je lus aussi sur une superbe table de porphyre : « Au gladiateur que j'adorai, moi, *Faustine Augusta*, ai fait ériger ce monument et fonder un sacrifice pour me rendre les dieux infernaux favorables. »

La sculpture d'un bas-relief attira mes regards : elle représentait un sacrifice ; un vieillard posait sur un autel la tête d'un bouc sauvage ; un faune jouait de la double flûte ; un autre faisait des libations sur l'autel avec une amphore, et deux femmes, dont l'une était nue, et l'autre drapée, conduisaient un petit

satyre ; elles portaient aussi des fruits dans une corbeille, et tenaient un flambeau renversé ; on lisait sur l'autel :

« A Valeria, la plus aimable de toutes les femmes, adieu. »

Sur une autre grande inscription, au sommet de laquelle étaient sculptés un aigle et deux petits dauphins, on lisait cette espece de dialogue :

« Approche, passant, et discourons ensemble. J'ai vécu sans amour, hélas ! et je meurs malheureuse ; j'ai descendu sous cette tombe éprise des charmes du plus beau des Romains.

« Tu as donc aimé, fille infortunée ? — Quand j'aimai, trop tard, hélas ! l'ingrat, que j'avais si long-temps rebuté, méprisa mon amour. — Que puis-je donc pour toi ? Vas disant par la ville à tes amis, à tout le monde, aux indifférentes sur-tout, que la *Romaine*

Nævia est morte pour le cruel *Proculus ;* cela me suffira. Adieu. »

Plus loin, la mort de Didon était représentée sur une mosaïque très dégradée ; il ne restait qu'une partie de l'inscription qui rappelait la mort de cette reine malheureuse, à-peu-près dans ce sens :

« Passant, donne quelques larmes à cette reine qui fut obligée de se punir pour avoir donné l'hospitalité à l'étranger fugitif qui méprisa son amour. »

Sur le socle d'un vase de belle forme on lisait encore :

« Il n'y a rien de plus sûr que la mort. »

Une longue inscription grecque, gravée sur une table de bronze, m'apprit l'histoire de deux amants que je vais raconter.

« La jeune et sensible *Leontia*, éprise en son printemps pour le jeune,

le beau, l'illustre Lollius, avec lequel un pere barbare refusait obstinément de l'unir, osa se dérober au toit hospitalier qui protégea son enfance : le constant Lollius la suivit; mais las ! bientôt assaillis par des voleurs dans la forêt confidente de leurs premiers plaisirs, ils furent vendus à des pirates qui les emmenerent à leur bord pour en faire des esclaves. Le courageux Lollius, profitant d'une nuit calme pendant laquelle les pirates fatigués se livraient aux douceurs du sommeil, saisit le poignard de l'un d'eux, et leur donna la mort. Il délivra Léontia de ses chaînes; mais une effroyable tempête survint, et le vaisseau brisé contre un rocher consacré à Neptune se dispersa, voguant en éclats sur la mer en courroux. Après avoir pris un moment de repos, et fait au dieu terrible des mers sur ce

rocher fatal et protecteur une libation d'eau salée, Lollius apperçoit de loin le rivage, et l'espérance renaît en son cœur magnanime. Ne crains rien, Léontia, dit-il tendrement; assis-toi sur mon dos, comme *Arion* de Lesbos jadis placé sur un dauphin le charmait au doux son de sa lyre; que les accents de ta voix raniment à l'instant mes forces abattues; traversons cette mer devenue plus tranquille. Ils s'élancent; et la craintive Léontia tremblait en voulant rassurer son amant généreux. Couvre-moi de tes baisers, lui disait-il gaiement; ils me rendront plus fort, tu seras plus légere.

« Ils touchent le rivage épuisés de fatigue, encore soutenus par l'amour; mais voici qu'un lion se présente, un lion rugissant, altéré, et qui venait chercher sa pâture accoutumée, les corps

des malheureux naufragés que les flots roulent sur le rivage après la tempête.

« Les deux amants le voient et sont glacés d'effroi : Mourons unis, s'écrient-ils ; et soudain dans leurs bras enlacés ils se serrent en criant à genoux, Monstre affreux, ne nous désunis pas, dévore-nous tous deux ensemble ; ta part sera meilleure, et notre sort moins cruel! Le lion rugit, il va s'élancer ; mais, ô pouvoir de l'amour ! il s'arrête, et fait succéder à ses regards terribles un regard généreux ; il hésite un moment, recule, et, détournant sa marche, les délivre du danger de sa présence, mais non encore de celui du trépas.

« Lollius, en parcourant le rivage, trouve une frêle barque avec un seul aviron que la tempête avait aussi rejetés sur le sable ; il la remet à flot, et dit à son amie : Confions-nous encore aux

hasards de la mer ; nous trouverons peut-être sur quelque plage voisine des secours que nous chercherions vainement sur ces rives sauvages. Ils partent ; et durant trois jours voguant sur la surface de l'onde, tantôt pilote, et tantôt passager, Lollius et Léontia travaillant, se reposant tour-à-tour, trompant par la santé, par la jeunesse, par le courage, la faim qui les presse, ne vivent plus que de baisers, d'espérance, et d'amour. Épuisés ils succombent, se tiennent embrassés, et meurent en disant, *Lollius, Léontia*, je t'aime.

« Un pêcheur, trop tardif, hélas ! a trouvé dans la barque où gissaient leurs corps entrelacés, unis, inséparables, leur histoire gravée par la main défaillante de Lollius sur cette même barque, seul témoin de leur détresse : il a conservé pieusement leurs restes, et les

a renfermés dans cette urne sainte, qu'il a souvent arrosée de ses larmes; car il était jeune, il avait une amie; sa piété consacra ce monument de l'infortune et de l'amour aux dieux infernaux.

« Passant, souviens-toi de ces amants, trop cruellement punis peut-être; plains leur malheur. Adieu. »

Près de là je trouvai un autel carré couronné d'une espece de chapiteau; j'y lus cette autre inscription :

« *Caius Vibius*, adolescent, violemment épris d'amour pour la belle *Putilia Sextia*, qui lui préféra un autre amant et lui donna sa main, furieux, s'est donné la mort : il a vécu 19 ans, 2 mois, et 9 jours. »

Sur un beau fragment de porphyre était sculptée l'ostéologie de deux têtes de cheval; des rubans qui y étaient attachés soutenaient des rameaux de

myrte agréablement enlacés ; je n'y pus lire que ces trois mots :

A Timocure Larcie, Diane...

le reste était brisé.

Un cippe voisin portait cette autre espece d'énigme, jeu de la nature, qu'elle seule peut expliquer par un phénomene assez rare, mais qui n'est pas sans exemple.

« *Lyndia Tasius*, jeune fille et jeune garcon ; ici seul je repose pour avoir été tous les deux, n'étant ni l'un ni l'autre : j'ai préféré la mort.

« Si tu m'as deviné il suffit. Adieu. »

Le nombre de ces tombeaux était immense, et j'en découvrais toujours quelques uns qui piquaient ma curiosité : tous étaient de formes variées ; certains avaient été enrichis de colonnes dont les débris se voyaient renversés.

Je regardai dans un grand sarco-

phage brisé qui n'avait point d'inscription; j'y trouvai des habits funebres et de riches brodequins pétrifiés : je compris par-là que ce tombeau était fait de pierre absorbante des carrieres de Troie en Asie, et qu'il avait pu renfermer le corps du grand roi Darius.

A côté il y en avait un autre de porphyre, dont le couvercle, en forme de toit, était enrichi d'écailles sculptées; on lisait sur la plus large face :

« *Publia Cornelia Annia*, par un rare exemple d'attachement conjugal, ne pouvant et ne voulant survivre à son époux, après avoir vécu vingt ans avec lui sans que le moindre nuage ait troublé leur union, a résolu de le suivre vivant au tombeau; elle a ordonné à ses amis et à ses domestiques de faire sur ce monument un pompeux sacrifice à Pluton et à Proserpine, de parer le

cercueil de roses, et de faire chaque année un repas funebre en mémoire de cet hymen jadis si fortuné ; pour en donner les moyens un testament à légué dix fois dix sesterces [1]. Adieu.

Plus loin, sous un lierre antique et touffu, était un beau coffre de pierre aussi fine et aussi blanche que l'ivoire, dont la plus grande partie était parfaitement polie et bien conservée; il était couvert d'hiéroglyphes, et encore fermé. Je regardai par une petite fente qui était au couvercle, et j'apperçus dans l'intérieur

---

(1) Le petit sesterce valait environ 2 sous de notre monnaie, ce qui, suivant ce calcul, n'aurait fait que 10 liv.; mais comme le grand sesterce en comprenait mille petits, et valait environ 101 liv. 17 sous, cent sesterces de cette valeur auraient fait une somme d'environ 10,200 l.

deux corps sains et entiers; je jugeai donc que ce tombeau était de pierre *chemite*, qui a la propriété de conserver les corps; il renfermait aussi plusieurs urnes, phioles, et amphores de terre cuite, et de verre; quelques petites figures dans le rite égyptien, et une lampe antique de bronze, attachée au couvercle avec une chaîne, et qui brûlait encore. Deux couronnes, qui me parurent d'or, étaient à côté de la tête de chaque personnage, mais la fumée de la lampe les avait beaucoup noircies. J'expliquai ainsi les hiéroglyphes :

« La mort prompte et cruelle qui n'épargne personne a réuni dans ce tombeau deux personnages qui l'étaient déja par l'amitié la plus vive, la plus tendre, et la plus pure. »

La diversité de ces inscriptions m'excitait de plus en plus à en découvrir de

nouvelles : l'histoire des deux amants morts ensemble étroitement embrassés sur la mer orageuse m'avait singulièrement intéressé. Je retrouvai sur une autre pierre une histoire également touchante. La voici :

« Approche, lecteur compatissant; ce monument t'appelle, il réclame ta pitié : vois comment finissent quelquefois les plaisirs de la vie.

» Ci-dessous est la cendre de deux amants l'un et l'autre épris d'une passion violente, et qu'ils ne pouvaient satisfaire en liberté : ils se réunirent dans les ruines d'un temple antique consacré à Vénus, croyant cette retraite favorable à leurs desirs.

« A peine ils y jouissaient du charme d'être ensemble que la belle *Lapidia* apperçut au sommet d'un vieux mur un serpent qui les menaçait tous deux

de son dard, de ses regards perçants.

« Fuyons, mon cher Chrysantes, s'écria-t-elle, et vois ce monstre affreux. Comment nous échapper ? si nous remuons il va fondre sur nous. Chrysantes l'appercevant à son tour, fut glacé de terreur, et dit à son amie, Levetoi doucement, et fuis, ma chere Lapidia; je reste ici pour combattre le monstre ou pour assouvir sa fureur. A peine Lapidia tremblante était séparée de son ami que le dragon fond sur lui et l'enveloppe de ses nœuds horribles qu'il double et resserre en sifflant avec rage; il le saisit à la gorge; et Lapidia, amante malheureuse, vit le danger que courait son cher Chrysantes.

« L'amour donne des forces et du courage. Lapidia arme son bras d'une forte branche, et courant droit au monstre, frappe; il détourne la tête, elle redou-

ble avec fureur : coup fatal ! c'est sur son cher Chrysantes qu'il porte; elle le voit tomber, il est mort.

« Malheureuse ! qu'ai-je fait ? s'écrie-t-elle, remplissant l'air de ses cris, elle resaisit l'arme fatale ; et cette fois, guidée par la vengeance, le serpent ne peut échapper à ses coups ; il a beau la menacer de son dard de feu, de sa gueule effroyable, il demeure étendu aux pieds de la victime qu'il tenait encore enveloppée ; et Lapidia se jette sur le corps expirant de son amant, malgré ces nœuds affreux qu'il lui est impossible de défaire.

« Ne pouvant se résoudre à l'abandonner, elle charge sur ses épaules ce corps sanglant, le traîne à la ville ; et là, montant sur la tribune au milieu de la place, y dépose le corps de Chrysantes et celui du monstre effroyable qui le

tient encore enlacé, s'accuse devant le peuple qui court en foule à ce spectacle, horrible sans doute, mais nouveau, et qui suffit à sa curiosité.

« Lapidia appelle et s'écrie : J'ai tué Chrysantes, moi Lapidia, moi son amante ; je me dévoue aux dieux infernaux en expiation de mon crime, je le dois, puis se frappe et meurt en prononçant le nom de Chrysantes.

« Passant, donne des larmes à leur mort malheureuse, et ne maudis pas cette amante. »

J'aurais pu lire encore un grand nombre de ces inscriptions funéraires dont le sol était jonché ou qui restaient encore adossées à quelques piliers ; mais j'étais impatient de rejoindre Polia qui était restée près du rivage, et de laquelle je m'étais insensiblement éloigné. Je dirigeais vers elle mes pas empressés,

lorsque je heurtai du pied le couvercle d'un petit sarcophage presque enterré ; la pierre se renverse, et me laisse appercevoir dans l'intérieur un joli vase d'une conservation parfaite : je le retire aussitôt avec une extrême précaution du sarcophage qui l'avait si bien préservé des ravages du temps ; sa hauteur n'excédait pas deux palmes ; la matiere était de cette terre fine, légere et d'un ton rougeâtre, que les anciens savaient travailler d'une maniere si précieuse, surtout dans les fabriques de Nola ; sa forme était parfaite ; c'était celle d'un œuf ouvert et évasé dans son extrémité supérieure : l'artiste avait tellement suivi ce modele donné par la nature, que le couronnement, porté sur un col rétréci, paraissait formé de la calotte renversée de ce même œuf, tandis que j'en retrouvais la pointe sous le pied du vase

en le soulevant ; deux anses tournées en forme de nattes l'accompagnaient avec grace [1]. Un vernis noir du plus beau poli remplissait les champs du fond rouge de la terre, où l'artiste avait tracé des ornements d'un goût exquis, et sur-tout des peintures d'un prix inestimable. Mon cœur battait de joie : je ne pus résister au desir de faire à Polia l'hommage de ma découverte ; je plaçai doucement le vase sur mon bras

(1) Ce vase est du genre de ceux qu'on nommait *hydria*, c'est-à-dire propre à contenir de l'eau.

On y mettait aussi de l'huile ; d'autres fois ils servaient de prix dans les jeux ; plus ordinairement ils faisaient l'ornement des festins, ou, exposés sur des buffets, ils étaient comptés entre les riches ustensiles d'une maison.

replié, et le soutenant par l'une de ses anses je courus le lui présenter. Quel trésor m'apportez-vous, me dit cette beauté divine, et par quel miracle ce chef-d'œuvre de l'art s'est-il conservé au milieu de tant de débris ? Ah ! lui dis-je, c'est sans doute un présent que Minerve voulait faire à Polia ; c'est un prix qu'elle décerne à son respect pour la vénérable antiquité. Il est vrai, reprit Polia, je n'ai jamais pu voir sans admiration le travail des anciens dans ces sortes d'ouvrages grecs, que l'on appelle souvent mal-à-propos vases étrusques ; quelques noms grecs y sont d'ailleurs inscrits ; lisons :

ΘΗΣΕΥΣ ΙΠΠΟΛΥΤΗ ΔΕΙΝΟΜΑΧΗ
Thésée. Hippolyte. Deïnomaché.

La forme de ces caracteres se rapporte, ainsi que le style épuré du dessin, aux

beaux jours de la Grece, vers le siecle d'Alexandre.

On eût encore reconnu le sujet historique sans le secours de ces noms : c'est Thésée qui combat cette superbe reine des Amazones, jalouse amante armée contre un infidele. Hélas ! elle reçoit elle-même le coup mortel qu'elle lui destinait ! sa tête se penche sur sa poitrine ; la mort est déja dans ses traits ; le coup de sa longue lance va se perdre sur le bouclier du héros : il est à pied dans la plus fiere attitude ; et le coursier de l'Amazone se cabre devant lui. Deïnomaché, compagne d'Hippolyte, est accourue à sa défense ; elle ajuste une fleche sur son arc redoutable ; son pied levé, sa jambe raccourcie, attestent la vigueur du coup qui va partir : vains efforts ! elle ne peut que venger son amie ; scene à la fois terrible et tou-

chante, où la vengeance de l'amour trahi, l'amitié fidele, le courage héroïque, sont portés à la plus sublime expression. Quel art ! quel sentiment profond n'a pas guidé la main de l'artiste dans cet admirable dessin ! Vois-le tracer avec rapidité sur l'argile encore molle ces traits fins ou nourris que le pinceau transmet à la matiere : la main qui le dirige avec tant d'habileté détermine et fixe à jamais le contour de ces formes, où brille une beauté plus qu'humaine, dont le type est une idée sublime. Rien de plus beau, de plus noble, de plus animé que ce Thésée ; son corps est nu, suivant le costume héroïque ; sa tête est seulement couverte d'un casque élevé à criniere flottante ; un baudrier qui traverse sa large poitrine suspend le glaive qui s'accole à son flanc ; l'arme dont il se sert contre la fougueuse

Amazone est une longue pique qui va percer ce cœur plein de colere et de dédain, autrefois plein d'amour; sa jambe droite étendue en arriere marque l'élan qu'il a pris, tandis que tout son corps repose sur la gauche. Cette sublime attitude d'un héros combattant à pied contre un cavalier terrible méritait d'être transmise au marbre, et de former seule un chef-d'œuvre de l'art [1]. Mais je te vois, cher Poliphile, trop profondément affecté de l'expression que l'artiste a su donner à cette reine infortunée; tu ne m'entends plus, et je chercherais en vain à fixer ton attention sur le costume curieux des deux guerriers, et dont ce tableau est peut-être la seule tradition

(1) Elle se retrouve dans la belle figure connue sous le nom du Gladiateur de la ville Borghese.

depuis que le temps destructeur a dévoré les fameuses peintures du Pœcile d'Athenes.

Je veux pour te distraire te faire remarquer sur ce vase précieux une autre peinture plus faite pour plaire à deux amants fideles.

Puis-je me lasser de t'entendre, ô ma divine amie ! les Muses ont orné ton esprit, et l'Amour lui-même, ce dieu plus éloquent que Mercure, met dans tes discours un charme inexprimable. Polia sourit et continue : Lisons encore les noms de ces trois personnages:

ΠΟΛΙΤΕΣ ΦΥΛΟΝΟΗ ΛΕΙΝΟΜΑΧΗ

Politès. Phylonoé. Deïnomaché.

Ces noms sont moins fameux ; mais sans doute ce sont les noms de deux jeunes amants et d'une tendre mere : il est touchant de les voir arriver jusqu'à

nous à travers les siecles. Ah ! c'est peut-être un ordre du destin de les faire revivre et de les honorer. Le souvenir de ce qui est généreux et bon, tu le vois, ô Poliphile ! est impérissable; un respect religieux se fait sentir à l'aspect de cette scene touchante. Ce beau jeune homme vêtu simplement de la chlamyde, appuyé sur un long bâton, et le pétase[1] rejeté sur son épaule, se présente avec cette joie modérée qu'inspire l'approche des mysteres ; il vient recevoir sa jeune épouse : la mere, qu'on reconnaît si bien à sa noblesse, à ce mouvement plein d'affection, lui présente la coupe solennelle, cérémonie si révérée dans l'antiquité.... Je vois, dis-je en interrompant Polia, la jeune épouse dans Phylonoé ; son

(1) Chapeau à larges bords, de la forme des nôtres.

front virginal est paré d'une bandelette ornée de palmettes, et surmontée de rayons ; son attitude respire la pudeur et la grace la plus naïve ; ses regards baissés, le mouvement de ses mains qui rassemblent son manteau autour d'elle, font sentir combien elle est profondément émue ; son ame étonnée s'ouvre aux premieres impressions de l'amour. Telle je te vis, ô ma Polia ! modele des graces, en présence de la prêtresse de Vénus, quand elle te demanda le serment sacré. O moment plein de charmes ! source de félicité ! quel pinceau digne d'un si bel emploi en conservera le souvenir ? Eh bien ! reprit Polia, que ce vase précieux en devienne lui-même le monument ! que Minerve le préserve à jamais de tout accident ! et que successivement défendu par des mains amies des arts il fasse les délices d'une longue

suite d'admirateurs heureux de le posséder, plus heureux s'ils en apprécient dignement comme nous le prix et les beautés ! [1]

Ainsi parlait la belle Polia, et je recueillais avec avidité les paroles qui sortaient de sa bouche, lorsque j'aperçus l'Amour radieux voguant sur une barque légere, et qui allait aborder de notre côté. L'éclat de sa beauté m'éblouit, et je fus obligé de porter un instant la main

(1) Jusqu'à présent le vœu de Polia n'a pas été stérile. Ce vase précieux, retrouvé en Italie par l'éditeur actuel du SONGE DE POLIPHILE, est devenu l'un des objets les plus précieux du cabinet de cet amateur : ce petit monument vient d'être illustré par deux dissertations très détaillées ; l'une du professeur Millin, l'autre du savant Visconti.

sur mes yeux brûlés de sa lumiere. Je ne pouvais me lasser d'admirer ses cheveux blonds et si légèrement bouclés, ses yeux doux, mais vifs et perçants, ses joues parées de couleurs si vermeilles, que la plus belle des roses eût perdu son éclat en se plaçant à côté: son corps était d'une blancheur qu'on ne pouvait fixer long-temps ; et deux ailes purpurines, glacées d'azur et d'or, effaçaient les brillantes couleurs que le col du fier oiseau de Junon présente aux rayons naissants du soleil.

Nous restâmes long-temps inclinés, Polia et moi : il s'approcha, et je vis avec quel plaisir il considérait les attraits de ma chere Polia.

Nous entendîmes bientôt cette voix divine qui d'un mot dissipe les orages, calme les tempêtes, et peut à son gré troubler ou rassurer l'univers ; cette

voix qui sur-tout sait si bien se faire entendre aux cœurs.

Belle Polia, et toi, Poliphile, nous dit-il, amants soumis depuis long-temps au culte de la déesse de la beauté, et qui venez de faire profession dans son temple; vos prieres sont parvenues jusques aux pieds de l'immortelle : ma mere consent à exaucer vos vœux; elle m'a chargé de vous faire connaître son empire : je vous prends donc sous ma protection; entrez dans ma nacelle; ne craignez rien; quoiqu'elle soit diaphane, elle brisera les rochers qu'elle pourrait rencontrer, nul ne saurait l'entamer; je serai moi-même votre pilote : rassurez-vous; tout enfant que je vous parais, j'ai tant navigué que j'ai beaucoup d'expérience.

Nous nous lançons dans la barque, où nous apperçûmes six belles nymphes agitant leurs avirons.

Cette jolie nacelle, formée d'un nautile de crystal, était parfumée d'une mixtion qui exhalait une odeur si suave, que le zéphyr venait souvent en emprunter des parcelles pour les rendre aux fleurs dont il est le plus amoureux, et ces fleurs innocentes s'épanouissaient sans défiance au souffle de l'inconstant.

Les nymphes qui nous servaient de rameurs, vêtues avec élégance et légèreté, dessinaient par leurs mouvements les plus souples contours à travers l'étoffe transparente de leur tunique ; le vent agitait doucement des cheveux d'or ou d'ébene, qui voltigeaient à son gré, et venaient de temps en temps caresser leur sein d'albâtre ; leurs bras soulevant l'aviron léger se déployaient avec grace : elles s'appelaient en folâtrant. Je ne retins que les noms des deux premieres ; elles se nommaient *Mystere* et *Volupté*.

L'Amour, voulant aller plus vîte, se plaça bientôt sur la poupe, et là, déployant ses ailes, il ordonnait aux zéphyrs de souffler; il se formait ainsi des voiles; la barque glissait rapidement; un léger sifflement se faisait entendre, et le rivage au loin s'enfuyait.

Jamais voyage ne fut plus délicieux; Diane et la fière Pallas elle-même n'eussent pu se défendre de la volupté qui pénétrait nos cœurs : jugez de ce que devaient éprouver ceux de deux faibles mortels.

J'admirais les ailes de l'Amour et ces reflets charmants que le vent et le soleil promenaient sur la plume ondoyante où ils répandaient successivement tous les feux du diamant, du saphir, et de l'émeraude : mon œil, pour se délasser, s'abaissait sur l'onde transparente, au fond de laquelle on distin-

guait sans peine les plantes marines, les poissons, et les coquillages, émailler de mille couleurs le sol humide et recouvert d'un sable argentin.

Je n'essaierai pas de rendre l'agrément des sites que nous traversâmes, tous mes efforts seraient inutiles; des bords fleuris ombragés de myrtes et de lentisques; des isles sans nombre dont la verdure se réfléchissait dans le crystal des eaux et semblait leur appartenir; le chant de mille oiseaux qui se rendaient sur notre passage pour célébrer la présence de l'Amour; tels étaient les prodiges que la nature offrait à nos yeux, quand un spectacle plus extraordinaire les frappa.

Les dieux marins, avertis du passage de celui qui les embrase à son gré, même au sein de leurs demeures liquides, s'avancerent en troupe pour lui rendre hommage.

Le bouillant Neptune à la barbe longue et touffue, armé de son lourd trident, se montrait sur un char traîné par deux baleines; plusieurs rangs de Tritons le précédaient et marchaient à ses côtés, faisant résonner les buccins et les autres instruments nés dans leur empire: des Néréïdes, portées sur des dauphins, en se jouant avec eux, accompagnaient ce bruyant cortege; on y voyait Nérée et sa fidele Doris, Ino et Mélicerte, dans des chars formés de la dépouille d'une énorme tortue; ils voguaient près du vieux pere Océan et de la belle Amphitrite, portés sur un quadrige attelé de chevaux marins plus blancs que l'écume battue par un fougueux torrent: une troupe mélodieuse de cygnes au col d'argent s'avançait avec gravité, ou par un vol rapide entourant la barque, rendait à l'Amour l'hommage de ses chants: jamais triomphe ne fut

plus brillant et plus rare ; j'en faisais remarquer les détails à Polia encore embellie par le plaisir.

J'admire la variété de la nature, me disait-elle ; ces peuples de poissons, inconnus pour la plupart, sont soumis à l'Amour ; leurs familles nombreuses croissent et se dévorent, afin d'obéir aux ordres du Destin ; ils forment une maille dans la chaîne éternelle qu'il laisse échapper à tout moment de ses mains, et dont les dieux ne sauraient eux-mêmes arrêter l'inévitable mouvement : les instants, les jours, les mois, les années, les siecles enfin sont attachés après cette chaîne immense ; Saturne, par son vol mesuré, l'entraîne malgré nous dans l'empire de Pluton ; il la porte au noir Vulcain, qui la reforge sans cesse, la roule de nouveau, et va la rendre au Destin.

CHAPITRE XX.

L'AMOUR PILOTE.

Cupidon riait de nos surprises ; il allumait de plus en plus dans mon cœur ce feu, ces desirs, présents chers et si funestes, que l'on voudrait éteindre, et dont cependant on craint de voir la fin. Il dit à Polia : Belle qui voyagez avec l'Amour, vous devez vous attendre à quelques nuages légers ; je vois le ciel se rembrunir. A peine il avait fini ces mots qu'un vent impétueux s'éleve et fait balancer notre nacelle, l'onde s'enfle et se tourmente : Bon ! dit-il, Neptune prend ici sa revanche ; mais je suis assez bon marin, et nous verrons ; j'accepte le défi. Disant ces mots il saute

soudain au gouvernail, et fend avec adresse les vagues, qui s'élancent, s'amoncelent, se roulent, écument, et blanchissent en mugissant.

La barque échappe : l'Amour rit de tant de vains efforts ; il se tapit et resserre ses ailes, puis fait signe à l'une des nymphes de hisser le pavillon. Les fils d'Éole, irrités de cette bravade, croient pouvoir l'enlever ; mais l'Amour plus malin l'avait fait découper à jour, en sorte que leur souffle furieux n'y pouvait avoir de prise et passait à travers.

On lisait sur cette banderole, *Omnia vincit Amor.* L'Amour voltigeait de la poupe à la proue, rétablissait l'équilibre, et se riait d'eux : la victoire lui demeura, le ciel s'éclaircit ; Phébus y reparut brillant, et semblait applaudir au triomphe que le fils de Vénus obtenait

en jouant sur l'élément perfide, et malgré tous les dieux.

Le zéphyr reparaît; l'Amour secoue et déploie ses ailes humectées de la pluie, les Nymphes reprennent les avirons, nous recommençons à voguer; les flots sont appaisés, et l'onde plus docile obéit aux efforts de la rame légere. La gaieté renaît avec le calme, et les Nymphes célebrent son retour par leurs chants. Polia, dit l'Amour, je le sais, vous chantez: les talents sont les plus sûrs moyens de plaire; vous les possédez tous: ne nous privez pas du charme de vous entendre, unissez votre voix à celles des Nymphes; et puisque vous avez bravé comme elles tous les dangers dont nous menaçait le terrible Neptune, vous devez aussi vous unir aux chants de la victoire.

Polia rougit et se mit à chanter: sa

voix céleste et pure célébra les richesses qui font l'ornement des villes, la beauté des campagnes, la majesté des arts, les riches tableaux de la nature, et tout ce que Jupiter créa pour ennoblir les jouissances des hommes.

N'oubliez pas, lui disais-je tout bas, divine Polia, n'oubliez pas les charmes et le pouvoir de l'Amour ; que ne pouvez-vous lire dans mon cœur ! vous chanteriez ses feux et votre propre image. Polia souriait, et le modele de tant de perfections s'embellissait encore.

Les Nymphes chanterent les lois de Vénus ; elles oserent raconter aussi les ruses de l'Amour ; mais Polia reprit, et chanta ses bienfaits : Vous les partagerez, belle Polia, lui dit-il avec grace ; et quant à vous qui me trahissez en dévoilant mes tours, Nymphes lutines et folâtres, je vous en ferai voir que vous

ne connaissez pas : vous aurez à faire, si vous voulez, de nouveaux couplets pour les redire ; mais je suis sûr au moins que vous tairez les noms.

Grace, s'écrient-elles toutes ensemble, grace, Amour, pour notre indiscrétion ! Il sourit, et du pied touchant un aviron légèrement incliné, il faisait jaillir sur elles de petites lames qu'il enlevait de la surface humide ; il les en couvrait tour-à-tour en leur disant, Salut, salut, belles Naïades, recevez ces présents si frais et si brillants de la part de Neptune : vous craignez la rosée ; c'est la parure des fleurs. Nymphes, de se courber pour éviter la pluie d'Amour ; lui de recommencer et de rire aux éclats. C'est ainsi que gaiement nous abordâmes aux rives de Cythere.

CHAPITRE XXI.

L'ISLE DE CYTHERE.

Voila, disais-je à Polia tout émue en touchant cette isle fortunée, voilà sans doute le terme de notre voyage ; ici l'Amour a promis de nous prodiguer ses bienfaits. Imprudent ! me dit-elle tout bas, peut-on se fier à l'Amour ?

La beauté du port où nous abordâmes ne saurait se décrire : c'était un bel amphithéâtre de riches palais et d'élégantes verdures, berceaux de fleurs, bosquets délicieux, tableaux riants, que les forêts trop sombres et l'aspérité des montagnes sauvages ne rembrunissaient pas.

Mille fontaines jaillissantes faisaient briller leurs eaux, et présentaient au

jour leurs prismes émaillés des couleurs de l'Iris; des ruisseaux se précipitaient du haut de la colline, se divisaient en filets plus petits, et se réunissaient de temps en temps pour former des lacs aux bords fleuris, qui servaient de miroirs aux Amours voltigeants, ou de bassins à ceux qui glissaient sur leur surface. Les brouillards n'approchaient point de ce crystal limpide, et l'insensible évaporation s'en faisait par le moyen des fleurs qui bordaient leurs contours.

Sur ces eaux, sur leurs isles, le printemps régnait seul, et jamais l'hiver austere n'en approchait; mais on y jouissait des trésors de l'automne; et si l'été embrasait de ses feux la plaine et les rivages, il n'osait en pénétrer les bosquets couverts, ni les grottes rafraîchies par tant d'eaux salutaires, et l'abri du feuillage les défendait d'un souffle trop ar-

dent. Cette isle était l'heureux asile des dieux; ils y venaient se délasser des grandeurs de l'Olympe : mais il fallait avoir pour y pénétrer une empreinte du bracelet de Vénus donnée par elle-même; ce qu'elle n'accordait qu'avec une extrême réserve. Mars y venait souvent, et jamais Vulcain n'y entrait ; il y trouvait trop d'eau, et le frileux ne s'y plaisait pas.

Ce territoire n'est pas très étendu ; situé au milieu de la mer, le sable brillant qui l'environne semble une poudre de crystal; on y trouve aussi des pierres précieuses de presque toutes les especes, et une grande quantité d'ambre, de perles et de corail est parsemée sur le rivage.

Une plantation de beaux arbres l'environne; des haies de myrte en forment la clôture : le théâtre occupe le centre

de l'isle, dont la forme est à-peu-près circulaire : vingt rayons tirés de ce centre à la circonférence en forment les principales communications, qui sont bordées d'arbres de toute espece ; les lauriers, les orangers, n'y sont point épargnés, et forment des berceaux où les tons de verdure diversement nuancés, les fleurs et les fruits, offrent aux yeux l'harmonie des couleurs, à l'odorat la suavité des parfums, au goût leur saveur délicieuse.

Des animaux d'especes variées y vivent en bonne intelligence, nourris par les soins de la déesse ; ils font l'amour et point la guerre, ne fuient pas à l'aspect du voyageur, et se rapprochent même avec complaisance de la main qui les flatte.

Vénus, née de la mer, aime les coquillages ; les grottes sont ornées de

leurs émaux brillants ; l'art en forma des bains, des bassins, des fontaines ; les crystaux y sont réunis ; leurs formes régulieres s'opposent aux contours sinueux des plantes qui serpentent, les pressent, les entourent, y marient le feu de leurs couleurs. Les trois regnes ainsi rapprochés, confondus, plaisent à l'œil, occupent l'esprit, préparent à l'artiste, au savant, ce tourment, ce besoin du savoir, qui font aussi ses jouissances.

Vénus, amie des arts, se délasse souvent par l'étude, de l'occupation des plaisirs ; et la sagacité d'une déesse qui connoît tous les moyens, les secrets que la nature dérobe à nos yeux, alors même qu'elle étale la pompe de ses richesses, lui fait un jeu de ces sciences, dont l'homme apperçoit seulement les légeres surfaces, mais dont sa vanité croit découvrir les profondeurs.

Cythérée inspira dans la Grece autrefois Pygmalion, Zeuxis, Praxiteles ; elle voulut embellir son domaine de leurs chefs-d'œuvre. Sostrates, Pitheus, Hermodore, ont tour-à-tour dirigé l'ordonnance de son palais, de ses jardins, et des monuments qu'elle y voulut réunir ; son goût ordonna tout, échauffa leur génie ; et sa généreuse reconnaissance attacha l'immortalité à leur nom. Apollon composa leur éloge, et les Graces le répéterent : c'est pour elles qu'ils travaillerent, c'est par elles que nous les connaissons. La déesse de la beauté se montrait quelquefois sans voile à leurs yeux éblouis, et les encourageait d'un mot, d'un doux sourire : c'est sans doute un léger souvenir des merveilles de Cythere et de Gnide, qu'ils ont reproduit dans l'Attique, à Corinthe, en Ionie, et qui excite encore aujourd'hui notre admiration dans ces

contrées. Vénus voulut aussi que leurs noms fussent inscrits sur leurs ouvrages ; elle s'honorait de les montrer aux dieux, et fière de la célébrité de ces artistes s'applaudissait de les avoir aidés à se rendre illustres.

Des portiques, des colonnades, habilement placés, et composés des marbres les plus précieux, opposaient leurs membres réguliers aux formes contrastées des arbres et des arbustes, à l'émail de leurs fleurs. Ces monuments de la plus élégante architecture se découpaient agréablement sur le fond d'un beau ciel, ou sur les verds nuancés du paysage ; tantôt apperçus de loin, ils piquaient la curiosité, qui se portait près d'eux pour les examiner ; tantôt présentés subitement au détour d'un bosquet, ils excitaient la surprise, et faisaient éprouver à l'œil la jouissance

d'un plaisir inattendu. Des vases, dont la forme, la matiere et le travail étaient également recommandables, distribués abondamment, sans confusion, contenaient chacun des plantes rares et curieuses : on n'avait pas négligé d'inscrire leurs noms et leurs propriétés ; en sorte qu'en prenant dans ces jardins enchanteurs l'exercice salutaire de la promenade l'esprit rencontrait par-tout l'avantage d'une instruction facile.

Était-on sensible au charme de la musique ? la fauvette, le linot, le rossignol amoureux luttaient avec les serins et formaient des concerts. Ces oiseaux et mille autres, variés par leur plumage et par leur chant, étaient consacrés à la déesse : on n'eût osé les interrompre ou les chasser sans encourir sa disgrace ; aussi le perroquet, le merle effronté, venaient tout près vous saluer : l'un étalait pour vous

plaire sa diffuse éloquence ; l'autre sifflait habilement les airs de la flûte de Pan; le pinçon cherchait à l'imiter; et la plaintive tourterelle, à la robe de perle, au col fin, irisé, tout entiere à son amant, modulait des tons plus touchants et plus doux. Tout près un ruisseau murmurait, et Zéphyre en glissant à travers le feuillage mêlait son souffle à cette vivante harmonie.

Le sable du Pactole couvrait le sol de ces bocages, où le mica brillant, la nacre, le cinabre, la poudre de lapis, en nuançaient les sentiers, et recevaient sans les blesser l'empreinte des pieds légers de la déesse lorsqu'elle parcourait ces lieux. Nous découvrîmes encore au détour d'une allée l'une de ses impressions, et nous admirâmes longtemps les contours épurés de son pied délicat : le statuaire épris eût modelé

cette trace ; et peut-être l'art que Phidias portait à sa sublimité dut-il son origine à quelque empreinte ainsi laissée au hasard sur l'argile : il faut pour créer un chef-d'œuvre montrer quelquefois si peu de chose aux regards perçants du génie ! Une ombre vacillante observée par l'Amour fit naître le dessin sous les doigts de Dibutades ; et lorsqu'Homere peignait avec les couleurs de la volupté la ceinture de Vénus, la brillante imagination du poëte, émue par les objets charmants dont la Grece était peuplée, lui avait sans doute rappelé dans l'illusion d'un songe les trésors que la beauté prodiguait à son amour, et dont elle payait ses chants aux beaux jours de sa jeunesse.

Nous vîmes sur un joli canal, que bordait un double rang d'orangers, s'établir une joûte entre des nacelles de

deux couleurs, dirigées, les unes par de jeunes garçons, les autres par de jeunes filles couronnées de fleurs ; ils s'exerçaient aux manœuvres, et s'entre-choquaient très vivement : c'était un vrai combat naval ; on en vint même à l'abordage sur plusieurs barques ; on fit des prisonniers, on couronna les vainqueurs ; et souvent les femmes eurent l'avantage, tant la ruse et l'adresse l'emportent sur la force ! Le sang ne coula point dans ce terrible combat, mais on vit plus d'un pilote démonté, et par fois une leste Amazone, pour échapper plus sûrement à son trop pressant adversaire, s'élancer, en riant, dans le crystal de l'onde, devenir naïade plutôt que prisonniere ; demander un asile aux poissons d'or et de corail, ou combattre avec eux s'ils voulaient disputer ; revenir sur leurs dos écailleux à la surface des

eaux, regagner leurs galeres, et narguer par un nouveau défi celui dont elles avaient si bien évité la poursuite.

Qui pourrait peindre tous les amusements de ce délicieux séjour ? S'enfonçait-on dans les bosquets, c'était de nouveaux jeux et de nouvelles scenes ; on entendait les chants, les instruments champêtres, régler les pas des danseurs sur les gazons fleuris ; d'autres s'y reposaient mollement et amusaient leurs loisirs d'une histoire piquante, accordaient leur guitare, ou demandaient à leurs pipeaux quelques airs, qui leur étaient payés par un sourire de leur bergere.

Qui n'eût voulu passer ses jours dans cette isle fortunée ! J'en fis à Polia la douce proposition. Pour s'y fixer sans regrets il faut avoir tout vu, mon ami, me dit-elle : poursuivons ; d'autres mer-

veilles nous attendent, et la déesse pourrait nous demander compte du seul objet que peut-être nous aurions négligé d'observer. Sa raison l'emporta, et nous suivîmes une belle voie à la romaine, pavée de marbre blanc, qui conduisait au cirque de verdure. Nous vîmes à droite et à gauche de cette route des champs fertiles que labouraient des bœufs d'une blancheur éclatante; de joyeux cultivateurs célébraient par leurs chants l'aurore matinale, les rayons de Phébus, et la rosée du soir; leur chien fidele, couché sur leurs manteaux, attendait que le dernier sillon fût creusé pour retourner en jappant devant les bœufs tranquilles : la ferme était voisine ; on l'appercevait par-dessus les palmiers et les pins.

On entendait le cri perçant du coq ; le paon faisait la roue sur le toit de la

grange ; étalant avec orgueil la riche parure des cent yeux d'Argus, il semblait dire : Soleil, regarde-moi ; ma beauté le dispute à la tienne ; Junon le veut ainsi ; je suis le roi de la nature. Mais, si dans les transports de sa joie l'orgueilleux satrape chantait, le peuple volatil adjugeait la couronne au rossignol ; et celui dont la richesse vaine faisait tout le mérite voyait s'échapper l'empire de l'univers : on adjugeait le prix au talent.

A ces champs succédaient des vergers d'arbres de toute espece ; leurs tiges alignées en quinconce se partageaient avec égalité les rayons du soleil et les sucs de la terre ; leurs fruits mûrissaient à l'envi, en appelant les fleurs pour la saison prochaine ; plusieurs même pressés de produire n'attendaient point, les mêlaient aux trésors de Pomone, et pré-

sentaient sous un feuillage verd l'été, l'automne, et le printemps.

Le chevrefeuille, la vigne et le houblon, s'unissaient en guirlande, suspendus à la tige des arbres; l'écureuil léger les traversait d'un saut, grimpait de branche en branche, allait, venait, leste comme l'oiseau, et de son œil malin vous appelait à le poursuivre. Ainsi, mais avec moins d'art, on voit dans les champs de la Sicile et de l'Italie la vigne et l'ormeau confondus offrir aux voyageurs leurs fruits et leur ombre hospitaliere, inviter le peintre à saisir ses pinceaux, varier à chaque pas toutes les formes et les modeles qui font tour-à-tour son désespoir et ses délices.

CHAPITRE XXII.

L'AMPHITHÉATRE.

SITÔT que nous eûmes parcouru la plupart des bosquets de cette isle enchantée, nous entendîmes l'harmonie d'une musique moitié militaire et moitié champêtre qui nous semblait se diriger vers la grande place, et nous y portâmes aussi nos pas. Nous rencontrâmes plusieurs bataillons de nymphes amazones richement vêtues, et armées à la légere, qui s'étaient réunies pour faire honneur à Cupidon, dont elles venaient d'apprendre l'arrivée: elles avaient à la tête de leur peloton des étendards variés de forme et de grandeur, des trophées de guerre et d'amour, des couronnes, des

drapeaux, des devises, et divers attributs dont l'ajustement et la composition approchaient de la forme des enseignes romaines ; quelques unes étaient terminées par les figures des dieux et des déeses ; nous y distinguâmes, entre autres, celles de Mars, de Vénus, de Psyché, et celle de l'Amour.

Ces troupes élégantes allaient en ordre et défilaient avec grace ; la richesse de leurs vêtements, de leurs ceintures, de leurs bracelets, de leurs aigrettes enrichies de diamants, étincelait aux rayons du soleil : un des bataillons attira sur-tout nos regards par la beauté des nymphes, l'éclat de leur parure et par leur démarche fiere ; c'était Psyché elle-même qui marchait à la tête : sur son habit transparent et léger se drapait un manteau de la plus riche étoffe ; elle portait un sceptre d'or en forme de

fleche, et une couronne d'étoiles dont chacune était d'un seul brillant; on ne pouvait en soutenir la vue : ses brodequins étaient enrichis de perles orientales.

Nous convînmes, Polia et moi, qu'avec une milice pourvue de tant d'attraits, et si parfaitement sous les armes, il n'était pas surprenant que l'Amour eût fait tant de conquêtes : quel cœur de fer pouvait s'en affranchir ? à leur vue les plus fiers se rendaient, leur nombre allait toujours croissant, et ne pouvait se compter.

Un char tout brillant d'or, que traînaient deux dragons ailés, fut amené devant l'Amour; avant d'y monter il embrassa Psyché, qui lui couvrit le front de ce bandeau fatal dont chaque amant a la copie d'étoffe plus ou moins épaisse : il tenait à sa main son arc redoutable,

et tous les cœurs étaient menacés des traits acérés de son carquois ; la plupart des pointes étaient d'or, et, sans être parfaitement trempées, rien ne leur résistait ; plusieurs étaient de plomb faciles à s'émousser.

Devant ce char marchaient deux coureurs élancés, portant chacun un vase des plus riches, de belle forme, et bouché soigneusement : une nymphe nommée *Philédès* ou *Volupté* se faisait porter devant sur un palanquin, les yeux à demi-fermés, montrait les vases, et semblait les offrir à tous ; elle était couronnée de roses, et ses appas n'étaient voilés que d'un nuage de parfums ; ils sortaient d'une cassolette sur laquelle on lisait en grec, *peu de durée.* Cette gracieuse déesse nous offrit le choix des vases, et toutes ses faveurs ; on nous apprit qu'ils contenaient, l'un, des poi-

sons nombreux et variés, avec mille projets insensés et des crimes de toutes especes.

Dieux ! s'écria Polia, quel pouvoir malheureux, et quelle horrible richesse! L'autre, lui dit-on, vous plaira davantage ; il contient des talents, des vertus, tous les arts que le desir de plaire peut inventer ou perfectionner, la noble émulation, la carte où sont tracées les routes de la gloire, mais elles sont partout entrecoupées de chemins dont la ressemblance est si parfaite entre eux qu'il est facile alors de se méprendre ; aussi bien des héros s'y trompent, voient de loin son temple au sommet d'un temple élevé, et n'y peuvent atteindre ; d'autres presque au sommet chancelent et sont précipités.

Polia me sourit en disant, Mon ami, vous plaît-il d'y monter ? Il n'en est pas

besoin, repris-je, nymphe divine ; je craindrais de vous perdre en la cherchant, je craindrais de mériter la faveur de cette déesse altiere : pour moi son temple est à vos pieds.

Au moment où nous parlions, le bataillon nous entoura : deux nymphes de la troupe vinrent à nous ; l'une d'elles nommée *Hymeria* ou *Desir* s'approcha de Polia, l'autre *Crototimoride* ou *Tourment d'amour* s'adressant à moi, elles nous prirent chacune la main et nous placerent en tête d'une foule d'amants qui suivaient pareillement, rangés deux à deux.

L'Amour allait partir ; il lui manquait son flambeau ; une nymphe le lui présenta ; il sourit, le secoua, et regardait voler les étincelles, qui se dirigeaient toutes au sein de quelque couple charmant, et reparaissaient à l'instant dans leurs yeux.

Deux autres nymphes s'approcherent de nous ; elles nous unirent, Polia et moi, avec des chaînes de fleurs, et nous attacherent au char de l'Amour, en riant de notre surprise. Cet esclavage eût pu nous contrarier si nous l'eussions subi chacun isolément ; mais partagé avec ce qu'on aime il devient plutôt un soutien qui vous aide à traverser le fleuve de la vie.

Le char partit au pas ; Psyché suivait à pied comme nous avec ces nymphes, s'appuyant sur son sceptre en forme de fleche, et portant de l'autre main une petite lampe antique de jacinthe orientale : elle était suivie d'un groupe de *canephores*, jeunes filles portant des corbeilles remplies de fleurs ; venaient ensuite les *trophigeres* ou porte-enseignes, les *pyrgophores*, especes de licteurs portant des faisceaux et des armes, enfin les *osmophores* chargées

d'encensoirs et de cassolettes exhalant les plus doux parfums; d'autres portaient des vases d'or au col étroit rempli d'essences, et dont le sommet percé d'une infinité de petits trous faisait l'office d'arrosoir; au moyen d'une pompe placée dans le pied elles en faisaient jaillir la rosée sur ceux qui composaient le cortege: les musiciens venaient ensuite; des chanteuses couronnées de fleurs les précédaient; ils faisaient résonner l'air de leurs concerts; et cette musique était comparable aux accords d'Apollon lorsqu'il chante sur le Parnasse et s'accompagne de sa lyre au milieu des neuf Sœurs.

L'imagination du lecteur doit suppléer à la faiblesse de mes descriptions; en les parant de tous les charmes de son invention, il n'approchera que difficilement de la pompe de ce spectacle: il est d'ailleurs certains simulacres du culte

des anciens qui ont rapport à l'éternelle reproduction de la nature, dont les différents groupes portaient en triomphe les signes extérieurs avec la figure du dieu Pan, et dont nos mœurs plus séveres, sans être plus pures, ne permettraient pas l'exposition. Tout ce qu'il m'est possible de dire, c'est que devant ces signes religieux, portés par deux Satyres, une Bacchante couronnée de lierre, et vêtue d'une tunique ouverte sur les côtés, dont le zéphyr agitait à volonté les deux pans, faisait des libations du lait qu'elle exprimait d'un buste de la nature : une autre portait un œuf ouvert, et un jeune enfant qui en sortait.

On y voyait aussi le simulacre hiéroglyphique du Sérapis des Égyptiens : c'était un monstre à trois têtes ; l'une de lion, l'autre de loup, et la troisieme de chien, environnées d'un serpent qui

formait un disque en se mordant la queue. Cette enseigne, emblême du grand tout et de ses principes divers précédait immédiatement le char de l'Amour, auquel nous étions enchaînés par des liens de roses.

Les nymphes égayaient notre marche par mille propos joyeux : nous arrivâmes, en passant sur un tapis de fleurs, à la place qui précédait un vaste amphithéâtre ; ce monument semblait plutôt l'ouvrage des géants ou des dieux que celui des trop faibles humains.

Ainsi lorsque le voyageur après avoir traversé le forum de cette Rome antique, encore la reine des cités par les augustes monuments des arts, est frappé d'admiration en voyant la masse imposante du colisée, monument de Titus, dominer sur les sept collines environnantes, il doute un moment si le génie des

hommes a pu concevoir de tels projets, si la force limitée de leurs bras a pu les exécuter ; puis pensant à son intelligence, aux idées de gloire qui lui font chercher tous les moyens de prolonger son existence, au secours qu'il reçoit des sciences et des arts, à la réunion de tout un peuple en un seul corps, sous un chef puissant qui le dirige, il ne voit plus dans ce prodige que le résultat de la sagesse divine, et l'œuvre du créateur ; il voit aussi la main du temps qui punit trop d'orgueil, et il cherche alors sur les gradins de cet amphithéâtre ces chefs de légions, et cet aigle vainqueur, ce sénat dont les décrets faisaient ou défaisaient les rois de l'univers, ces historiens profonds, ces éloquents orateurs ; il n'y trouve qu'un peuple de mendiants que prêche un hermite ignorant et souvent hypocrite à la fois, des

autels sans honneurs, et des saints sans crédit : l'artiste regne seul dans cette vaste enceinte ; un crayon à la main, riche de souvenirs, il voit Rome entiere, son faste et sa gloire dans un bloc mutilé qu'un reste de bas-relief décore ; ombragé par le pin altier ou l'acanthe sauvage, son art rétablit et fixe d'une main habile ce que le temps allait anéantir ; le dessin achevé lui dispute sa proie, l'enleve, et la rend au génie.

Les revêtissements des marbres les plus rares ajoutaient le précieux de la matiere à la grandeur de la masse dans l'amphithéâtre de Cythere : on y voyait extérieurement des colonnes de porphyre à l'ordre du bas ; elles étaient de serpentin au second ordre, et de lapis à celui du haut ; toutes les bases et les chapiteaux étaient d'or, ainsi que les ornements des frises et des corniches ;

la beauté du travail répondait à la richesse de ces matériaux; des vases, des bustes, des statues de bronze de Corinthe ornaient l'extérieur, l'enceinte, et les galeries intérieures; ce métal, moins éblouissant que l'or, faisait mieux valoir le talent des artistes qui avaient façonné ces chefs-d'œuvre.

L'Amour descendit sous un vaste portique dont les colonnes étaient d'albâtre transparent et poli; elles étaient creuses, et la nuit on y plaçait des lampes qui produisaient un effet de lumiere magique et tout-à-fait harmonieux.

Des arabesques et des rinceaux du meilleur goût enrichissaient, avec d'autres sujets mythologiques traités en bas-relief, les vestibules et les parties intérieures des galeries pourtournantes: elles étaient pavées en mosaïque de pierre fine et d'un dessin exquis; on y

avait inséré de petits tableaux représentant l'histoire de l'Amour.

Les gradins de l'amphithéâtre étaient séparés les uns des autres par une espece d'appui creusé et rempli de fleurs; et le dernier contenait des arbustes qui se voûtaient en berceau au-dessus de la tête du dernier rang des spectateurs.

Au centre de l'arene était une fontaine jaillissante, du dessin le plus élégant, et que je décrirai plus bas: les deux nymphes qui nous accompagnaient détacherent nos liens, et nous y suivîmes la reine Psyché pour y faire les ablutions d'usage en entrant dans ce lieu.

CHAPITRE XXIII.

LA FONTAINE.

Comme nous approchions de cette fontaine merveilleuse, Polia et moi nous éprouvâmes une extase et un ravissement difficiles à exprimer: les sons de la musique nous frappaient davantage; le parfum des fleurs avait plus d'empire sur nos sens; les merveilles de l'art, les graces de la nature, dont toutes ces belles nymphes étaient pourvues, flattaient plus agréablement nos yeux; l'approche de quelque divinité nous rendait plus sensibles, et semblait pénétrer tout notre être. Je me sentis plus enflammé pour Polia, et je lisais dans ses yeux qu'elle daignerait enfin récompenser tant d'amour.

Les eaux de la fontaine étaient autant d'essences distillées qui répandaient dans l'air un parfum enchanteur ; sa composition était admirable, c'était un plan hexagone : à chaque angle figurait une colonne de pierres fines, mais d'especes variées; le saphir, l'émeraude, la turquoise, le rubis, la topase, le jaspe et le béril en composaient les fûts.

A ces fûts étaient adossées de jolies figures de même matiere et d'un travail parfait; savoir, trois de jeunes garçons, et trois de jeunes filles ; une septieme, placée en avant, isolée, et à une certaine distance des autres figures, était hermaphrodite. Chacune de ces colonnes soutenait le signe d'une des sept planetes ; et les douze signes du Zodiaque étaient incrustés dans la frise; savoir, deux dans chacun des pans de l'hexagone : une coupole de crystal

recouvrait ce charmant édifice ; la position des étoiles fixes y était gravée et incrustée d'or étincelant, du poli le plus parfait. Sur un attique de marbre noir on lisait en lettres d'argent cette devise grecque :

LA VOLUPTÉ EST UNE FLECHE AIGUE QUI NE PÉNETRE POINT LE COEUR SANS Y LAISSER DE TRACES.

Tel était à l'extérieur l'aspect de la fontaine ; mais l'intérieur nous était soigneusement caché par une draperie d'étoffe d'or qui en fermait exactement chaque pan. L'Amour s'en approcha, et présentant son sceptre à l'une des nymphes, lui fit signe de le remettre à Polia ; la nymphe obéit après nous avoir fait mettre à genoux : elle ordonna à Polia de soulever avec cette fleche le

voile de la fontaine, ce que la timide Polia n'osait entreprendre ; l'Amour se mit à rire, et ordonna que la fleche me fût remise : malgré mon extrême embarras j'obéis et touchai de la pointe du sceptre cette magique draperie ; à l'instant elle se déchira : peu s'en fallut alors que Polia et moi tremblants ne fussions éblouis ; c'était Vénus elle-même ! La déesse était au bain, et l'onde transparente laissait appercevoir les contours de ce corps divin et resplendissant de beauté : je n'osais y jeter que des regards furtifs, tant j'avais peur d'être puni de ma témérité.

Je n'essaierai pas de peindre ce que je vis ; il n'est pas au pouvoir d'un mortel de décrire les charmes de Vénus ; que chacun réunisse toutes les idées qu'il peut avoir sur la beauté, il n'approchera pas de tant de majesté, de

douceur, de graces, de volupté. Vénus jouait avec des colombes qui, de leur bec et de leurs ailes, faisaient jaillir l'eau parfumée sur ses bras, sur son sein, et séparaient les contours ondulés des boucles de ses cheveux; tantôt elles venaient chercher dans ses mains les roses dont elles étaient nourries, et se gardaient sur-tout d'approcher de son flambeau, qu'elle plongeait souvent dans l'onde pour l'échauffer, sans que cette flamme perdît de son activité. Debout et près de la déesse on voyait les trois Graces couronnées de fleurs; elles tressaient des guirlandes, s'enlaçaient dans leurs nœuds, et préparaient les voiles et les essences qui pouvaient être utiles à la deesse au sortir du bain. Polia et moi ne nous lassions pas de l'admirer; elle jeta un regard sur nous, et nous dit: Je vous vois, jeunes

amants, rassurez-vous, et comptez sur ma bienveillance; je veux épurer votre amour mutuel, et qu'il soit à jamais constant: je vais charger trois de mes nymphes de conduire Poliphile dans la route du bonheur; trois autres me répondront de Polia. En disant ces mots elle fit signe aux nymphes, qui s'approcherent, et nous apporterent deux anneaux d'or en nous recommandant de la part de la déesse de les conserver avec le plus grand soin, notre sort y étant attaché et figuré par une petite pierre taillée en forme d'étoile, qu'elles nommaient *antérote*, amour réciproque. Nous sûmes ensuite que mes trois nymphes se nommaient *Union*, *Constance*, *Attention*, et celles de Polia, *Fidélité*, *Prudence*, et *Pudeur*.

L'Amour voltigeait à côté de sa mere, il nous dit: Je dois aussi vous faire un

présent, recevez celui-ci. Et le traître décochant une fleche nous visa droit au cœur. Le même trait nous perça Polia et moi : nous jetâmes un cri perçant ; Vénus sourit, et s'approchant prit de l'eau dans une coquille, et la jeta sur notre blessure, ce qui nous fit éprouver un grand soulagement. Blessures d'Amour sont cruelles sans doute, nous dit-elle, mes amis ; mais elles ne sont pas mortelles, et c'est toujours au prix de quelques peines que les humains et souvent même les dieux doivent payer les plaisirs : ainsi l'ordonna le destin.

Elle parlait encore lorsqu'à la porte de l'amphithéâtre nous entendîmes un grand bruit ; des cris de victoire, le cliquetis des armes, retentissaient au dehors : tout-à-coup la porte s'ouvrit, et nous vîmes s'avancer un guerrier terrible et menaçant ; il ôta son casque en

s'approchant de la fontaine, et son regard s'adoucit; il était suivi d'un loup; l'œil ne pouvait fixer sa brillante armure: il détacha le riche cimeterre qui pendait à son baudrier; les Graces s'en saisirent en riant, le passerent sur leurs épaules, et, malgré tous leurs efforts, avaient grande peine à le porter; les colombes se nicherent dans son casque. Vénus accueillit le héros par un regard enchanteur; c'était Mars lui-même: aussitôt un nuage épais se forma et déroba ces dieux à notre vue.

CHAPITRE XXIV.

LE TOMBEAU D'ADONIS.

OUBLIANT la perfidie de l'Amour, mais non les présents de Vénus et sa beauté, nous regagnâmes la porte de l'amphithéâtre par laquelle nous étions entrés ; et nous y trouvâmes encore toutes les nymphes qui nous avaient accompagnés au triomphe de l'Amour. Polia et moi nous étions dans un ravissement qu'on ne peut exprimer, et nous recevions toutes les félicitations de l'assemblée sur l'accueil favorable que nous avions eu de la déesse et même de son fils ; car ses blessures sont encore des faveurs. Nous parcourûmes de nouvelles parties des jardins et des bosquets après

qu'on nous eut revêtus de robes blanches : les nymphes et Polia étaient couronnées de fleurs ; j'en manquais seul : toutes se mirent donc à cueillir de petits bouquets ; Polia les tressait avec art, et bientôt je reçus d'elle un présent si flatteur ; elle le noua de ses cheveux et le posa doucement sur ma tête, après l'avoir pressé sur son sein : je lus mon bonheur dans ses yeux ; elle m'assura du sien par un regard plus doux encore. Nous marchions à travers mille arbustes fleuris, sans trop les appercevoir, et nous arrivâmes près d'une source pure et claire qui s'échappait au travers des rochers de marbre blanc que recouvrait une tendre mousse à laquelle se mariait la camomille et la pervenche ; on voyait aussi quelques joncs élevés qui couvraient de leur ombre diverses touffes d'orangers et de citroniers non en bou-

les, arrondis et captifs, dans une caisse équarrie avec peine, et que le fer avait assujettie, mais libres, irréguliers, s'agitant, se courbant sous l'effort du zéphyr, et tels que la nature les fit naître et fleurir à Cythere, à Paphos, et dans la fertile Ausonie ; au-dessus de leur feuillage embaumé de hauts palmiers se balançaient dans l'air, et leurs branches flexibles arrondies en demi-cercle contrastaient avec de noirs cyprès, qui non loin de là s'élevaient en pyramide, et dont la cime semblait se perdre dans les nues ; souvent on les voyait s'incliner en cédant aux aquilons, s'arrêter dans leur balancement pour toucher leur feuillage, et l'on eût dit que par ce léger attouchement le ciel et la terre se transmettaient les ordres des dieux immortels et les décrets immuables du destin.

Mille oiseaux célébraient par leur chant ce contact amoureux, et faisaient retentir du nom d'Adonis les échos environnants : tout près de là un berceau d'or, des myrtes fleuris et des roses ombrageaient son tombeau. Nous nous en approchâmes respectueusement et en silence ; car le silence et la paix sont amis des tombeaux ; quiconque oserait les troubler et leur ravir ces biens deviendrait sacrilege.

Des marbres précieux, une riche mosaïque formaient le pavement et l'enceinte de ce lieu solitaire où reposait le chasseur jadis célebre par sa beauté, par son malheur, mais sur-tout par le tendre sentiment qu'il sut inspirer à la déesse de Cythere.

Divers traits de sa vie étaient exprimés en bas-relief sur ce monument ; la jalousie de Mars, l'origine des roses,

le bain de Vénus, se voyaient sur ses faces : une d'elles était réservée à retracer la mort de ce beau berger, au moment où, blessé par un sanglier féroce, il expirait et gisait étendu, attirant les regrets de tous les bergers des environs ; autour de lui étaient ses chiens fideles, également victimes de la fureur du monstre qu'il avait percé de ses traits.

Vénus accourait au milieu de ses nymphes, mais ni ses soins ni ses larmes ne pouvaient rendre à la vie le plus beau des mortels qui subissait ainsi la rigoureuse loi du destin. Un groupe d'une rare perfection placé sur le tombeau attirait tous les regards : il était taillé dans une sardoine onix orientale, et représentait Vénus allaitant son fils ; les tons rosés de la pierre ajoutaient à la vérité de la représentation, et l'on

croyait voir ce sein délicat repousser par son élasticité la pression du jeune enfant.

Sur le socle on lisait ces vers :

Pour pleurer Adonis et son funeste sort
Nourris-toi, cher enfant, des larmes de ta mere,
Et rends-lui, s'il se peut, dans sa douleur amere,
L'image du berger dont tu causas la mort.

Les nymphes nous dirent que tous les ans, le dernier jour du mois d'avril, elles se rendaient avec la déesse et son fils dans ce lieu consacré, pour y consoler les mânes d'Adonis par une fête funéraire et des cérémonies saintes ; on couvre le tombeau des fleurs qui naissent à l'entour, on dépouille le myrte et les rosiers ; mais dès le lendemain, premier de mai, ajouterent-elles, nous

revenons, et les roses ont déja repoussé; elles ont perdu leur couleur purpurine et sont toutes blanches : huit jours après toute la cour de Vénus et Vénus elle-même viennent recueillir les roses éparses sur le tombeau, et, après en avoir fait trois fois le tour, les jettent dans l'eau de la fontaine, dont le courant les emporte avec rapidité; ainsi coulent les jours heureux : après cette cérémonie la déesse se plonge dans l'eau, puis va répandre des larmes sur le monument de son cher Adonis: l'Amour porte dans une coquille le sang qu'elle répandit alors que, volant à son secours, elle fut piquée par un rosier, ce qui teignit les fleurs de cet arbuste : le bouquet dont Cupidon se servit pour essuyer alors les larmes de sa mere est également conservé dans toute sa fraî-

cheur, et ne se flétrit jamais : à peine le sang de Vénus est-il déposé sur le tombeau que toutes les roses du berceau se colorent du plus vif incarnat : nous célébrons toutes ce miracle par des hymnes saints, par des jeux et des danses : l'indulgente Vénus nous accorde en ce jour toutes les graces que nous sollicitons auprès d'elle.

Après avoir examiné ces lieux dans le plus grand détail nous nous assîmes sur l'herbe fleurie : les nymphes nous entourerent : après qu'elles nous eurent entretenus quelque temps de leurs joyeux propos, l'une d'elles, nommée *Polyoremene* ou *Curiosité*, pria Polia de lui apprendre l'histoire de sa naissance et de nos amours.

Polia rougit, me regarda, et laissant échapper un profond soupir qui vint

répondre à mon cœur, commença ainsi l'histoire abrégée dont le second livre se compose.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

HISTOIRE DE POLIA.

Le vif desir que j'ai de vous satisfaire, nymphes divines, me fait céder à vos instances et prendre la parole : comme faible et timide mortelle j'ai droit à votre indulgence, et votre esprit suppléera facilement à tout ce qui peut manquer de graces à mon discours.

Et toi, fontaine sainte, sur les rives de laquelle nous sommes réunis, toi qui réfléchis avec tant de vérité tous les objets qui t'environnent, je t'invoque;

seconde ma mémoire, et fais que mon récit soit aussi vrai, aussi pur que les images répétées par le crystal de ton onde : pardonne si la vue de ta liquide surface excite ma douleur et fait couler mes larmes; mais elle me rappelle les malheurs de ma race et la punition de ceux à qui je dois mon origine ; la colere ou plutôt la justice des dieux qu'ils avaient offensés les métamorphosa en ruisseaux et en fontaines, ainsi qu'il arriva à la malheureuse Dircé [1].

---

(1) Zéthus et Amphion attacherent cette malheureuse princesse à la queue d'un taureau sauvage pour satisfaire à la fureur de leur mere Antiope, que le roi Lycus, leur pere, avait répudiée pour épouser Dircé. Le même sort échut à la belle Aréthuse en fuyant la poursuite du fleuve Alphée, qui devint épris de ses

La vérité de l'histoire, vous le savez, belles nymphes, est toujours dans les plus anciens temps enveloppée des nuages de la fable; ne vous étonnez donc pas si j'ai besoin d'y recourir pour commencer le récit que vous exigez de moi [1].

On sait que la famille de *Lelius* était illustre chez les Romains alors qu'ils gouvernaient le monde; leurs vertus,

---

charmes en la voyant se baigner dans ses eaux, ainsi qu'à la sensible Biblis, à la belle Egérie, à la sensible Galathée, et à tant d'autres.

(1) Le lecteur n'oubliera point que le titre de Songe peut autoriser le mélange d'histoire antique et moderne, de mythologie, etc. dont le second livre est composé, ainsi que le premier; c'est la maniere de l'auteur et un peu celle du siecle, que le traducteur a dû conserver.

leurs hauts faits les avaient élevés aux premieres dignités. Chez ce peuple magnanime un certain *Lelius Sylirus* fut donc envoyé par le sénat en qualité de consul dans le pays que l'on nomme aujourd'hui *la Marche de Trévise*, et qui alors était distingué par le nom de la Grande Montagne. Un riche et puissant seigneur, nommé *Titus Butanichius*, gouvernait alors cette contrée : il n'avait de sa femme *Roa Pia* qu'une seule fille, mais elle était d'une beauté ravissante et douée de toutes les graces comme de toutes les vertus; on la nommait *Trivise Calardie :* elle épousa le consul *Lelius*, et eut pour dot cette dixieme partie de la contrée vénitienne, pays fertile, environné de montagnes boisées, et arrosé d'une infinité de sources; l'agréable et l'utile embellissaient ce séjour.

Le mariage fut célébré avec pompe et magnificence, on y pratiqua les cérémonies d'usage, on n'oublia pas d'y invoquer les déesses Hygie et Lucine pour se les rendre favorables; elles exaucerent les vœux de ce couple illustre; plusieurs enfants des deux sexes en furent les heureux fruits.

L'aîné fut nommé *Lelius Maurus* à cause de son teint basané, le second *Lelius Alcyoneus*, le troisieme *Lelius Tipula*, le quatrieme *Lelius Narbonius*, et le dernier *Lelius Musilitre*.

Les filles eurent la beauté en partage; on les prenait pour des divinités descendues sur la terre. L'aînée s'appelait *Morgane*, la deuxieme *Quintie*, la troisieme *Septimie*, la quatrieme *Alimbrica*, la cinquieme *Astorge*, la sixieme *Melmie:* les parents, trop fiers

de cette beauté, oublierent d'en rapporter la cause aux dieux; ils les outragerent même par un excès d'orgueil qui attira sur eux la colere de Vénus et les revers de la fortune inconstante.

Ils eurent la témérité de permettre, peut-être même de conseiller qu'on érigeât un temple à *Morgane*, et de souffrir qu'on l'y adorât sous le nom de la déesse de la Beauté : cette fille si vaine s'y rendait à certains jours de fêtes, et là recevait l'encens des crédules mortels; on accourait des environs au temple de la fée ou de *Vénus Morgane*. Les dieux irrités de cette audace sacrilege pulvériserent le temple et le palais qui en était voisin ; il en retint le nom de *Casa Carbona* en mémoire de cette punition. Quant à Morgane et à ses sœurs elles furent chan-

gées en fontaines, et leurs eaux s'écoulant avec rapidité vers leurs tristes parents les inonderent et les enveloppererent en les touchant dans leur métamorphose.

Musilitre, le dernier des garçons, fut transformé en un petit ruisseau qui passe auprès des murs d'*Altino*, et va se réunir à son pere; ce petit fleuve qui arrose aujourd'hui toute cette contrée a retenu le nom de Sile de celui de *Lelius Sylirus*. Quant aux deuxieme et troisieme fils, *Alcyon* fut changé en oiseau d'un superbe plumage, et conserva son nom : *tipula* est un petit ver à mille pieds, qui va toujours courant le long des ruisseaux et des fontaines pour y chercher son pere, son frere, et ses sœurs.

Il n'échappa de cette punition terrible que *Lelius Maurus*, l'aîné de sa

race, lequel étant un jour invité par ses cousins, les seigneurs d'Altino, à quelques cérémonies funebres qui se célébraient près de la porte dite porte des *Mânes*, parcequ'on avait coutume d'y ensevelir les morts, demeura peu après la cérémonie avec des jeunes gens de son âge ; en s'avançant dans le pays ils se trouverent près d'une tour qui servait de phare auprès de la mer et qu'on nommait *Turicelle* [1].

Des corsaires qui y étaient relâchés enleverent ces jeunes gens et les conduisirent de force avec eux dans une ville de l'Abruzze, dite aujourd'hui Teramo, et les vendirent à un gentilhomme nommé *Théodore*, qui les fit élever et instruire avec soin, recon-

(1) La ville de Turicello est actuellement bâtie en ce lieu.

naissant en eux des qualités au-dessus du vulgaire ; il adopta même *Lelius Maurus* pour son fils, et le destina à l'état militaire pour lequel ce jeune homme avait un goût décidé : il égalait ses ancêtres en bravoure, et bientôt il se fit connaître par des actions d'éclat dont le bruit parvint jusqu'au sénat de Rome qui voulut l'en récompenser dignement ; il fut donc nommé gouverneur de son pays natal, et, sous le nom de *Calo Mauro*, ou du *beau Maure*, fut chargé de le préserver de l'invasion des corsaires et des brigands qui infestaient les provinces romaines lors de la décadence de l'empire : cet habile capitaine en purgea le pays, s'y établit, et lui donna son nom de Calo Mauro, fit ériger une ville sur les bords du Sile en l'honneur de sa mere Trévise, et la peupla des habitants du Col

Taurisano : elle devint florissante ; il fit long-temps exécuter ses lois justes, et y mourut regretté généralement.

Ce petit état ayant perdu son chef habile et considéré, fut peu après déchiré par des divisions intestines, et resta enfin sous la domination d'un des fils de Calo Mauro, le noble seigneur Lyon Marin [1], qui la gouverne aujourd'hui. C'est de ce pere illustre que je suis née ; il me donna une éducation convenable à son rang ; j'eus le nom de Lucrece, cette Romaine vertueuse qui se donna la mort ; et je commençai à sortir de l'enfance en l'an 1462 : déja mon pere était mort, et j'étais maîtresse absolue de moi-même. Je me rappelle qu'un jour où le soleil du matin dorait de ses rayons la plus belle contrée,

(1) Ou de Saint-Marc.

j'étais à ma fenêtre, et je tressais mes longs cheveux, lorsque Poliphile passa par hasard sur le chemin qui bordait notre palais ; il me parut frappé de la fraîcheur de ma jeunesse, et me fit remarquer par son air d'étonnement lorsque j'ajustais mes tresses sur le sommet de ma tête, qu'en effet la nature m'avait douée de quelques attraits ; je n'y avais fait jusqu'alors aucune attention ; ce sont toujours les yeux d'un amant bien épris qui enseignent à l'innocente beauté le pouvoir de ses charmes.

Je compris donc que j'avais pu plaire à ce cavalier ; mais mon cœur alors insensible ne reçut point le même coup dont Poliphile se sentit frappé ; je revoyais passer avec indifférence celui qui ne me regardait plus qu'avec admiration, et dont je faisais déja le tourment, hélas ! sans le savoir.

CHAPITRE II.

LES VOEUX.

Vous saurez, belles nymphes, si la continuation de mon récit peut vous être agréable, qu'une maladie contagieuse vint désoler notre contrée : elle y fit de funestes ravages ; j'en fus attaquée l'une des premieres, alors que ce venin infectait l'air avec le plus de fureur. Tout fuit ou meurt autour de moi, et ma bonne, ma tendre nourrice seule eut le courage et l'amour de se dévouer pour tenter de m'arracher au trépas : pendant plusieurs jours je fus privée de la lumiere, et je perdis l'usage de mes sens ; et lorsque par intervalle la raison me revenait j'adressais mes vœux à la

chaste Diane, et lui demandais avec ferveur la fin de mes douleurs. Imprudente ! sait-on ce que c'est que des vœux formés dans la tendre jeunesse ? Je crus me la rendre plus favorable en prononçant celui de lui appartenir si je pouvais revenir à la vie. La cruelle déesse accepta mon offrande ; peu de jours après je fus mieux, et bientôt entièrement guérie. Il fallut accomplir mon vœu : je me présentai au temple de Diane avec plusieurs de mes compagnes qui lui avaient ainsi que moi souvent offert des sacrifices, bien résolue de renoncer pour jamais au monde, et de vivre paisible à l'ombre des autels, si la paix peut exister où n'est pas la liberté !

Plus d'un an s'était passé ; Poliphile ne m'avait point aperçue, et il ne savait ce que j'étais devenue ; à peine je me me rappelais moi-même de l'avoir vu :

cependant l'amour tyrannisait son cœur, mon image était toujours présente à sa pensée, et, soit hasard, soit effet de ses vives recherches, il se trouva dans le temple de Diane le jour même où j'allais prononcer mes vœux : il éprouva le coup le plus sensible en apprenant que j'allais me consacrer à la déesse ; mais le plaisir qu'il eut de m'avoir retrouvée combattait cependant sa douleur, et il ne pouvait s'empêcher de concevoir l'espérance de me ravir à ces autels glacés.

Il me regardait dans une espece de ravissement, et ne quittait point les yeux de dessus mes longs cheveux épars, cette parure simple et naïve qu'il se rappelait si bien de m'avoir vu déployer avec innocence le jour où par hasard il m'apperçut pour la premiere fois.

Je prononçai, sans hésiter, le vœu

fatal, et fus long-temps sans me montrer au temple et sans que Poliphile pût m'y voir, quelque tourment qu'il se donnât pour y parvenir : mais que ne peuvent la constance et l'amour ! Il ne se rebuta point de mille tentatives infructueuses ; et un jour que seule j'étais descendue au temple pour y prier, je le vis entrer pâle et défait, comme si la mort eût déja marqué sa victime.

Je frémis à son aspect ; mais ce n'était point la pitié qui me touchait, j'étais plus indignée de son audace.

Tremblant, il s'approcha de moi, et d'une voix faible et mal assurée, au nom des dieux, madame, secourez un malheureux, me dit-il : ma vie et ma mort sont entre vos mains ; mais donnez-moi l'une ou l'autre ; et s'il faut que je meure, si vous l'ordonnez ainsi, je mourrai content après en avoir reçu

l'ordre de vous: mais si vous consentez que je vive, c'est m'ordonner de consacrer à vos divins appas mon existence entiere, et je me dévoue à jamais aux autels de l'Amour, dussiez-vous rester pour toujours attachée à ceux de l'insensible déesse des forêts; mais vos yeux n'annoncent point la cruauté; pourrait-elle habiter dans votre ame? Disposez donc de moi, divine Polia; ordonnez de mon sort.

J'entendis ce discours sans en être touchée, offensée au contraire qu'un homme eût osé me parler et troubler l'asile religieux que j'avais choisi; je me levai et le laissai sans réponse.

Le lendemain mêmes prieres et même indifférence. Polia, me dit-il, j'ai promis de mourir pour vous; cette promesse ne sera point vaine, et vous perdez en moi le plus fidele amant. En disant ces

paroles il tomba sans connaissance à mes pieds ; je n'entendais plus que de faibles soupirs : mais mon cœur insensible et glacé n'éprouva d'autre sentiment que la peur de me trouver seule en ces lieux. Je m'enfuis donc sans être attendrie, mais du moins très épouvantée.

CHAPITRE III.

LE CONSEIL.

Mille pensées diverses agitaient mes esprits ; tantôt je persistais dans mon indifférence, et tantôt je craignais que poussée à l'excès elle ne devînt criminelle : malgré la protection de Diane que je devais avoir acquise par mon dévouement à son culte, je commençai à soupçonner que je pouvais avoir offensé quelque autre divinité. J'étais dans cette cruelle incertitude lorsque traversant le vaste enclos du temple je me sentis entraînée par un violent tourbillon qui me fit perdre haleine, et me transporta au fond d'une épaisse forêt hors du territoire sacré de Diane : l'obscurité la

plus grande y régnait ; mais bientôt elle fut dissipée devant moi par un char de feu que je vis s'avancer lentement à quelque distance.

Quel fut mon étonnement de voir qu'il était traîné par deux jeunes filles qu'un enfant ailé y tenait attachées, et qu'il contraignait de marcher à travers les épines et les sentiers fangeux en les frappant et les brûlant avec la torche dont il était armé ! Les malheureuses me semblaient au désespoir, et l'Amour menaçant, leur montrant les rochers qu'il les contraignait de gravir, leur criait : Voilà l'image de vos cœurs ; maintenant, belles insensibles, il faut les creuser par vos larmes.

En effet elles gémissaient, et des larmes ameres en arrosaient les aspérités ; leurs pieds ensanglantés y marquaient la trace de leurs pas, et leurs voix épui-

sées se refusaient à répéter encore les cris de la douleur. Elles arrivèrent enfin près d'un antre sauvage ; c'est là que je m'étais retirée : tout-à-coup je vis s'élancer du creux de ces rochers plusieurs monstres furieux, terribles hôtes des forêts, lions, hyenes, et pantheres, des aigles affamés, de cruels vautours, qui dans un moment se partagerent ces malheureuses victimes. Périsse ainsi tout être indifférent ! prononça le terrible enfant, qui disparut aussitôt, laissant son char de feu se dissiper par une effrayante détonation, dont le choc imprévu me rejeta sous le portique hospitalier d'où le tourbillon m'avait enlevée.

Je regagnai ma cellule en tremblant; mais des songes affreux m'y retraçaient sans cesse tous ces spectres dévorants qui venaient de faire leur pâture des filles rebelles de la forêt, et je poussais

sur leur malheur de longs gémissements. Ma sensible nourrice sommeillait près de moi ; elle entendit mes soupirs et mes cris, et son cœur alarmé vint rassurer le mien. — Qu'avez-vous, mon enfant ? contez-moi vos chagrins ; quel songe affreux a troublé vos sens émus ? soyez plus calme, vous avez une amie : j'appaisai tant de fois les cris de votre enfance ; je suis toujours la même, et peut-être trouverez-vous en mon sein la consolante paix qui semble vous fuir.

Une nourrice est encore une mere [1] ;

(1) On se rappellera combien les nourrices étaient considérées dans l'antiquité, quel empire elles conservaient sur leurs éleves alors même qu'ils étaient parvenus à un âge avancé et aux premieres dignités ; elles habitaient les palais, et mangeaient à la table des rois. Homere en fournit

elle prend sur nous l'ascendant le plus fort : combien nous lui devons d'amour et de reconnaissance ! comme sa patience et ses soins, sa tendresse est inépuisable. Je me jetai dans ses bras, j'y pleurai, et sans aucun déguisement je lui racontai tout, excepté cependant la mort de Poliphile ; je n'osai m'avouer criminelle à ce point. Je retrouvai la douce consolation dont mon cœur avait tant besoin. Mon enfant, me dit-elle, Vénus et l'Amour sont offensés ; la nature a ses droits ; la sagesse n'est point l'insensibilité, et l'austere Diane, en vous dictant ses lois, vous ordonna d'être pure et chaste comme elle, mais non d'être inhumaine : la vertu qui com-

---

plus d'un exemple. Ce sont ces mœurs simples et douces que l'auteur du SONGE a voulu retracer.

patit aux maux de ses semblables est, selon les lumieres de ma faible raison, ou plutôt selon la voix de mon cœur, la seule vertu que les mortels doivent pratiquer, la seule que puisse exiger la justice des dieux. Voyez ce qu'une douce parole apporte de soulagement à votre ame blessée ; et cette douce parole on vous la demandait en mourant à vos pieds, on vous la demandait pour faveur unique ; vous l'avez refusée, cruelle enfant !

Repentez-vous, ma fille, peut-être il sera temps encore de fléchir le courroux de Vénus que vous avez bravée.

CHAPITRE IV.

LA PERSUASION.

Nymphes divines, l'éloignement que je montrais pour le culte de Vénus ne doit point vous surprendre, puisque je m'étais vouée moi-même à celui de la chaste Diane. Il fallait rompre mes vœux, et ma bonne nourrice eut besoin de toute son éloquence, et sur-tout d'exciter toute ma tendresse et ma reconnaissance envers elle pour m'y déterminer : elle me rappela que tout dans la nature était soumis à l'Amour ; que les dieux, même les plus puissants, ne pouvaient s'en défendre ; qu'ainsi vouloir lui résister était aller contre leur volonté ; que tôt ou tard l'Amour outragé punissait les coupables.

Songez, me disait-elle encore, chef-d'œuvre de beauté, que sans doute ce dieu a dû compter sur vous pour étendre son empire, et que vous trahissez ses desseins en vous refusant à ses ordres. La persuasion se glissait doucement dans mon cœur : quelle belle peut résister à des discours flatteurs ? Elle eut aussi recours au pouvoir de l'exemple, et me raconta l'histoire de cette belle dédaigneuse [1], fille prude et fière, qui, après avoir dédaigné l'hommage des plus beaux jouvenceaux, finit par épouser un malotru. Elle n'oublia pas non plus la métamorphose de la belle Méduse, sa coupable indifférence punie par la rage et par le changement de ses cheveux en reptiles venimeux, dont le sifflement

(1) Que le bon La Fontaine a depuis rajeunie dans ses Fables.

effrayait tous ceux qu'elle voulait attirer.

La jeunesse, me répétait-elle encore, est la saison des amours, comme le printemps est la saison des fleurs; il faut la traverser pour obtenir les doux fruits de l'automne : ainsi le veut la puissante nature, et si je n'avais suivi ces lois, ma fille, ô ma chere fille! vous n'auriez point de mere, point d'amie, et je n'aurais pas le bonheur de vous presser aujourd'hui dans mes bras.

Craignez enfin, craignez ces présages funestes que vous venez d'éprouver dans vos songes, ce sont des avis souvent envoyés par les dieux; ne les dédaignez pas, fille imprudente; et si vous ne m'en croyez point, allons, pour éclaircir vos doutes, allons consulter l'oracle, et rendons-nous au temple de Vénus. La sainte prêtresse ne s'y refusera point

à nous révéler le plus sûr moyen de fléchir le courroux de la déesse aimable qui voit à ses pieds chaque jour les mortels et les dieux.

CHAPITRE V.

LA RÉSURRECTION.

Après que ces conseils eurent versé sur mon cœur un baume consolateur, je le sentis s'attendrir, et je prévis que l'amour allait y succéder à cette coupable indifférence dont l'excès causerait le deuil de la nature entiere : si, d'un côté, je me rappelais les aventures funestes de Didon abandonnée par Énée, de Phillys expirant pour Démophon, de Pyrame et Thisbé, la mort de Byblis changée en fontaine, les regrets de la nymphe Écho, les malheurs causés par Hélene, enfin les terribles vœux qui me consacraient à Diane; de l'autre je commençais à sentir mon cœur s'échauffer,

et le flambeau d'amour dissiper par sa puissante flamme les froids calculs de la raison ; je vis les traits du mourant Poliphile me demandant un mot, un soupir de pitié que j'avais eu l'inhumanité de lui refuser, et je pensais que peut-être il gisait encore sur le marbre glacé du temple. J'y courus donc, et je le trouvai au même lieu étendu sans mouvement, et d'une pâleur mortelle : émue jusqu'au fond de l'ame de ce cruel spectacle, je devins pâle, tremblante, et me mis à verser un torrent de larmes ; puis je tombai moi-même évanouie sur son sein. Bientôt après je revins à moi par la sensation du froid que j'éprouvai, tandis que la chaleur de mon sang parvint jusqu'à celui de Poliphile, et lui donna sans doute une légere impulsion de mouvement.

Je poussai de longs et pénibles san-

glots ; et comme j'appuyais ma main sur sa poitrine pour m'aider à me relever, je crus sentir un doux frémissement : la curiosité, l'espoir, le desir de le rappeler à la vie me firent y porter de nouveau la main ; ô surprise ! ô bonheur ! le mouvement s'accéléra, sa poitrine se souleva, j'entendis un faible soupir, et le mourant ouvrit les yeux. Je soulevai doucement sa tête, et la pressant contre mon sein je l'arrosai de larmes de joie, et lui dis affectueusement en le pressant dans mes bras : Vivez, bon et sensible jeune homme, et si le tendre intérêt de Polia peut adoucir vos tourments, si son amitié même est nécessaire à votre bonheur, je répare en ce moment tous mes torts envers vous, et je suis pour la vie l'amie de Poliphile. En prononçant ces derniers mots je baisai son front tendrement, et ce baiser le rendit à la

vie ; il reprit ses forces, ses yeux s'animerent, ses joues se nuancerent du coloris des roses, et je lui entendis prononcer dans un transport de joie inexprimable et répéter cent fois le nom de Polia.

Cette joie, hélas ! fut de courte durée : un grand cri se fit entendre, les voûtes en retentirent, l'écho long-temps le répéta, cent voix aussitôt le redirent, et j'entendis ces mots foudroyants : *Juste ciel ! le temple est profané.* La grande prêtresse s'avança avec toutes les novices mes compagnes ; elles nous accablerent tous deux de reproches amers, et sans vouloir rien entendre nous traînerent hors du sanctuaire, tandis que d'autres purifiaient avec l'eau lustrale la trace de nos pas. Mes amies, mes fideles compagnes étaient celles qui me traitaient avec le plus de rigueur; mais

je démêlai dans leurs yeux, à travers le mépris insultant, la fureur de la jalousie.

Poliphile soutenait mes pas chancelants, et il essayait de calmer par l'expression de ses regrets mon désespoir affreux. C'est ainsi que nous arrivâmes aux limites du territoire sacré de Diane, où nous pousserent ces prêtresses furieuses qui maudissaient Vénus et les amours.

Après que nous eûmes marché quelque temps, Poliphile se jeta à mes pieds, me jura un amour éternel; et moi, abjurant mes vœux insensés, je promis, je jurai de payer ses feux du plus tendre retour: il me conduisit jusqu'aux portes de la ville, où nous nous séparâmes, et je regagnai lentement le palais de mon pere, le cœur plein de regrets, d'amertume, et d'amour; l'image de Poliphile

m'y accompagnait, et courant à mon appartement je me hâtai de broder les traits chéris de mon amant, sa lettre, la mienne, et tous les nœuds enchanteurs qui déja nous unissaient. Ah! sans doute l'Amour conduisait ma main, car jamais ouvrage aussi parfait n'avait paru sur mon métier, et je vis même, à mon grand étonnement, que l'aiguille qui me servait se couvrait par en haut d'un duvet azuré, et prenait la forme d'une fleche. A l'instant aussi disparut une petite statue de Diane en ivoire, d'un ouvrage parfait, qui était dans un char attelé de deux cerfs agiles, chef-d'œuvre de Miron, et que mon pere avait retiré de son trésor pour m'en faire un présent. Comme j'étendais les bras en voulant l'arrêter, je le vis aussitôt remplacé par un autre char brillant traîné par deux colombes que conduisait une charmante

divinité couronnée de roses : l'Amour la précédait ; il portait un flambeau ; mais, ô nouveau prodige ! ce flambeau s'alluma ; il en sortit un nuage épais qui remplit ma chambre peu-à-peu ; il se dissipa, la laissa parfumée d'odeur de myrte et d'encens d'Arabie, et bientôt j'apperçus le plancher luisant tout jonché de myrtes et de branches de rosiers. Je ne doutai plus alors par ces prodiges que l'Amour et sa mere ne m'eussent protégée et garantie du courroux de Diane, et que la protection de ces nouveaux pénates ne me fût assurée ; je sentis bien encore au feu qui consumait mon cœur qu'ils n'étaient que trop les maîtres de la maison.

Je fis aussitôt le vœu d'offrir à ces hôtes nouveaux un pompeux sacrifice, et me dépouillant des habits que je portais j'en mis d'autres à la hâte, et me

rendis au temple de Vénus accompagnée de ma fidele nourrice. Nous demandâmes la prêtresse, qui déja était instruite de toutes mes aventures, et sans doute elle avait eu part aux prodiges qui venaient de me frapper d'étonnement; elle me serra dans ses bras: Les dieux veillent sur vous, belle Polia, s'écria-t-elle; venez, je reçois des serments qu'ils exigent, et je vous dégage en leur nom de tous ceux que vous aviez si inconsidérément prononcés: je vais à l'instant recevoir aussi ceux du tendre Poliphile.

CHAPITRE VI.

LE REPENTIR.

Poliphile, obéissant aux ordres de la prêtresse qui l'avait mandé, arriva bientôt; et sa vue me remplit de trouble et de plaisir : mes yeux se fixerent sur les siens, et ce trouble augmenta. Lors saluant avec respect la prêtresse, il lui tint ce discours :

« Interprete des dieux, daignez recevoir les vœux du plus sensible amant; je viens chercher dans ce temple auguste un soulagement aux maux que j'ai soufferts : vous qui commandez en ces lieux saints, faites que j'obtienne de la déesse ce que mon cœur sollicite avec ardeur, et ce qu'il mérite par sa fidélité;

faites que celui de cette belle inhumaine reçoive des mains de l'Amour le même trait qui m'a soumis à son empire; qu'elle aime enfin, tous mes tourments vont cesser; qu'elle connaisse par moi le charme et tout le prix d'une tendre union: dissipez cet éloignement que jusqu'ici sa vertu farouche a montré pour cet engagement si doux que réclame la nature; elle ne fit son chef-d'œuvre de Polia que pour mieux inspirer le sentiment le plus parfait qu'ait pu créer l'Amour. L'Amour lui-même n'alluma dans mon cœur une flamme si pure que pour en faire l'hommage à la plus belle; mais, hélas! que serait la beauté sans ce puissant attrait qu'elle reçoit du fils de la déesse? Galathée fut aussi belle en sortant des mains du divin Pygmalion; mais Galathée sans l'Amour n'était qu'une statue, qu'un marbre inanimé:

Pygmalion invoque Vénus, et le flambeau de l'Amour approché de ce marbre insensible en fit une déesse. C'est la même faveur que je demande aujourd'hui à vos pieds : tant d'appas, il est vrai, ne sont point mon ouvrage ; mais le premier j'aperçus en bouton cette rose naissante, et si sa vie n'est que le court espace de quelques instants, devront-ils s'écouler sans qu'elle ait connu l'amour »? Je l'avouerai, la douceur de Poliphile, son maintien modeste, sa touchante éloquence, et tant de sensibilité qui la caractérisait sur-tout, me faisait desirer que ses vœux fussent exaucés : le souvenir de l'état cruel où je l'avais vu dans le temple de Diane revenait sans cesse à ma pensée ; mon cœur en gémissait ; le repentir sincere y pénétrait, et déja Vénus avait opéré ce miracle avant de l'avoir fait con-

naître par la bouche de sa souveraine prêtresse. Sans doute la déesse m'inspira le desir et le courage de l'annoncer moi-même à Poliphile ; car tout-à-coup surmontant ma timidité je l'interrompis par ces mots.

CHAPITRE VII.

LE BAISER.

En vain, mon cher Poliphile, je voudrais résister maintenant au charme qui m'attire ; votre amour, votre constance ont triomphé : je vous dois un dédommagement des maux que vous avez soufferts pour moi, et l'Amour me charge de vous l'offrir. Autant l'inflexible Diane s'opposait à vos vœux, autant Vénus leur est favorable ; son fils l'ordonne, je cede à son pouvoir : eh ! qui pourrait lui résister ? mais loin d'en avoir la volonté, je me joindrais plutôt à vous pour lui demander de changer mon cœur si j'avais encore quelque reproche à me faire. Soyez donc toujours l'ami, le

tendre amant de Polia. Ce mot que vous lui demandiez avec tant d'empressement, elle veut le prononcer devant l'auguste prêtresse de Vénus ; je la prends à témoin, oui, j'en atteste et Vénus et son fils, oui, mon cher Poliphile, croyez-en mes serments..... Je vous aime.

Poliphile, au comble du bonheur, se précipite à mes pieds ; il embrasse mes genoux ; il soupire ; sa voix prisonniere ne peut trouver un mot, un seul mot pour m'exprimer sa joie et son ravissement : il s'empare de ma main ; je sens couler de douces larmes ; je m'empresse de le relever : il reçut avec ma foi le baiser..... le baiser si doux que demandait l'Amour.

Je vois, mes bons amis, nous dit la prêtresse en riant, je vois que vous n'avez pas besoin de ma médiation pour

vous obtenir l'aveu de la déesse ; vous avez l'un et l'autre entendu sa voix ; ne désertez point ses autels ; soyez heureux long-temps par un amour mutuel ; d'aujourd'hui vous commencez à vivre, car, vous en serez bientôt convaincus, l'indifférence est la mort ; qui s'obstine à ne point aimer outrage à la fois la nature et les dieux. Mais, mon cher Poliphile, je dois avoir votre confiance entiere, et je veux aussi savoir de vous l'histoire de vos amours.

Dites-nous donc comment vous conçûtes pour Polia une si vive flamme ; ne nous déguisez rien ; ce n'est point désobliger un amant que de l'inviter à parler de ce qu'il aime. Poliphile, rassuré et revenu du trouble qu'il venait d'éprouver, semblait alors par un regard me demander mon consentement, et commença ainsi.

CHAPITRE VIII.

LA CONSTANCE

« Rarement on parvient au bonheur sans éprouver de grandes contrariétés, ce n'est que par la persévérance que l'homme obtient ce qu'il desire; mais aussi ces difficultés ajoutent un prix à la possession d'un objet adoré, et souvent il arrive que l'on n'aime pas longtemps ce qu'on a obtenu sans peine.

« Puisque vous desirez savoir, madame, comment et par quels moyens l'amour est entré dans mon cœur, et comment il s'y est accru au point de me causer la mort;

« Sachez qu'un jour de fête, et peu après que j'eus apperçu à la fenêtre cet

objet adorable qu'inutilement j'avais tenté de revoir ; un jour donc que l'on célébrait quelque pompeux sacrifice au temple de Diane, c'était le matin, au moment où les prêtresses avaient devancé la foule pour prier avec plus de tranquillité, j'aperçus au milieu d'elles cette beauté, que toujours je cherchais et dont les traits s'étaient profondément empreints dans mon cœur : soudain il est embrasé de nouveaux feux, et mes yeux ne peuvent plus se détacher de celle qui les attire et qu'ils voient briller comme une déesse au milieu de ses nymphes.

« Ses grands yeux noirs, ses sourcils arqués et déliés, son teint de narcisses et de roses, le corail de ses levres, son port majestueux et noble, tout enivrait mon cœur, et me faisait regarder comme le souverain bien de pouvoir lui faire accepter l'hommage de mes vœux.

« Chantait-elle ; nouveau tourment, nouvelle jouissance; et si par hasard ses yeux se tournaient sur moi, soudain un frisson, un trouble inexprimable s'emparait de mes sens, et mon ame était prête à s'échapper pour s'unir à la sienne : en vain je voulais en baissant les miens faire cesser cette peine cruelle, toujours ils revenaient vers *Polia;* je croyais soulager ainsi mes souffrances, je ne faisais qu'augmenter cette ardeur dévorante. Je devins donc l'esclave pour ma vie de ce maître cruel et doux que l'on sert, en tremblant à chaque instant de lui déplaire.

« Mais comment découvrir à *Polia* cette flamme qui me consumait? comment sur-tout lui faire croire à sa durée, à sa sincérité parmi tant de vœux inconstants, tant de fausses promesses si communes aux amants vulgaires? Cet

embarras cruel augmentait mon tourment ; tantôt espérant, et tantôt croyant impossible de réussir, je passais mes jours dans l'inquiétude et dans l'ennui, ne pouvant plus quitter le temple et ses environs, et maudissant la nuit qui me forçait de quitter cette atmosphere heureuse où respirait l'objet de mon adoration, cet air qu'elle avait parfumé de l'encens offert par ses mains, qu'elle avait pénétré des rayons de ses yeux, par où je lui touchais en quelque sorte, enfin par ce contact des atomes légers que je poussais vers elle, espérant que bientôt ils seraient revenus jusqu'à moi après l'avoir approchée.

« Là j'étais menacé de la voir disparaître : je ne savais plus prononcer qu'un mot, et c'était ce cruel adieu, adieu, adieu, ma bien aimée, que je répétais sans cesse en attendant le jour heureux

où quelque fête nouvelle, quelque nouveau hasard pouvait encore l'offrir à mes yeux : revenait-il, il durait trop peu, je le voyais s'évanouir comme un songe; toujours dans l'attente et jamais satisfait, je brûlais tout le jour, et la nuit le même feu me consumait.

« L'espérance seule, la douce espérance, propice aux malheureux, se glissait quelquefois dans mon cœur et venait le ranimer d'une force nouvelle; mais elle rallumait aussi la violence de ces feux que rarement un seul instant de calme adoucissait. Ivre de tant d'amour, maudissant la fortune et la remerciant au même instant, je résolus de mourir si je ne pouvais réussir à inspirer un sentiment pareil à celui dont j'étais pénétré. J'adoptai pour ma devise *amour et constance*, et je résolus enfin d'écrire la lettre suivante : »

CHAPITRE IX.

LA LETTRE.

« Amour et constance, c'est la devise que vient d'adopter le plus passionné des amants. C'est à vous seule, madame, que je puis révéler le secret de ma flamme. Le trouble de mon cœur va se peindre sans doute dans cet écrit, mais vous n'en jugerez que mieux de l'ardeur qui me consume. L'espérance me sera-t-elle permise, et prendrez-vous pitié d'un malheureux dont vous seule pouvez adoucir les tourments ? Dédaignerez-vous l'amitié, l'amour le plus tendre ; et si les titres d'ami, d'amant sont des faveurs trop grandes pour que j'ose encore y prétendre, me refuserez-

vous au moins le nom de votre serviteur fidele ? Je sais trop combien vous pouvez blâmer ma témérité ; mais j'ai l'amour pour excuse, et l'amour, vous le savez, fit monter plus d'une fois les mortels au rang des dieux ; avec autant d'attraits, non, vous ne serez point insensible. Ne rejetez donc pas mes vœux : céleste beauté, daignez mettre à l'épreuve mon ardeur constante ; ordonnez, et vous verrez que rien ne me paraîtra difficile si en accomplissant vos volontés j'ai l'espoir d'obtenir de vous un regard favorable.

« Insensé ! je pensais que ma lettre pourrait toucher son cœur et lui inspirer au moins le desir de me connaître ; mais le marbre alors était moins insensible que le cœur de Polia : elle était consacrée aux autels de Diane, et l'on sait assez que ce n'est point la flamme de

l'amour qu'on voit briller sur ces autels.

« Je ne me rebutai point cependant pour une premiere tentative infructueuse, et je fis parvenir une seconde lettre ; mais hélas elle eut le même sort. A défaut d'amour je demandais au moins de la pitié ; je priais, je pressais, et ne pus rien obtenir, rien, pas même qu'un seul de ses regards se tournât vers moi ; j'aurais ému plus facilement la statue de la déesse que l'insensible beauté à laquelle je m'adressais. Cette rigueur extrême ajoutait chaque jour à mes tourments, et bien loin de l'éteindre augmentait encore mon amour. »

CHAPITRE X.

LE DÉSESPOIR.

« Malheureux!... Mais à quoi bon vous rappeler mes souffrances, prêtresse de Vénus? le détail de mes maux peut-il encore exciter votre intérêt? je dois plutôt me hâter d'achever mon récit. La persévérance était mon seul refuge : je me disais, si l'eau qui tombe goutte à goutte finit par percer le rocher le plus dur, je dois espérer de vaincre un jour la résistance de Polia, et tant de larmes finiront aussi par amollir ce cœur de crystal.

« J'adressai une troisieme lettre où je peignais de nouveau mes tourments; et me livrant à tout mon désespoir, je me-

naçais de me donner la mort si je n'obtenais au moins un signe, un faible signe de pitié; je menaçais de la colere des dieux, du remords affreux qui viendrait déchirer le cœur de l'insensible quand je ne serais plus; et voyant que je ne pouvais rien sur ce cœur indomtable, déterminé à mourir, je résolus de mourir à ses pieds.

« Il n'était pas facile de pénétrer dans l'enceinte sacrée; j'eus dans mon malheur l'adoucissement de pouvoir y parvenir; et c'est la premiere faveur que j'obtins de l'amour. Vainement après avoir trouvé Polia seule, comme vous l'avez su, j'essayai tout ce qui pouvait la fléchir, prieres, larmes, menaces, tout fut inutile, et j'aurais plutôt adouci les tigres d'Hyrcanie.

« Mon ame abandonna donc un corps sans chaleur et sans mouvement; mais

ce spectacle déchirant pour toute autre que Polia ne put encore l'émouvoir, et cette ame outragée vola porter ses plaintes aux pieds du trône de Vénus.

CHAPITRE XI.

L'ACCUSATION.

« APRÈS que mon ame, dégagée des liens de cette prison grossiere qui la tenait captive et malheureuse, eut traversé cet espace immense qui sépare les faibles humains de la demeure des dieux immortels, elle arriva portant encore l'empreinte de ses fers devant le trône majestueux de la déesse : cette ame, ainsi affranchie des liens de la matiere, osa porter courageusement ses plaintes contre le fils de Vénus, et l'accuser hautement d'avoir percé de mille traits le cœur d'un amant fidele, et d'avoir souffert que celui de Polia fût inflexible.

« Vénus entendit mes cris doulou-

reux : elle fit appeler son fils, et lui ordonna d'un ton sévere de se justifier.

« Le petit dieu parut d'abord avec un air confus ; puis, lorsqu'il eut entendu l'accusation, Bon ! dit-il en riant, un amant de mort pour les refus d'une cruelle, vraiment le fait n'est pas commun, et même il devient plus rare tous les jours ! nos amants ne se tuent plus, nos belles ne les laissent pas ainsi mourir ; mais pour celui-ci, je le vois, l'affaire est sérieuse, et je vais y songer.

« Puis, se tournant vers mon ame étonnée, il lui dit : Convenez aussi, ma chere, que vous avez été bien audacieuse de vous enflammer et d'oser adresser vos vœux à celle que je réservais pour quelque immortel ou pour l'un de nos demi-dieux : contemplez ce portrait, ma mere. Vénus, surprise en le voyant, crut d'abord que l'Amour lui présentait un mi-

roir. Doit-on, continua ce dieu, accorder ce trésor au premier qui le demande; et n'était-il pas juste d'éprouver jusqu'à quel point cette ame était sensible et pure pour obtenir un pareil don des immortels?

« Il fallait épurer aussi cette forme grossiere, cette enveloppe humaine dont elle était revêtue; tout cela, vous en conviendrez, ne pouvait se faire qu'en séparant quelque moment la liqueur spiritueuse de ce vase d'argille dont nous allons un peu améliorer la forme. J'ajoute donc, par ordre de Vénus, le don de la beauté aux vertus dont ton ame fut douée; digne alors de Polia, tu n'éprouveras plus ces refus inhumains, insultants dont tu te plains: retourne à ta prison, désormais embellie; en dépit de Diane je vaincrai l'insensible Polia, ou plutôt j'ajouterai à toutes ses perfections

le don cent fois plus précieux d'un cœur sensible et tendre. Il dit, et prenant dans son carquois un trait acéré, il tendit son arc : sa fleche d'or aussitôt lancée traversa le portrait. Je fis un cri perçant, le même trait avait blessé mon cœur ; je le sentis et je ne pus m'en plaindre : Amour, lui dis-je, Amour cruel et bienfaisant, épargne à Polia les tourments dont tu m'as accablé ; ne lui réserve, je t'en conjure, que ces moments délicieux que j'éprouvai par la douce espérance.

« Soit ainsi, dit l'Amour. Vénus satisfaite, accueillit son fils par un sourire. Je veillerai sur vous, amants fideles, dit-elle en s'adressant à moi ; à Cythere, à Paphos je vous permets l'entrée de mes bosquets ; jouissez comme moi de leur éternel printemps, vous en êtes dignes aujourd'hui, et je bénis votre union.

C'est au moment où Vénus prononçait ces mots que votre cœur s'attendrit, divine Polia, et que je me trouvai dans vos bras. »

CHAPITRE XII.

LE PARDON.

Vous pourrez bien trouver étrange, nymphes divines, auguste prêtresse, et peut-être même refuserez-vous de croire une faveur si distinguée des dieux : sans doute il me serait difficile de vous peindre le ravissement où je me trouvai lorsque je ressuscitai dans les bras de Polia ; mon ame, descendue de l'olympe et revêtant sa dépouille mortelle, se croyait encore secourue par Vénus, et Polia cependant ne perdait rien à la comparaison.

Vous avez entendu de sa bouche ou vous avez été témoin vous-même de ce qui nous est arrivé depuis ; la pureté de

nos cœurs vous est connue : veuillez donc nous enchaîner ici par des nœuds éternels, et permettez-nous de revenir au printemps de chaque année adorer la déesse ; nous faisons vœu d'apporter sur ses autels deux colombes plus blanches que la neige. J'y consens, reprit vivement Polia ; mais, mon ami, nous n'aurons pas la cruauté de teindre ces autels de leur sang ; jurons plutôt de consacrer ces oiseaux à Vénus protectrice en les unissant par une chaîne d'or; nous graverons sur les anneaux qui ceindront le corail de leurs pieds délicats le nom de Poliphile et celui de Polia, et nous irons les déposer dans les bosquets charmants qui couvrent le tombeau d'Adonis : ils y vivront heureux, et comme nous unis et fideles.

Nous inscrivîmes ce vœu sur les re-

gistres du temple : ils étaient composés de longues feuilles de palmier renfermées dans une boëte de cedre odoriférant que serraient deux agrafes d'or; puis coupant chacun une boucle de nos cheveux, nous les enfermâmes dans un petit carquois de même métal, et les suspendîmes au piédestal qui supportait la statue de Vénus.

Nous consacrâmes aussi une lampe de bronze de Corinthe, et Polia prit encore un peu de ses cheveux qu'elle tressa avec les miens pour en former la mêche ; elle fut plongée dans une huile d'œillet plus limpide que le crystal; et la prêtresse nous ayant fait prendre sa baguette d'une main, et ayant ensuite placé l'autre extrémité près de la mêche, nous ordonna de sceller nos serments et nos vœux par un baiser :

nous obéîmes; à peine nos levres et nos ames se confondoient par ce baiser de flamme, qu'il fit jaillir de l'extrémité de cette baguette une étincelle dont la lampe aussitôt s'alluma.

CHAPITRE XIII.

LE RÉVEIL.

Il est temps d'achever l'histoire du songe et celle de nos amours. Les nymphes l'avaient écoutée avec quelque attention ; peut-être le lecteur impatient n'aura pas eu tant de vertu. Les nymphes se leverent ; elles remercierent Polia, qui avait en racontant ses aventures tressé pour moi une couronne de fleurs de mirte ; elle m'en fit don, et nous nous rendîmes de nouveau dans les bosquets au son d'une musique délicieuse : nous y dansâmes aux doux rayons de l'astre de la nuit ; puis les nymphes nous ayant embrassés, nous laisserent seuls à l'ombre des lilas fleuris. La musique s'é-

loigna, et le silence favorable aux desirs des amants comme aux peines du sage nous environna ; il ne fut interrompu que par nos soupirs.

J'observais à Polia qu'il y avait bien loin de notre situation à celle où nous étions l'un et l'autre sur le marbre glacé du temple de Diane ; aussi, me dit-elle en rougissant, sommes-nous sur les gazons de Cythere. Ses yeux se remplirent de larmes, et je les voyais retomber en perles sur ses joues comme la rosée du matin se répand sur les fleurs. J'allais mourir de mon ivresse : mais, lecteur, aurais-tu donc oublié que le bonheur de la vie n'est qu'un songe ? on court après, l'ombre fuit et s'envole, et l'on s'éveille au moment de jouir.

Ainsi je vis ma Polia s'évanouir à l'instant où je croyais la serrer dans mes bras : un nuage léger, une odeur par-

fumée de l'encens d'Arabie fut tout ce que je vis, tout ce que je sentis en m'éveillant; et je crus aussi entendre sa voix qui me disait en s'éloignant: Adieu, mon ami, adieu, Poliphile, adieu.

CHAPITRE XIV.

FIN DU SONGE.

TANT de maux, tant de biens à la fois avaient épuisé mon ame : je m'éveillai le corps brisé, le cœur ivre d'amour; et, fatigué de tant de secousses diverses, ma mémoire suffisait à peine pour garder le souvenir de tant d'évènements qui s'étaient si rapidement passés : je ne savais enfin si je devais remercier le dieu du sommeil de m'avoir fait éprouver les tourments, et goûter les plaisirs d'un pareil songe, ou maudire le soleil qui venait de le terminer par sa présence; un moment de plus, me disais-je, et

j'aurais, du moins en songe, connu le bonheur des dieux immortels.

Vœux superflus ! déja le rossignol chantait auprès de moi, et dans ses chants j'entendis qu'il disait : « La plain-« tive Philomele, après avoir pendant la « nuit exhalé son courroux contre les « violences de Térée, adresse son hom-« mage au dieu du jour. Poliphile, cesse « tes plaintes, et viens chanter avec moi « le retour de Phébus et le réveil de la « nature : Poliphile, crois-en ma longue « expérience; le matin de la vie est ora-« geux, le feu des passions nous con-« sume en son midi ; heureux qui peut « le soir jouir en paix avec soi-même du « calme de la sagesse, et s'endormir sa-« tisfait de sa journée au sein de la ver-« tu ! »

Le rossignol cessa de chanter, ou prit

son vol; et je m'écriai en soupirant : « Adieu, hélas ! adieu, ma Polia. »

A Trévise, lorsque Poliphile était détenu dans les doux liens de l'amour pour la belle Polia, le 1er jour de mai de l'an 1467.

FIN DU SONGE.

OBSERVATIONS
DU TRADUCTEUR

Sur le texte original du Songe de Poliphile, sur ses différentes éditions, et sur les diverses traductions françaises ou imitations qui en ont été faites.

L'ouvrage original est un composé très bizarre des langues latine et italienne, un peu mêlées de grec, et même au besoin de citations d'arabe et d'hébreu. Ce texte est d'autant plus difficile à déchiffrer, qu'à part l'érudition que l'auteur se plaît à étaler, il semble avoir voulu cacher sous des emblèmes et des couleurs diverses plusieurs secrets d'alchimie: il nous a donc paru indispensable, pour satisfaire la curiosité des ama-

teurs de cette science, et des lecteurs qui voudraient prendre une idée du style de l'auteur, de terminer ce volume par quelques citations prises dans les différentes éditions italiennes et françaises.

Les premieres étant d'ailleurs aujourd'hui très rares, il ne serait pas facile à beaucoup de lecteurs de se les procurer; et la plupart pourront se contenter de nos extraits pour porter un jugement éclairé sur le style original et sur les différentes traductions qui ont précédé la nouvelle *traduction libre*, ou plutôt l'*imitation* que je me suis plu à faire de cette suite de descriptions pittoresques et de pensées philosophiques. Ceux qui n'ont aucune idée de la science alchimique et des livres qui en contiennent les secrets, toujours voilés pour les profanes, pourront peut-être se figurer ce qu'elle est, ou ce qu'elle n'est pas, par la

préface de l'édition in-4° que Béroalde de Verville a donnée en 1600 sous ce titre :

« Le tableau des riches inventions, « couvertes du voile des feintes amou- « reuses qui sont représentées dans le « Songe de Poliphile, dévoilées des om- « bres du songe, et subtilement expo- « sées par Béroalde ; »

A Paris, chez Mathieu Guillemot, au Palais, etc.

Il était donc indispensable d'offrir cette espece de supplément aux lecteurs érudits, et à ceux qui aiment à recourir aux sources originales: ceux qui ne cherchent que l'amusement d'un livre nouveau pourront se dispenser de la lecture de ces anciens titres, si je puis m'exprimer ainsi. Mais je dois peut-être m'excuser encore vis-à-vis du public d'oser le lui présenter avec cette élégance ty-

pographique dont l'éditeur, ami passionné des beaux arts, a bien voulu parer mon faible travail; je dois m'excuser, dis-je, sur cette témérité, et solliciter de nouveau l'indulgence pour un artiste épris des beautés de la nature et des arts, qui n'a pu résister au plaisir d'essayer à les décrire, et qui s'est permis de resserrer ou d'étendre le texte pour y mettre plus de variété, et rendre à cette imitation une sorte d'originalité.

Par exemple, Polia est belle, savante, et vertueuse; j'ai dû, sans doute, lui conserver ce caractere, et l'ennoblir encore, s'il étoit possible: mais Poliphile est un poltron insupportable, et je me suis permis de supprimer la plus grande partie de ses frayeurs ridicules qui reviennent à tous moments sous la plume de *Colonna*. J'en ai fait un observateur

calme et tranquille au milieu des dangers qui l'environnent : je crois bien que personne ne me reprochera d'avoir fait un pareil changement. Quel intérêt pouvait inspirer un héros sans cesse tremblant? il était donc d'une absolue nécessité d'opérer en lui cette utile métamorphose ; et l'auteur lui-même, s'il vivoit aujourd'hui, n'oserait m'en blâmer. J'ai dû aussi, en décrivant moins minutieusement beaucoup de monuments d'architecture, les rendre plus conformes aux principes du bon goût, et à la marche des anciens, que la découverte ultérieure de plusieurs de leurs productions, alors inconnues, nous a mis à même de mieux apprécier.

Enfin les progrès des sciences depuis plus de deux siecles autorisent quelques unes des additions que j'ai faites à plusieurs chapitres, et qu'il ne

sera peut-être pas difficile de distinguer.

Je n'ai cependant pas eu la prétention de donner à cette suite de tableaux l'intérêt d'un de ces romans à grands effets et à fortes situations auxquels les traductions ou les imitations de l'anglais nous ont si fort accoutumé : on a vu que c'est plutôt une chaîne continuelle de descriptions dont les anneaux se succedent même avec une sorte d'uniformité ; et je n'ai pu dénaturer l'ouvrage, ni sortir de la sphere du petit nombre de mes connaissances.

L'amour y est introduit pour satisfaire au titre de roman ; le travail de l'imagination ardente qui l'a créé peut bien aussi le lui mériter : mais on n'y trouvera point de ces scenes orageuses, ni de ces évènements terribles et inattendus qui affectent l'ame par des impressions profondes et déchirantes avec

lesquelles on prétend s'amuser beaucoup aujourd'hui.

Le Songe de Poliphile ne peut être mis en comparaison avec ces torrents littéraires : c'est plutôt l'image d'un ruisseau qui serpente doucement dans la prairie, s'y cache quelquefois dans l'herbe touffue, sous les saules courbés, ou dans les décombres de quelque antique édifice. Souvent arrêté dans son cours par de légers obstacles, s'il fait des efforts pour les vaincre, bientôt il reprend sa pente naturelle, va, revient, et se déploie lentement ; heureux s'il a fait naître en passant quelques fleurs sur son rivage, s'il a réfléchi quelques riants tableaux des sites qu'il parcourt en les fertilisant, ou quelque douce image des nymphes attirées sur ses bords !

Ce qui fit, je crois, la réputation de cette fiction, lorsqu'elle parut en Italie,

fut, 1° le nouveau cadre adopté pour un livre qui avait principalement les arts du dessin pour objet; 2° la lutte qui régnait alors dans l'architecture entre le style antique et le genre gothique, que ce livre combat en puisant tous ses exemples dans l'antiquité, qu'il cherchait à faire revivre[1]; 3° le besoin que l'on avait des principes de l'architecture, pour laquelle on est passionné en Italie, comme on l'est pour la peinture et pour la musique, qui fit recevoir avec

(1) Il y avait déja près de cinq cents ans que Saint-Marc avait été bâti et décoré de fragments d'anciens marbres apportés d'Égypte et de la Grece, lorsque cet ouvrage fut composé; mais on continuait d'en apporter encore pour d'autres édifices, et la vue de ces précieux restes échauffait l'imagination de l'auteur.

avidité un livre qui en traitait avec agrément, à l'instant même où l'on s'efforçait d'en trouver les regles dans le traité de Vitruve, que les savants traduisaient alors, et commentaient d'une maniere trop seche et trop aride pour les simples amateurs de cet art; 4° la parade que l'on aimait à faire de quelque érudition en sortant des longues ténebres de l'ignorance, et le besoin que l'on avait de s'occuper des sciences; 5° enfin le goût de la médecine alchimique et de l'astrologie, que les Arabes avaient mis à la mode, et dont tout le monde s'occupait plus ou moins, les uns par désœuvrement, les autres dans l'espérance d'y trouver le secret du grand-œuvre, la science universelle, ou la clef de tous les trésors de la nature.

Quant au style dans lequel est écrit l'original, et dont les connaisseurs pourront juger par le premier chapitre, fidè-

lement transcrit sur la premiere édition, dont le manuscrit était daté par l'auteur, de 1467, et imprimée à Venise par Alde, en 1499[1], cette citation même me dispense d'en porter un jugement que je laisse aux professeurs en littérature. Je me contenterai seulement d'observer que l'étude des auteurs grecs et latins,

(1) On a souvent confondu cette date de la composition de l'ouvrage avec celle de sa premiere publication : mais il est facile de reconnoître cette erreur en examinant avec quelque attention les deux derniers feuillets de l'édition originale; car on a vu que l'auteur termine ainsi son rêve : *à Tréwise, lorsque Poliphile était détenu dans les beaux liens de l'amour de Polia, l'an* 1467, *le* 1er *jour du mois de mai;* et l'on voit sur la derniere page, après l'errata, *à Venise, en décembre MID, chez Aldus Manutius, etc.*

et le commerce continuel des Vénitiens avec les Grecs modernes, les Juifs, les Arabes, ou les Maures, apportaient une infinité de termes puisés dans ces diverses langues, et dont l'auteur a fait un mêlange assez bizarre, en cherchant à rapprocher aussi toutes les sciences dans son plan, pour former des amateurs en état de juger sainement des productions des arts.

Je n'ai point eu d'autre but; et si l'Italie présente avec orgueil en ce genre ses Médicis, ses Borghese, et ses Albani, etc., etc., pourquoi ne verrions-nous pas renaître sous ce rapport les beaux siecles de François Ier et de Louis XIV? C'est aux arts seuls qu'il appartient d'éterniser par leurs monuments les triomphes de nos héros, en offrant de nobles délassements à leurs travaux guerriers.

Titre de l'édition originale.

POLIPHILI
HYPNEROTOMACHIA,
VBI
HVMANA OMNIA
NON NISI SOMNIVM
ESSE OSTENDIT,
ATQVE OBITER PLVRIMA
SCITV SANE QVAM
DIGNA COMMEMORAT.

Dédicace à Polia, qui se trouve au revers du titre.

POLIPHILVS POLIAE. S. P. D.

Molte fiate Polia cogitando che gli antichi Auctori ad gli principi et magnanimi homini, alcuni per pretio, altri per fauore, tali per laude, le opere sue aptamente dicauano. Dique per niuna di cosi facta cagione, se non per la media, questa mia Hypnerotomachia, non trouando a chi piu digno principe, che ad te mia alta Imperatrice dicare la offerisco. La cui egregia conditione, et incredibile bellecia, et venerande, et maxime virtute, et costumi præclarissimi, Sopra qualunque Nympha negli nostri sæcoli principato tenendo, excessiuamente me hano dil tuo insigne Amore infiammato, arso, et comsumpto.

Receui dunque di bellecie diffuso splendore, et di omni uenustate decoramento, et di inclyto aspecto conspicua, questo munusculo. Il quale tu industriosamente, nel amoroso core cum dorate sagitte in quello depincto, et cum la tua angelica effigie insignito et fabricato hai, che singularmente Patrona il possedi. Il quale dono sotto poscia al tuo solerte et ingenioso iudicio (lasciando il principiato stilo, et in questo ad tua instantia traducto) io il commetto. Onde si menda appare, et meno dilla tua elegante dignificatione in alcuna parte sterile et ieiuno trouerai, incusata sarai tu optima operatrice, et unica clauigera dilla mente et dil core mio. Il præmio dunque di magiore talento et pretio, non altro specialmente æstimo et opto, che il tuo amore gratioso, et ad questo il tuo benigno fauore. Vale.

Premier chapitre de l'édition originale.

POLIPHILO INCOMINCIA LA SVA HYPNEROTOMACHIA

Ad descrivere et lhora, et il tempo quando gli apparve in somno di ritrovarsi in vna quieta et silente piagia, dicvlto diserta. Dindi poscia disavedvto, con grande timore intro in vna invia et opaca silva.

HYPNEROTOMACHIA POLIPHILI.

AVRORAE DESCRIPTIO.

Phoebo in qvel hora manando, che la fronte di Matuta Leucothea candidana,

---

Nous devons prévenir nos lecteurs que nous avons conservé avec scrupule dans nos extraits l'orthographe et la ponctuation de l'édition originale. Nous avons seulement suppléé les lettres indiquées par les signes d'abréviation.

fora gia dalle Oceane unde, le uolubile rote sospese non dimonstraua, Ma sedulo cum gli sui uolucri caballi. Pyroo primo, et Eoo alquanto apparendo, ad dipingere le lycophe quadrige della figliola di uermigliante rose, uelocissimo insequentila, non dimoraua. Et corruscante gia sopra le cerulee et inquiete undule, le sue irradiante come crispulauano. Dal quale aduenticio in quel puncto occidua dauase la non cornuta Cynthia, solicitando gli dui caballi del uehiculo suo cum il Mulo, louno candido et laltro fusco, trahenti ad lultimo Horizonta discriminante gli Hemispherii peruenuta, et dalla peruia stella aricentare el di, fugata cedeua. In quel tempo quando che gli Rhiphæi monti erano placidi, ne cum tanta rigidecia piu lalgente et frigorifico Euro cum el laterale flando quassabondo el mandaua

gli teneri ramuli, et ad inquietare gli mobili scirpi et pontuti iunci et debili Cypiri, et aduexare gli plicheuoli uimini, et agitare gli lenti salici, et proclinare la fragile abiete sotto gli corni di Tauro lasciuianti. Quanta nel hyberno tempo spirare solea. Similmente el iactabondo Orione cessando di persequire lachrymoso, lornato humero Taurino delle sete sorore.

In quella medesima hora che gli colorati fiori dal ueniente figliolo di Hyperione, el calore ancora non temeano noceuole. Ma delle fresche lachryme de Aurora irrorati et fluidi erano et gli uirenti prati. Et Halcyone sopra le æquate onde della tranquilla Malacia et flustro mare, ad gli sabuleti litori appariano di nidulare. Dunque alhora che la dolente Hero ad gli derosi littori el doloroso et ingrato decessò del natante Leandro

caldamente sospiraua. Io Poliphilo sopra el lectulo mio iacendo, opportuno amico del corpo lasso, niuno nella conscia camera familiare essendo, se non la mia chara lucubratice Agrypnia, Laquale poscia che meco hebbe facto uario colloquio consolanteme, palese hanendoli facta la causa et lorigine degli mei profundi sospiri, pietosamente suadeuami al temperamento de tale perturbatione. Et auidutase delhora che io gia douesse dormire, dimando licentia. Dique negli alti cogitamenti damore solo relicto, la longa et tædiosa nocte insomne consumando, per la mia sterile fortuna et aduersatrice et iniqua stella tutto sconsolato, et sospiroso, per importuno et non prospero amore illachrymando, di puncto in puncto ricogitaua, che cosa e in æquale amore. Et come aptamente amare si pole, chi non ama, Et

cum quale protectione da inusitati et crebri congressi assediata, et circumuenuta da hostile pugna, la fluctuante anima possi tanto inerme resistere, essendo præcipue intestina la seditiosa pugna, et assiduamente irretita di soliciti, instabili et noui pensieri. De cusi facto et tale misero stato, hauendome per longo tracto amaramente doluto, et gia fessi gli uaghi spiriti de pensare inutilmente, et pabulato duno fallace et fincto piacere Madritamente et sencia fallo duno non mortale, ma piu præsto diuo obiecto di Polia, La cui ueneranda Idea in me profundamente impressa, et piu intimamente insculpta occupatrice uiue. Et gia le tremule et micante stelle inchoauano de impallidire el suo splendore, che tacendo la lingua, quel nemico desiderato, dalquale procede questo tanto et indesinente certame, impatien-

te solicitando el core sauciato, et per proficuo et efficace remedio el chiamaua indefesso. Il quale altro non era che innouatione del mio tormento, sencia intercalatione, crudele. Cogitabondo et la qualitate degli miselli amatori, per quale conditione per piacere ad altri dolcemente morire optano, et piacendo ad se malamente uiuere. Et el frameo disio pascere, et non altramente, de laboriose et sospirabile imaginatione. Dunque quale homo, che dapo le diuturne fatiche lasso, cusi ne piu ne meno, sedato apena el doloroso pianto exteriore alquanto, et inclaustrato el corso delle irrorante lachryme le guance damoroso languore lacunate, desiderau hogimai la naturale et opportuna quiete. Hora li madidi ochii uno pocho tra le rubente palpebre rachiusi, Sencia dimorare tra uita acerba, et suaue mor-

te. Fue inuasa et quella parte occupata et da uno dolcé somno oppressa, laquale cum la mente et cum gli amanti et peruigili spiriti non sta unita ne participe ad si alte operatione. O Iupiter altitonante, fœlice o mirabile? o terrifica, diro io questa inusitata uisione, che in me non satroua atomo che non tremi et ardi excogitandola. Ad me parue de essere in una spatiosa planitie, laquale tutta uirente, et di multiplici fiori uariamente dipincta, molto adornata se repræsentaua. Et cum benigne aure iui era uno certo silentio. Ne ancora alle promptissime orechie de audire, strepito ne alcuna formata uoce perueniua. Ma cum gratiosi radii del Sole passaua el temperato tempo.

Nel quale loco io cum timida admiratione discolo, da me ad me diceua. Quiui alcuna humanitate al desideroso

intuito non gia apparisce, ne ancora siluatica, ne siluicola, ne siluia, ne domestica fera. Ne casa rurestra alcuna, ne alcuno tugurio campestro, ne pastorali tecti, ne Magarne Magalia se uide. Ne similmente ad gli herbidi lochi non uideua Opilione alcuno, ne Epolo, ne Busequa, ne Equisio, ne uago grege et armento, cum le sue bifore Syringe rurale, ne cum le sue cortice Tibie sonanti. Ma freto per la quieta plagia, et per la benignitate del loco, et quasi facto securo procedendo, riguardaua quindi et indi, le tenere fronde immote riposare, niuna altra opera cernendo. Et cusi dirrimpecto duna folta silua ridrizai el mio ignorato uiagio. Nellaquale alquanto intrato non mi auidi che io cusi incauto lassasse (non so per qual modo) el proprio calle. Dique al snspeso core di snbito inuase uno repente timore, per le

pallide membre diffundentise, Cum solicitato battimento, le gene del suo colore exangue diuenute. Conciosia cosa che ad gliochii mei quiui non si concedeua uestigio alcuno di uidere, ne diuerticulo. Ma nella dumosa silua appariano si non densi uirgulti, pongente uepretto, el Siluano Fraxino ingrato alle uipere, Vlmi ruuidi, alle fœcunde uite grati, corticosi Subderi apto additamento muliebre, duri Cerri, Forti roburi, et glandulose Querce et Ilice, et di rami abondante, che al roscido solo non permetteuano, gli radii del gratioso Sole integramente peruenire. Ma come da camurato culmo di densante fronde coperto, non penetraua lalma luce. Et in questo modo me ritrouai nella fresca umbra, humido aire, et fusco Nemorale.

Per laquale cosa, principiai poscia

ragioneuolmente suspicare et credere peruenuto nella uastissima Hercynia silua. Et quini altro non essere che latibuli de nocente fere, et cauernicole de noxii animali et de seuiente belue. Et percio cum maximo terriculo dubitaua, di essere sencia alcuna defensa, et sencia auederme dilaniato da setoso et dentato Apro, Quale Charidemo, ouero da furente, et famato Vro, Ouero da sibillante serpe et da fremendi lupi incursanti miseramente dimembrabondo lurcare uedesse le carne mie. Dicio dubitando ispagurito, Iui proposi (damnata qualunque pigredine) piu non dimorare, et de trouare exito et euadere gli occorrenti pericoli, et de solicitare gli gia sospesi et disordinati passi, spesse fiate negli radiconi da terra scoperti cespitando, de qui, et de li peruagabondo errante, hora ad lato dextro, et mo

al sinistro, tal hora retrogrado, et tal fiata antigrado, inscio et oue non sapendo meare, peruenuto in Salto et dumeto et senticoso loco tutto granfiato dalle frasche, et da spinosi prunuli, et da lintractabile fructo la facia offensa. Et per gli mucronati cardeti, et altri spini lacerata la toga et ritinuta impedina pigritando la tentata fuga. Oltra questo non uedendo delle amaestreuole pedate indicio alcuno, ne tritulo di semita, non mediocremente diffuso et dubioso, piu solicitamente acceleraua. Si che per gli celeri passi, si per el meridionale æsto quale per el moto corporale facto calido, tutto de sudore humefacto el fredo pecto bagnai. Non sapendo hogi mai che me fare, solamente ad terribili pensieri ligata et intenta tegniua la mente mia. Et cusi alla fine, alle mie sospirante uoce Sola Echo della uoce æmula

nouissima offeriuase risponsiua. Disperdando gli risonanti sospiri, cum il cicicare dellamante rauco della roscida Aurora, et cum gli stridnli Grylli. Finalmente in questo scabroso et inuio bosco. Solamente della Pietosa Ariadne cretea desideraua el soccorso. Quando che essa per occidere el fratello monstro conscia, el maestreuole et ductrice filo ad lo inganeuole Theseo porgette, per fora uscire del discolo labyrintho. Et io el simigliante per uscire della obscura Silua.

Il y eut une deuxieme édition italienne à Venise, en 1545 (aussi petit in-folio), dont voici le titre:

« La Hypnerotomachia di Poliphilo;
« cioe, pugna d'Amore in sogno, dove
« gli mostra che tutte le cose humane
« non sono altro che sogno e dove nar-
« ra molt'altre cose. »

Da Franc. Columna.

In Venetia, Figlivoli di Aldo, 1545.

Cette édition est absolument copiée sur l'original quant au texte: l'impression en est même d'une exécution plus soignée, les caracteres et le papier sont plus beaux; mais on y a fait usage de plus d'abréviations dans les mots, ce qui exige une sorte d'habitude pour lire ce texte avec facilité.

Les planches sont les mêmes, gravées sur bois dans le goût d'André Mantei-

gne, peintre et graveur, (né à Padoue en 1451, mort à Mantoue en 1517) et peut-être de lui-même.

Quelques artistes les attribuent au Giotto, l'ami du Dante et de Pétrarque; mais ce peintre florentin, éleve du Cimabué, et né en 1336, était mort avant que l'ouvrage fût commencé.

Enfin quelques uns ne font aucune difficulté de les donner à Raphaël lui même, parceque plusieurs de ces planches tiennent à la sagesse et à la simplicité des compositions de ce grand maître dans sa jeunesse, et lorsqu'il suivait encore l'école de Pietro Perugino son maître.

Pour faire juger de la latitude qu'ont pris les anciens traducteurs, et combien la langue française a changé depuis eux, je transcrirai le premier chapitre dans la troisieme édition de 1561, qui

est la plus belle et la plus correcte, après avoir donné un court historique de la maniere dont cette traduction a été publiée en France.

Vers 1540 un gentilhomme français, chevalier de Malte, entreprit cette traduction: il la communiqua, pour la revoir, à *Gohori* et à *Jean Martin*, le premier savant médecin et grand alchimiste, le second littérateur connu par plusieurs traductions des auteurs anciens, et particulièrement par celle de Vitruve [1].

(1) C'est la premiere qui ait paru dans notre langue, en 1547, et qu'il dédia au roi Henri II, la premiere année de son regne, un an après la publication de la traduction du Songe de Poliphile, qui fut dédiée à M. de Lenoncourt, parent du cardinal de ce nom, dont J. Martin était secrétaire.

Ces deux savants (Gohori et J. Martin) revirent donc l'ouvrage, et le publierent en 1546 (à Paris, chez Kerver). Il y en eut une deuxieme édition en 1554, et une troisieme, qui est celle de 1561, d'où j'extrais la version suivante du premier chapitre [1].

---

(1) On croit que les dessins des planches, qui sont les mêmes dans toutes les éditions françaises, et où il y a aussi de la naïveté, et une grace particuliere, sont du célebre statuaire J. Goujon, mort en 1572, ami de J. Martin, et qui a fait également les dessins de figure pour sa traduction de Vitruve.

D'autres les attribuent à J. Cousin, qui vivoit en 1589. Quoi qu'il en soit, elles n'ont pas peu contribué à faire rechercher ce livre.

Traduction de J. Martin.

CHAPITRE PREMIER.

Dv sommeil qvi print à Poliphile, et comme il lvy sembla en dormant qv'il estoit en vn pays desert, pvis en vne forest obscvre.

PAR vn matin du moys d'auril enuiron l'aube du iour, ie Poliphile estois en mon lict, sans autre compaignie que de ma loyale garde Agrypnie[1], laquelle m'auoit entretenu toute celle nuict en plusieurs propos, et mis peine de me consoler: car ie lui auoie declaré l'occasion de mes souspirs. A la fin pour tout remede, elle me conseilla d'oblier tous ces ennuys, et cesser mon dueil: puis congnoissant que c'estoit l'heure que ie deuoie reposer, print congé, et me lais-

(1) Agrypnie est le veiller que l'on fait par maladie ou fantasie.

sa seul. Parquoy ie demourai fantasiant, et consumant le reste de la nuict à penser à parmoy. Si l'amour n'est iamais egal, comme est il possible d'aymer cela qui n'ayme point? et en quelle maniere peult resister vne poure ame doubteuse combatue de tant d'assaultz? attendu mesmement que la guerre est interieure, et les ennemys familiers et domestiques, auec ce qu'elle est continuellement occupée d'opinions fort variables. Apres ce me venoit en memoire la condition miserable des amans, lesquelz pour complaire à aultruy, desirent doulcement mourir: et pour satisfaire à eux mesmes, sont contentz de viure à malaise, ne rassasians leur desir affamé, sinon d'imaginations vaines, dangereuses, et penibles.

Tant trauaillay à ce discours, que mes espritz lassez de ce penser friuole, repeuz d'un plaisir faulx et feinct, et du

diuin obiect de ma dame Polia (la figure de laquelle est grauée au fonds de mon cœur) ne cherchoient dela enauant fors que le repos naturel, pour ne demourer plus longuement entre si dure vie, et tant suaue mort : parquoy me trouuay tout espris de sommeil et m'endormy. O Iupiter souuerain dieu, appelleray-ie ceste vision heureuse, merueilleuse ou terrible, qui est telle qu'en moy n'y a partie si petite qui ne tremble et arde en y pensant? Il me sembla (certes) que i'estoie en vne plaine spacieuse, semée de fleurs et de verdure : le temps estoit serain et attrempé, le soleil clair, et adoulcy d'vn vent gracieux : parquoy tout y estoit merueilleusement paisible, et en silence : dont fu saisi d'vne admiration craintiue : car ie n'y apperceuoie aucun signe d'habitation d'hommes, ni mesmes repaire de bes-

tes : qui me feit bien haster mes pas, regardant deça et dela. Toutesfois ie ne sceu veoir autre chose sinon des fueilles et rameaux qui point ne se mouuoient.

Mais enfin ie cheminay tant que ie me trouuai en vne forest grande et obscure: et ne me puis auiser ny souuenir en quelle maniere ie me pouuoie estre foruoié: neantmoins comment que ce soit, ie fu assailly d'vne fraieur grieue et soudaine, tellement que mon poulx se print à battre oultre l'accoustumé: et mon visaige ablesmir durement. Les arbres y estoient si serrez, et la ramée tant espoisse, que les raiz du soleil ne pouuoient penetrer à trauers: qui me feit doubter d'estre arriué en la forest noire, en laquelle ne repairent fors bestes sauuages et dangereuses: pour crainte desquelles ie m'efforçeay à mon possible de chercher vne brieue yssue: et

me mey de faict à courir sans tenir voye ne sentier, ni sçauoir quelle part me deuoie adresser, souuent trebuchant parmi les troncz et estocz des arbres qui la estoient à fleur de terre. I'alloie aucunesfois auant, puis tout court tournoye en arriere, ores en vn costé, tantost en l'autre, les mains et le visaige dessirez de ronces, chardons, et espines. Et qui me faisoit pis que tout, c'estoit qu'a chascun pas i'estoie retenu de ma robe, qui s'acrochoit aux buissons et hasliers. Le trauail que i'en eu, fut si grand et tant excessif, qu'en moy n'y eu plus de conseil: et ne sceu bonnement que faire, sinon me plaindre à haulte voix: mais tout cela estoit en vain, car ie nestoie entendu de personne, excepte de la belle Echo, qui me respondoit du creux de la forest: ce qui me feit reclamer le secours de

la piteuse Ariadna, et desirer le filet qu'elle bailla au desloyal Theseus pour le guider parmy le Labyrinthe.

Après la traduction de J. Martin, dont on vient de lire un fragment, par lequel on peut à-peu-près juger de l'ouvrage entier, il me reste à parler de celle de Béroalde de Verville, et de l'application que ce philosophe en a faite à la science hermétique ou alchimique.

L'édition de Béroalde est, comme nous l'avons dit, de 1600; elle a pour titre:

Le Tableau des riches inventions, couvertes du voile des feintes amoureuses qui sont représentées dans le Songe de Poliphile, dévoilées des ombres du songe, et subtilement exposées par Béroalde.

A Paris, chez Matthieu Guillemot, au Palais, etc. in-4° de 154 pages, avec les mêmes planches en bois que celles gravées pour les éditions précédentes.

Il fit seulement un nouveau frontispice au burin avec les emblèmes les plus significatifs de la science occulte; espece d'écriture hiéroglyphique dont les seuls initiés peuvent ou croient entendre le sens caché.

On pourrait soupçonner que ce n'était qu'une ruse pour rajeunir ce livre et le faire mieux vendre, car personne, je crois, n'y a trouvé le secret tant promis; et s'il est *subtilement exposé*, dans un avertissement de l'auteur, *aux beaux esprits qui arrêteront leurs yeux sur ces projets de plaisirs sérieux*, et dans un très long discours du même, intitulé Recueil *stéganographique, contenant l'intelligence du frontispice de ce livre*, la subtilité y est extrême assurément; car, après avoir eu la rare patience de lire plus d'une fois ce curieux amphigouri, j'avoue franchement que

je n'y ai rien compris, et que le secret ne peut être plus fidèlement gardé que par moi. Cependant tous les initiés y voient les grandes opérations de la nature clairement expliquées, et pourroient, en les pratiquant, convertir le globe en or, s'il ne fallait, pour commencer, un peu de cette matiere; mais tous les philosophes sont pauvres, ou le deviennent en travaillant à s'enrichir.

Quoi qu'il en soit, la philosophie hermétique est peut-être désignée dans le discours de Béroalde sous le nom de l'*excellente Oloclirée*, *qui est si belle que toujours l'Amour a triomphé par ses yeux ; aussi est-elle les amours d'Amour*, *qui trop de fois a oublié sa Psyché pour vivre en la recherche de ceste-ci*, *etc.*, et dont toutes les qualités sont ainsi gravées sur un *jaspe méridional*, au-dessus de sa demeure:

« *Oloclirée*, objet universel d'amour, « remplissant le monde de son nom, « aura tant d'excellences, que même « après qu'elle sera ravie aux mortels, « encore en sera bien aimée : tellement « que plusieurs viendront en cette grot- « te, pour au moins avoir l'heur de res- « pirer l'air, au quel vivoit en passant « ce miracle de nature, et merveille du « monde. »

Je n'ai trouvé d'aimable et d'ingénieux dans tout ce rabachage que cette ancienne et maintenant nouvelle étymologie du mot *amour*. L'amour, dit-il, est l'ame heureuse de tout; on l'écrivait autrefois ainsi en vieux français, *l'ame-heur*, pour exprimer que l'amour est l'*heur* ou le bonheur de l'ame, et d'*ameur* on aura fait *amour*.

Une autre galanterie de l'auteur envers le beau sexe, c'est cette espece de

profession de foi envers lui, qu'*il n'y a rien de meilleur sous le soleil que les belles dames; elles sont le bonheur du monde et le chef-d'œuvre du Créateur, etc.* Qui pourrait le nier? reprend-il; *la science n'est-elle point dame? les vertus ne le sont-elles point? etc.* Personne assurément, en France sur-tout, ne s'avisera de contester cette vérité de tous les temps; et, sans emprunter le flambeau de la philosophie hermétique, il ne faut que des yeux et du goût pour la reconnoître et pour la sentir.

Nombre de sonnets, d'odes, et de vers à la louange de l'auteur servent d'introduction à son ouvrage. Je ne rapporterai que ce sonnet italien, qui se trouve dans toutes les éditions françaises.

Sonetto.

Ecco l'alta Colonna che sostenne
Quel bel typo de la memoria antica
Ogni figura, ogni mole, et fabrica,
Et varie foggie di segni contenne.

Cio che mille occhi, et mille et mille penne
Veduto et scritto hanno con gran fatica,
In breue sogno tutto qui s'esplica,
In sogno intendo ch'a l'autor auenne.

O rozzi ingegni, et solo homini in parte :
Et voi che sete al vil guadagno intesi,
Per voi son queste charte graui pesi.

O belli spirti et nobili Francesi :
Per Dio vedete in queste dotte charte
Quanto che val et puo l'ingegno et l'arte.

Per me stesso son sasso.

Les anciennes traductions n'étant guere supportables, j'ai essayé d'en rendre le sens en prose et même en vers.

Le lecteur choisira ; et ceux à qui la langue italienne est familiere pourront facilement sans doute le rendre avec plus d'art et d'élégance: mais les autres au moins pourront prendre une idée de l'original sur ces deux versions.

Traduction du sonnet.

Voilà cette colonne [1] élevée qui soutient et réunit les monuments divers et les riches fragments où sont encore empreints les souvenirs de tout ce que la docte antiquité eut de noble et de grand.

Ce que des générations nombreuses ont vu s'écouler de merveilles, ce qu'elles nous ont transmis dans mille écrits

(1) Le mot *colonne* fait ici allusion au nom de l'auteur, F. Colonna.

divers, est rassemblé par l'auteur dans cette courte fiction, où l'histoire de sa vie est tracée sous le voile d'un songe.

O vous, esprits grossiers, ames intéressées, vous aurez peine à concevoir le mérite d'un tel ouvrage.

Mais les Français, aimables autant que généreux, sauront apprécier dans ce savant écrit tout ce que vaut l'union de l'art et du génie.

Autre traduction.

Voilà cette colonne avec art élevée,
Riche de souvenirs, et dont la renommée
Des beaux siecles passés réunit le savoir
Au doux charme des arts, à leur mâle pouvoir.

L'auteur a su nous peindre, en son aimable Songe,
Ce merveilleux si rare et taxé de mensonge,

Malgré le témoignage ou les savants écrits
De mille auteurs fameux, de mille beaux
esprits.

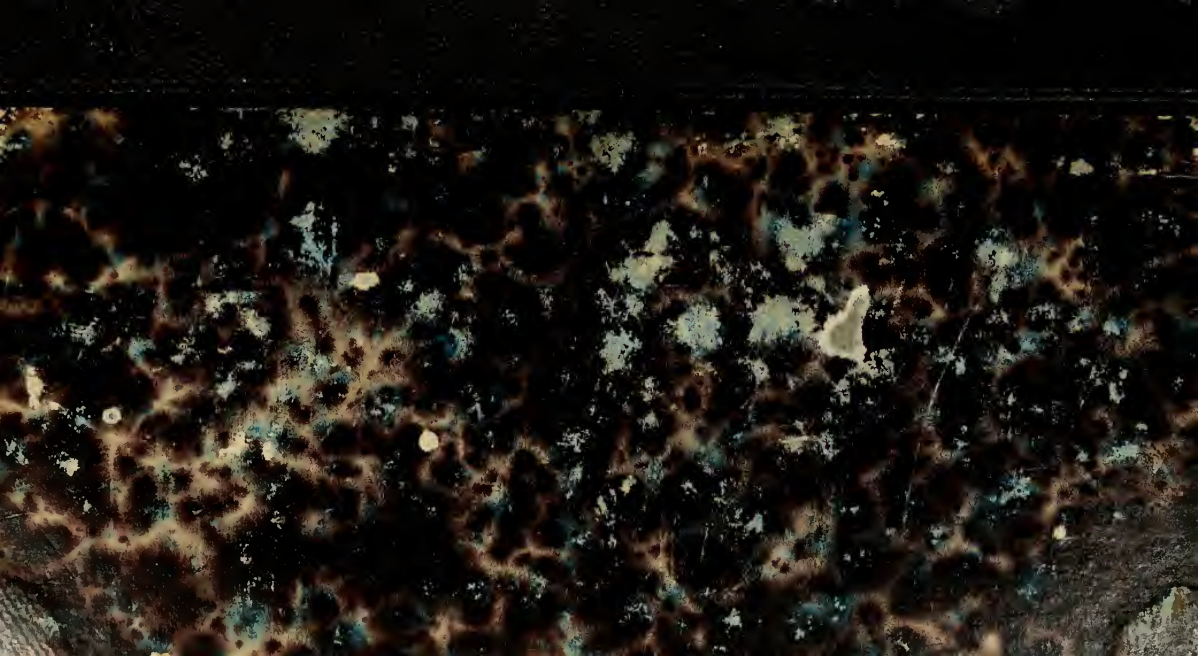
Êtres grossiers et lourds, qui n'avez rien
d'humain,
Vous, qu'un vil intérêt attache à la matiere,
Vous ne concevrez pas cet ouvrage divin.

Mais vous, esprits subtils, trop aimables
Français,
Dignes de parcourir cette noble carriere,
Du génie et des arts vous y verrez les traits.

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
4619
C9F8
1804

Colonna, Francesco
Songe de Poliphile